



Le ravin des cetniks

MacLean, Alistair

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**LE RAVIN
DES
ČETNIKS**



roman

**ALISTAIR
MACLEAN**

Fayard

DU MÊME AUTEUR

Librairie Arthème Fayard :

Caravane pour Vacarès.

L'Île des ours.

Le Défilé de Crève-Cœur.

Les Circuits de la mort.

Adieu, Californie !

Athabasca.

Le Rio de la mort.

Librairie Plon :

H.M.S. Ulysses.

Le Dernier Passage.

L'ouragan vient de Navarone.

Grande peur aux Caraïbes.

Les Canons de Navarone.

Rescapés de Singapour.

L'Or du petit matin.

Nuit sans fin.

48 heures de grâce.

Un triple vaut trois doubles.

Zébra station polaire.

Les Aigles aveugles.

Sur le pont de Golden Gate.

La Sorcière des mers.

Narcotic Bureau.

Presses de la Cité :

Enfer à Malte.

Six minutes pour mourir.

Tour Eiffel en otage (avec John Dennis).

ALISTAIR MACLEAN

LE RAVIN DES ČETNIKS

traduit de l'anglais par Philippe Delamare

Fayard

Ce livre est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, de l'ouvrage de langue anglaise :

PARTISANS

édité par William Collins Sons & Co Ltd, Londres

© Alistair MacLean, 1982.

© Librairie Arthème Fayard, 1983, pour la traduction française.

CHAPITRE 1.

Le vent glacé qui soufflait du nord cette nuit-là sur le Tibre exhalait l'odeur de neige dont il s'était imprégné dans les lointains Apennins. Des milliers d'étoiles étincelaient dans un ciel sans nuage, et l'on distinguait les tourbillons de poussière, les bouts de papier et autres détritiques qui voletaient en tous sens dans les rues sombres. Si la cité était sale et privée d'éclairage, on ne pouvait pas, cette fois-ci, l'attribuer à une de ces grèves interminables dont les employés de l'électricité et les éboueurs de la Ville éternelle ont, en temps ordinaire, le secret. Ce n'était pas en effet un soir ordinaire, un soir de paix : les opérations sur le théâtre méditerranéen avaient atteint une phase délicate, et Rome ne cherchait plus à afficher sa présence en allumant ses réverbères. Quant aux éboueurs, ils étaient, pour la plupart, partis livrer dans le Sud une guerre qui ne semblait guère les enthousiasmer.

Petersen s'arrêta devant l'entrée d'un magasin – impossible de dire ce qu'on y vendait, car les vitrines étaient soigneusement recouvertes de papier, comme l'exigeait le couvre-feu – et parcourut du regard la Via Bergola. Elle était déserte, comme la plupart des rues de la ville à cette heure tardive. Il sortit de ses poches une torche électrique et un volumineux trousseau de clefs aux formes bizarres, et força la serrure avec une facilité et une rapidité qui n'étaient pas un mince hommage au talent de son instructeur. Il prit position derrière la porte entrouverte, rempocha ses rossignols, empoigna un Mauser muni d'un silencieux et attendit.

Il lui fallut patienter presque deux minutes, ce qui, dans de telles circonstances, peut être une petite éternité, mais Petersen manifestait une étonnante équanimité. Un pas furtif se fit entendre et une silhouettée coiffée d'une casquette pointue et précédée d'un revolver s'esquissa dans l'encadrement de la porte.

La silhouette pausa, puis pénétra avec précaution dans le magasin avant de s'immobiliser brutalement : la torche s'était allumée derrière elle et un cylindre glacé s'était posé sans ménagement sur sa nuque.

« Lâche ton arme ! Mets les mains sur la nuque, fais trois pas en avant et ne te retourne pas. »

L'intrus s'exécuta. Petersen referma la porte d'entrée, chercha l'interrupteur, et la lumière jaillit, illuminant une bijouterie, ou plutôt ce qu'il en restait, car le propriétaire ne faisait manifestement guère

confiance aux troupes d'occupation, ou à ses compatriotes : il avait prudemment vidé ses vitrines.

« Maintenant tu peux te retourner », fit Petersen.

L'homme pivota. Son visage très jeune affectait une dureté hautaine, mais ses yeux trahissaient son inquiétude.

« Je t'abattrai, reprit Petersen d'un ton badin, si tu caches une autre arme.

— Je n'ai pas d'autre arme.

— Donne-moi tes papiers. »

Le jeune homme pinça les lèvres et resta de marbre. Petersen soupira.

« Tu reconnais quand même un silencieux ? Je pourrais parfaitement ramasser ces papiers sur ton cadavre. Personne n'entendra rien. »

Le jeune homme plongeait la main dans sa tunique et lui tendit un portefeuille. Petersen l'ouvrit.

« Hans Wintermann, lut-il. Né le 24 août 1924. Dix-neuf ans donc. Et lieutenant. Brillant jeune homme. » Petersen referma le portefeuille et le mit dans sa poche. « Tu m'as suivi toute la soirée, et presque toute la journée d'hier. Avant-hier soir aussi. Je trouve cette insistance un peu agaçante, surtout quand elle manque autant de discrétion. Pourquoi me suis-tu ?

— Vous connaissez mon nom, mon grade, mon régiment... »

Petersen le fit taire d'un geste.

« Épargne-moi le reste. Eh bien, je n'ai donc pas le choix.

— Vous allez me tuer ? » Il n'y avait plus trace de morgue sur son visage.

« Ne sois pas stupide. »

L'Hôtel Splendide n'avait plus de somptueux que le nom, mais son anonymat défraîchi convenait parfaitement à Petersen. Avant d'entrer, il jeta un coup d'œil à travers la porte vitrée, sale et fêlée, et nota, non sans une certaine surprise, que le portier, vieil homme gras et mal rasé, ne dormait pas : du moins était-il assez éveillé pour porter une bouteille à ses lèvres. Petersen fit le tour de l'hôtel, escalada l'échelle d'incendie, s'introduisit par l'issue de secours du troisième étage, tourna à gauche dans le couloir et ouvrit la porte de sa chambre à l'aide d'un passe-partout. Il vérifia rapidement les tiroirs de sa commode ; apparemment rassuré, il enfila un lourd manteau, ressortit

et alla s'embusquer sur l'échelle d'incendie. Malgré la protection de son pardessus, il faisait beaucoup plus froid que dans les rues, relativement abritées, et Petersen espéra qu'il n'aurait pas trop longtemps à attendre.

L'attente fut plus brève qu'il ne l'avait craint. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'un officier allemand s'engagea d'un pas martial dans le couloir, tourna à gauche, frappa à une porte, heurta de nouveau, cette fois avec autorité, secoua la poignée avant de resurgir, sourcils froncés. L'antique ascenseur descendit en grinçant poussivement, se tut un instant, puis se hissa péniblement en hoquetant pour laisser apparaître de nouveau l'officier allemand accompagné cette fois du portier, une clef à la main.

Lorsque dix minutes se furent écoulées, Petersen entra et alla jeter un coup d'œil dans le couloir de gauche. Le concierge attendait au milieu du passage, montant manifestement la garde. Mais c'était, tout aussi manifestement, un vieux briscard qui ne se mettait pas en campagne sans provisions adéquates, car Petersen le vit sortir une flasque de sa poche revolver. Il en dégustait encore le contenu avec une satisfaction béate, les yeux fermés, quand Petersen lui donna une grande bourrade sur l'épaule.

« Vous faites bonne garde, mon vieux. »

Le portier s'étrangla, toussa, cracha et tenta de parler, sans y parvenir. Petersen passa devant lui et regarda par la porte ouverte.

« Bonsoir, colonel Lunz. Tout est en bon ordre, j'espère ?

— Ah, bonsoir. » Lunz était presque le sosie de Petersen : de taille moyenne, les épaules larges, un visage d'aigle, des yeux gris et des cheveux noirs clairsemés. Il était certes plus âgé, mais néanmoins la ressemblance entre les deux hommes était frappante. Il ne sembla pas décontenancé le moins du monde. « Je viens tout juste d'arriver et...

— Ah, ah, colonel ! » Petersen brandit un index réprobateur. « Quelle que soit leur nationalité, les officiers, dans le monde entier, sont des gentlemen, et les gentlemen ne disent pas de mensonges. Vous êtes ici depuis exactement onze minutes. J'ai chronométré. » Il se retourna vers le concierge qui, le visage congestionné, essayait encore de reprendre son souffle et tentait vaillamment de leur parler. « Vous avez quelque chose à nous dire ? fit-il en l'encourageant d'une tape dans le dos.

— Vous étiez sorti. » Ses convulsions s'apaisaient. « Je veux dire, vous étiez rentré et je vous croyais dehors. Onze minutes, avez-vous dit ? Je ne vous ai pas vu... euh, votre clef...

— Vous étiez ivre », expliqua gentiment Petersen. Il se pencha,

renifla en fronçant le nez. « Vous l'êtes encore. Laissez-nous maintenant. Montez-nous plutôt une bouteille de cognac. Pas cet abominable tord-boyaux que vous buvez, le cognac français que vous gardez pour la Gestapo. Et deux verres... *propres*. » Il se tourna vers Lunz : « Vous m'accompagnerez, bien entendu, mon cher colonel ?

— Naturellement. » Le colonel n'était pas homme à perdre la face pour si peu. Il regarda calmement Petersen tandis que ce dernier ôtait son manteau et le jetait sur le lit. Puis, en levant un sourcil, il lui demanda : « Le temps s'est rafraîchi, non ?

— Rome en janvier ! Ce n'est pas le moment de prendre des risques avec sa santé. On attrape un coup de froid comme un rien dans ces escaliers d'incendie, vous savez.

— C'est donc là que vous vous trouviez. J'aurais peut-être dû prendre plus de précautions.

— Plus de soin, en tout cas, en cherchant un gîte pour le pauvre Petersen.

— C'est vrai. » Le colonel sortit une pipe de bruyère qu'il entreprit de bourrer. « Mais je n'avais pas tellement le choix.

— Vous me peinez, colonel. Vraiment. Vous vous faites donner ma clef, ce qui est illégal. Vous placez une sentinelle pour qu'on ne vous surprenne pas à violer la loi une nouvelle fois. Vous mettez ma chambre à sac...

— À sac ?

— Disons que vous l'inspectez soigneusement. Je me demande bien quels indices compromettants vous pensiez découvrir ?

— Aucun, franchement. Vous ne me semblez vraiment pas le genre d'homme à laisser...

— Et vous m'avez fait surveiller en début de soirée. Comment auriez-vous su, autrement, que j'étais sorti sans manteau ? C'est consternant. Où est passée cette confiance mutuelle qui devrait régner sans partage entre alliés ?

— Alliés ? » Lunz craqua une allumette. « Je n'avais pas vraiment vu les choses sous cet angle. » À en juger par son expression, son plus-que-parfait équivalait à un présent.

« Tenez, voilà encore une preuve de cette confiance mutuelle », ajouta Petersen en sortant de sa poche le portefeuille qu'il avait pris au jeune lieutenant, puis son revolver. « Je suis sûr que vous le connaissez. Il agitait cette arme d'une façon très dangereuse.

— Ah ! s'exclama Lunz après avoir regardé les papiers. L'impétueux lieutenant Wintermann ! Vous avez bien fait de lui enlever cette arme,

il aurait pu se blesser. D'après ce que je sais de vous, j'imagine qu'il n'est pas en train de mariner au fond du Tibre ?

— Je ne traite pas les alliés de cette façon. Il est enfermé dans une bijouterie.

— Évidemment ! dit Lunz, comme si la chose allait de soi. Enfermé. Mais il peut certainement...

— Pas comme je l'ai ligoté. Là, vous ne me peinez pas, colonel, vous m'insultez. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit d'agiter un drapeau rouge, ou encore de taper sur un tambour ? Quelque chose qui attire vraiment mon attention. »

Lunz soupira :

« Le jeune Hans se débrouille très bien dans un char, mais la subtilité n'est pas exactement son fort. À propos, ce n'est pas moi qui vous ai insulté. C'est lui qui a pris l'initiative de vous suivre. J'étais au courant, bien entendu, et je n'ai pas tenté de l'en dissuader. Pour une expérience aussi précieuse, une bonne bosse sur le crâne n'est pas cher payé.

— Il n'y a même pas eu droit. Un allié, pensez donc !

— Dommage. Il aurait peut-être mieux profité de la leçon. » On frappa à la porte. C'était le concierge qui apportait le cognac. Petersen fit le service et leva son verre.

« À l'opération Weiss.

— *Prosit.* » Lunz fit une grimace appréciatrice. « Tous les officiers de la Gestapo ne sont pas des barbares. L'opération Weiss ? Vous êtes donc au courant ? Vous n'êtes pas censé le savoir », ajouta-t-il sans se montrer autrement surpris.

« Je sais des tas de choses que je ne suis pas censé savoir.

— Vous m'étonnez », riposta Lunz, d'un ton sec cette fois. Il but une gorgée de cognac. « Excellent, excellent. Oui, vous avez décidément un talent pour débusquer les broutilles sans importance... et accessoirement *top secret*. Ce qui nous amène à votre utilisation répétée du mot "allié", d'où l'intérêt, peut-être un peu abusif à votre goût, que nous vous portons.

— Vous n'avez pas confiance en moi ?

— Votre ton outragé n'est pas tout à fait au point. Bien sûr que nous avons confiance en vous. Vos états de service très remarquables sont une recommandation plus que suffisante. Cependant, nous – et surtout moi – avons peine à comprendre pourquoi un homme de votre envergure s'est rangé aux côtés d'un... comment dire ? d'un collabo. Je ne voulais pas insulter vos sentiments, croyez-le bien.

— Il faudrait d'abord que vous les connaissiez. Permettez-moi de vous rappeler que c'est votre Führer qui a obligé notre prince régent à signer ce traité avec les Italiens, les Japonais, et vous, il y a deux ans. Je suppose que c'est lui le collabo dont vous parlez. C'est un faible, sans nul doute, un indécis, peut-être un lâche et certainement pas un homme d'action. Mais il n'y est pour rien, la nature a raté son coup et nous ne pouvons pas grand-chose contre cela. Ce n'est pas un collabo – il a fait ce qu'il jugeait le mieux pour la Yougoslavie. Il voulait lui éviter les horreurs de la guerre. "*Bolje grob nego rob.*" Vous savez ce que cela veut dire ?

— Les subtilités de votre langue...» s'excusa Lunz en hochant la tête.

« Plutôt la mort que l'esclavage. » C'est ce que les foules yougoslaves ont hurlé quand elles ont appris que le prince Paul avait accepté le Pacte tripartite. Et elles l'ont crié à nouveau lorsqu'il a été déposé et le pacte dénoncé. Les pauvres n'ont malheureusement pas compris qu'il ne s'agissait pas là d'une alternative. Ce serait la mort *et* l'esclavage, comme ils s'en sont aperçu le jour où le Führer, dans une de ses magnifiques colères, a rayé Belgrade de la carte et écrasé notre armée. J'étais un de ceux qui ont été écrasés. Enfin, presque.

— Je ne refuserais pas un autre verre de cet excellent cognac, dit Lunz en se servant. Cette évocation ne semble pas autrement vous émouvoir.

— Qui peut vivre avec tout son passé ?

— Pas plus que le fait de vous retrouver dans la pénible situation de devoir vous battre contre vos propres compatriotes.

— Au lieu de les rejoindre et de vous combattre ? La guerre produit de drôles de couples, colonel. Les Japonais et vous par exemple. Vous ne pouvez guère jouer les saintes nitouches.

— Je vous l'accorde. Mais du moins ne nous battons-nous pas contre d'autres Allemands.

— Pas encore. Dieu sait que vous l'avez suffisamment fait dans le passé. Quoi qu'il en soit, rien ne sert de faire la morale. Je suis loyaliste, royaliste, et quand – si cela arrive – cette foutue guerre sera finie, je veux voir la monarchie restaurée. Un homme doit vivre pour quelque chose, et si c'est cela que j'ai choisi comme raison d'être, ça ne regarde que moi.

— Chacun va au diable comme il l'entend, concéda aimablement Lunz. J'ai simplement quelque difficulté à vous voir en royaliste serbe.

— À quoi ressemble donc un royaliste serbe ? Ou même, à quoi ressemble un Serbe ? »

Lunz resta pensif un instant et avoua : « À dire vrai, Petersen, je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est mon nom qui vous gêne, proposa gentiment Petersen. Et mes antécédents. Il y a des Petersen partout. Je connais un village dans les Alpes italiennes dont la moitié des habitants s'appellent Mac quelque chose. Ils descendent, paraît-il, de soldats écossais qui se sont retrouvés bloqués là lors d'une de ces interminables guerres médiévales. Un de mes ancêtres était un soldat de fortune, ce qui est tout de même une expression beaucoup plus romantique que le terme "mercenaire" qu'on utilise aujourd'hui. Comme tant d'autres aventuriers de son genre, il a oublié de rentrer chez lui.

— Où était-ce, chez lui ? Je veux dire, la Scandinavie, la Grande-Bretagne... ?

— La généalogie m'ennuie. Je n'en ai pas la moindre idée. Demandez à n'importe quel Yougoslave qui étaient ses aïeux, cinq générations plus tôt. La plupart du temps, il sera bien en peine de vous le dire. »

Lunz hocha la tête : « Vous autres Slaves avez vraiment une histoire assez agitée. En outre, bien entendu, pour le plaisir de compliquer les choses, vous êtes diplômé de Sandhurst.

— Sandhurst a formé les officiers de dizaines de pays. Dans mon cas, quoi de plus naturel ? Mon père était après tout attaché militaire à Londres. S'il avait été attaché naval à Berlin, je me serais probablement retrouvé à Kiel ou à Mürwik.

— Je n'ai aucune objection contre Sandhurst. J'y suis allé moi-même, mais seulement en tant que visiteur. L'éventail des cours est un peu vieux jeu, non ?

— Comment cela ?

— Rien sur la guérilla, rien sur l'espionnage et le contre-espionnage. Rien sur les codes et le décodage. Pourtant, je crois que vous êtes un spécialiste de ces trois domaines ?

— Je suis autodidacte dans certaines matières.

— Je n'en doute pas. » Lunz resta silencieux quelques secondes, en savourant son cognac. « Qu'est-il arrivé à votre père ? reprit-il.

— Je ne sais pas. Il se peut même que vous en sachiez plus que moi. Il a tout simplement disparu, comme des milliers d'autres personnes depuis le printemps de 1941.

— Il était comme vous ? Royaliste ? Četnik ? » Petersen hocha la tête. « Et très haut placé. Les officiers supérieurs ne disparaissent pas comme cela. Il a eu des ennuis avec les Partisans, peut-être ?

— Peut-être. Tout est possible. Franchement, je ne sais pas. » Petersen sourit. « Si vous essayez d'insinuer que je me suis lancé dans une vendetta pour venger mon père, vous vous trompez complètement, de pays et de siècle. En tout état de cause, vous n'êtes pas venu ici pour sonder mes motifs ou mon passé.

— Maintenant c'est vous qui m'insultez. Je sais bien que dans ce cas je perdrais mon temps ; vous ne me diriez que ce que vous voudriez que je sache, pas un mot de plus.

— Et vous n'êtes pas venu ici pour fouiller mes affaires... vous avez succombé à l'occasion et à la curiosité professionnelle. Vous êtes venu me donner quelque chose. Une enveloppe contenant des instructions de votre supérieur. Une nouvelle offensive contre ce que vous appelez le Titoland.

— Vous semblez plutôt sûr de vous.

— Je ne suis pas plutôt sûr, mais tout à fait certain. Les Partisans ont des émetteurs-récepteurs de radio – anglais. Ils disposent d'excellents opérateurs, yougoslaves et anglais. Et ils comptent de fameux décodeurs. Vous n'osez plus envoyer de messages importants par radio. Il vous faut donc un messager de confiance. Voilà la seule raison de ma venue à Rome.

— Franchement, je ne peux en imaginer d'autre. Inutile donc que je perde du temps en explications, fit Lunz en tendant une enveloppe.

— C'est en code ?

— Naturellement.

— Pourquoi "naturellement" ? Dans *notre* code ?

— Je suppose.

— C'est idiot. À votre avis, qui a mis ce code au point ?

— Ça, je le sais, c'est vous.

— Dans ce cas, pourquoi ne me confiez-vous pas le message oralement ? j'ai une excellente mémoire pour ce genre de choses. D'autant plus que je peux fort bien être intercepté. Et alors, deux choses peuvent arriver. Soit je parviens à le détruire, auquel cas le message est perdu, soit les Partisans s'en emparent et le déchiffrent en moins de deux. » Petersen se frappa le front. « L'auteur de ce plan génial relève manifestement du psychiatre. »

Lunz se reversa un peu de cognac et s'éclaircit la gorge.

« Vous savez bien entendu, qui est le général Alexander von Löhr ?

— Le commandant en chef allemand pour l'Europe du Sud-Est. Certainement. Je ne l'ai jamais rencontré personnellement.

— C'est peut-être aussi bien. Je ne crois pas que le général von Löhre réagirait très favorablement à la suggestion selon laquelle il a besoin d'un traitement psychiatrique. Et il n'est pas particulièrement tendre avec ses subordonnés – malgré votre nationalité, vous pouvez être certain qu'il vous considère comme tel – quand ils critiquent ses ordres, ou pis encore, leur désobéissent.

— Deux psychiatres. Un pour von Löhre, et un pour la personne qui l'a nommé à son commandement. J'imagine, bien entendu, que c'est le Führer.

— J'essaie de respecter la courtoisie élémentaire. » Le colonel Lunz sourit benoîtement. « Ce n'est généralement pas trop difficile. Mais faites-moi la grâce de vous souvenir que je suis un officier allemand.

— Je ne l'oubliais pas, et je n'avais aucune intention de vous insulter. Inutile donc de protester davantage. J'ai pris bonne note de mes instructions. Je suppose que cette fois-ci je ne vais pas voyager par avion ?

— Vous êtes remarquablement bien informé.

— Pas vraiment. Certains de vos collègues sont très bavards, à des postes où non seulement ils n'ont aucun droit d'être bavards, mais où on n'aurait jamais dû les mettre. Dans le cas précis, je ne suis pas bien informé mais je suis capable de réfléchir, ce qui n'est pas le cas de... enfin, peu importe. Il vous faudrait prévenir mes amis si vous envoyiez un avion, et ce message serait tout aussi facile à intercepter et à décoder qu'un autre. Vous ne savez pas à quel point ces Partisans peuvent être dingues. Ils n'hésiteraient pas à envoyer un commando suicide derrière nos lignes pour abattre l'avion pendant qu'il est encore à une altitude de cinquante ou cent mètres, ce qui est une excellente manière de s'assurer que personne ne sortira vivant de l'appareil. » Petersen tapota l'enveloppe. « De cette façon-là, ce message ne serait jamais livré. Voilà pourquoi je pars par mer. Quand ?

— Demain soir.

— Où ?

— Un petit village de pêcheurs près de Termoli.

— Quel genre de bateau ?

— Décidément, vous posez beaucoup de questions.

— C'est ma tête qui est en jeu. » Petersen haussa les épaules. « Si vos préparatifs de voyage ne me conviennent pas, je m'arrangerai à ma manière.

— Ce ne serait pas la première fois que vous... comment dire...

emprunteriez un bateau à vos... euh... alliés ?

— Seulement dans l'intérêt bien compris de tout le monde.

— Bien entendu. Ce sera une vedette lance-torpilles italienne.

— On entend ce genre d'engin à vingt kilomètres à la ronde.

— Et alors ? Vous débarquerez près de Ploče, qui est aux mains des Italiens, comme vous le savez. Et même si on vous entendait à cinquante kilomètres à la ronde, qu'est-ce que ça changerait ? Les Partisans n'ont pas de radars, pas d'avions, pas de marine, en un mot rien qui puisse vous arrêter.

— Donc l'Adriatique est votre mare personnelle. D'accord pour la vedette lance-torpilles.

— Merci. J'ai oublié de vous signaler que vous aurez de la compagnie pendant votre traversée.

— Vous n'avez pas oublié, vous l'avez réservé pour la fin. » Petersen remplit son verre et regarda Lunz d'un air songeur. « Je ne suis pas sûr d'en avoir très envie. Vous savez que j'aime voyager seul.

— Je sais que vous ne voyagez jamais seul.

— Ah ! Georges et Alex. Vous les connaissez, alors ?

— Ils ne sont pas précisément invisibles. Ils attirent l'attention – ils ont cet air...

— Quel air ?

— De tueurs à gages.

— Vous n'avez raison qu'à moitié. Ils ne sont pas tout à fait cela. Mon assurance-vie, ils surveillent mes arrières. Je ne veux pas avoir l'air de me plaindre, mais il y a toujours des gens en train de m'espionner.

— Les risques du métier. » Le geste évasif avec lequel Lunz accompagna ces mots montrait ce qu'il en pensait. « Je vous serais reconnaissant d'accepter que les deux personnes auxquelles je songe puissent vous accompagner. Et même, vous me feriez personnellement une faveur si vous vouliez bien les escorter jusqu'à leur destination.

— Quelle destination ?

— La même que la vôtre.

— Qui sont-ils ?

— Deux opérateurs radio, des recrues pour vos Četniks. Ils emportent avec eux, je me permets de le préciser, le tout dernier cri en matière d'émetteurs-récepteurs.

— Ça ne me suffit pas, et vous le savez parfaitement. Noms,

antécédents.

— Sarina et Michael. Entraînés – supérieurement, je dois le dire – par les Anglais à Alexandrie. Dans le seul but de se joindre à vos amis. Disons que nous les avons interceptés en route.

— Quoi encore ? Un homme et une femme, non ?

— Oui.

— Alors, c'est non.

— Comment cela ?

— Je suis plutôt du genre occupé. Je n'aime pas m'encombrer, et je n'ai aucune intention de chaperonner vos tourtereaux.

— Ils sont frère et sœur.

— Ah. Des compatriotes ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, ils ne risquent pas de se perdre.

— Ça fait trois ans qu'ils ont quitté le pays. Ils faisaient leurs études au Caire. » Lunz fit un geste de la main : « Votre pays connaît des temps troublés, mon ami. Les Allemands ici, les Italiens là, les Oustachis, les Četniks et les Partisans partout. On s'y perdrait à moins. Vous, vous êtes capable de vous y retrouver en ces temps difficiles. Mieux que personne, m'a-t-on dit.

— Je ne m'égare pas trop. » Petersen se leva. « Il faudra d'abord que je les voie, bien entendu.

— Rien de plus naturel. » Lunz vida son verre, se dressa et jeta un coup d'œil à sa montre. « Je serai de retour dans quarante minutes. »

C'est Georges qui ouvrit la porte à Petersen. Malgré la description peu flatteuse de Lunz, Georges ne ressemblait en rien à un tueur, à gages ou autre : les bouffons de génie, ou ceux qui en ont l'air, n'ont jamais cette allure-là. Le visage joufflu, couronné de cheveux grisonnants et hirsutes, Georges, qui approchait de la soixantaine, était immense – ou plus précisément immensément gros. La ceinture cloutée, serrée étroitement autour de ce qui lui tenait lieu de taille, ne faisait que souligner sa panse gargantuesque. Il referma la porte derrière Petersen et se dirigea vers le mur de gauche. Comme beaucoup d'hommes très lourds, il se déplaçait avec une rapidité et une légèreté étonnantes. Il décolla du mur une ventouse en caoutchouc, munie d'une aiguille au centre, reliée par un fil à un amplificateur sur lequel était branché un écouteur.

« Votre ami semble un homme très agréable. Quel dommage que

nous soyons dans des camps opposés », regretta Georges avec une componction remarquablement feinte. Il regarda l'enveloppe qu'apportait Petersen. « Aha ! Les ordres stratégiques, non ? »

— Oui. Pas de la rigolade, on dirait, puisqu'ils viennent du général von Löhr en personne. » Petersen se tourna vers la silhouette allongée sur un des deux lits étroits. « Alex ? »

Alex se leva, le visage de marbre. Mais cela ne voulait rien dire de particulier, car, contrairement à Georges, Alex ne souriait jamais. Il était grand lui aussi, mais leur ressemblance s'arrêtait là. Deux fois plus jeune que Georges, il était aussi mince que ce dernier était massif. Des yeux noirs et attentifs, qui cillaient rarement, animaient son visage olivâtre en lame de couteau. Sans un mot, car il était presque aussi taciturne qu'inexpressif » il prit l'enveloppe, fouilla dans sac à dos, en retira un petit réchaud à butane et une bouilloire tout aussi petite, et entreprit de produire de la vapeur. Deux ou trois minutes plus tard, Petersen sortit deux feuilles de papier de l'enveloppe ouverte et en étudia soigneusement le contenu. Puis il leva les yeux et contempla les deux hommes d'un air méditatif.

« Voilà qui va intéresser beaucoup de monde. Nous sommes peut-être en plein hiver, mais on dirait que ça va chauffer très fort d'ici peu dans les collines de Bosnie.

— Codé ? demanda Georges.

— Oui. Simple. J'ai pris soin de m'en assurer lorsque je l'ai mis au point. Cette fois-ci, les Allemands ont décidé de mettre le paquet. Sept divisions, rien que ça. Quatre allemandes, commandées par le général Lütters, que nous connaissons bien, et trois italiennes, confiées au général Gloria, qui n'est pas non plus un inconnu. Appuyées par les Oustachis et, bien entendu, par les Četniks. Quelque chose comme quatre-vingt-dix à cent mille hommes.

— Tant que ça ? fit Georges en fronçant les sourcils.

— À en croire ce document. Tout le monde sait, bien sûr, que les Partisans sont cantonnés à Bihać et dans les environs. Les Allemands doivent attaquer au nord et à l'est, et les Italiens au sud et à l'ouest. Le plan de bataille est on ne peut plus simple. Les Partisans seront entièrement encerclés et liquidés jusqu'au dernier. Simple, mais radical. Et, pour faire bon poids, les Italiens comme les Allemands vont lancer des escadrilles de bombardiers et de chasseurs.

— Et les Partisans n'ont pas un seul avion.

— Le pire, pour eux, c'est qu'ils n'ont même pas de canons antiaériens. Enfin, à part quelques antiquités tout juste bonnes pour le musée. » Petersen remit les feuilles dans l'enveloppe, qu'il recacheta.

« Je dois sortir dans un quart d'heure. Le colonel Lunz vient me chercher pour me présenter deux personnes que je n'ai pas particulièrement envie de rencontrer, des opérateurs radio četniks à qui il faudra tenir la main jusqu'à ce qu'on arrive dans le Monténégro, ou Dieu sait où.

— C'est ce que dit le colonel Lunz, commenta Alex, avec un air soupçonneux – une des rares expressions qu'il se permettait.

— Oui, c'est ce qu'il dit. Voilà pourquoi j'aimerais que vous sortiez aussi. Pas avec moi, bien entendu. Derrière moi.

— L'air frais du soir nous fera le plus grand bien. On finit par étouffer dans ces chambres d'hôtel. » Georges exagérait à peine, son penchant pour la bière n'avait en effet d'égal que sa faiblesse pour les cigares fétides. « En voiture ou à pied ?

— Je ne sais pas encore. Vous avez votre voiture.

— Quoi qu'il en soit, filer quelqu'un pendant le couvre-feu est difficile. Nous avons de bonnes chances de nous faire repérer.

— Et alors ? Vous êtes repérés depuis longtemps. Même si Lunz ou un de ses hommes vous remarque, il est improbable qu'il vous fasse suivre. S'il en est capable, vous devez pouvoir y arriver aussi.

Éventer les types qui nous filent, vous voulez dire ? Et qu'allons-nous faire ?

— Vous le verrez bien quand on m'emmènera. Lorsque je repartirai, trouvez tout ce que vous pourrez sur ces deux opérateurs-radio.

— Quelques détails seraient les bienvenus.

— Probablement entre vingt et trente ans, frère et sœur, Michael et Sarina. C'est tout ce que je sais. Pas question d'enfoncer des portes, Georges. De la discrétion, du tact, de la diplomatie.

— Nos spécialités. Nous nous servons de nos cartes de carabiniers ?

— Naturellement. »

Lorsque le colonel Lunz avait raconté que les deux jeunes radios étaient frère et sœur, en cela, au moins, il n'avait pas menti, se dit Petersen. Malgré certaines différences assez marquées de taille et de carnation, ils étaient indubitablement jumeaux. Lui était très bronzé – la conséquence, sans doute, des années passées au Caire –, avec des cheveux noirs et des yeux noisette. Elle arborait le teint de pêche de quelqu'un qui n'avait dû avoir aucune difficulté à ignorer le soleil égyptien ; ses cheveux châains étaient coupés court, et elle avait les mêmes yeux noisette que son frère. Michael était trapu et large

d'épaules ; Sarina avait une silhouette élancée, mais impossible d'en deviner davantage parce que, tout comme son frère, elle portait un treillis kaki informe. Assis côte à côte sur le divan où ils s'étaient installés après les présentations, ils tentaient d'avoir l'air désinvolte, mais leur visage trop inexpressif ne faisait qu'accentuer leur anxiété.

Petersen s'enfonça dans son fauteuil et admira ostensiblement le vaste salon.

« Ma parole, c'est très joli. Plus que confortable, luxueux. Vous ne vous laissez pas aller, jeunes gens.

— Le colonel Lunz nous a logés ici, expliqua Michael.

— Fatalement. Quel favoritisme ! Mes quartiers spartiates...

— Vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous-même, intervint calmement Lunz. Il est difficile de prévoir un logement pour quelqu'un qui est déjà en ville depuis trois jours lorsqu'il prévient de son arrivée.

— Je vous l'accorde. D'ailleurs, tout ne semble pas parfait ici. Par exemple, où est le bar ?

— Ni mon frère ni moi ne buvons », fit remarquer Sarina d'une voix grave et tranquille. Petersen observa que les fines mains entrelacées étaient blanches aux jointures.

— Admirables. » Petersen empoigna une mallette qu'il avait apportée, en sortit une bouteille de cognac et deux verres, qu'il remplit ; il en tendit un à Lunz et leva l'autre : « À votre santé. J'ai entendu dire que vous souhaitiez rejoindre le bon colonel au Monténégro. Vous devez donc être royalistes. Pouvez-vous le prouver ?

— Devons-nous le prouver ? répondit Michael. Je veux dire, vous n'avez pas confiance, vous ne nous croyez pas ?

— Il va falloir apprendre, et rapidement, c'est-à-dire sur-le-champ, à adopter une attitude et un ton différents. » Petersen n'avait plus du tout l'air affable. « En dehors d'une poignée de personnes – et encore – cela fait des années que je ne fais confiance à personne. Pouvez-vous prouver que vous êtes royaliste ?

— Nous le pourrons quand nous serons arrivés. » Voyant que Petersen ne changeait pas d'expression, Sarina haussa les épaules et ajouta : « Et je connais le roi Pierre. Je le connaissais, du moins.

— Comme le roi Pierre est à Londres en ce moment et qu'il n'accepte pas les coups de téléphone de la Wehrmacht, ce serait plutôt difficile à prouver d'ici. Et ne me dites pas que vous me donnerez vos preuves lorsque nous serons arrivés au Monténégro, parce que ce sera trop tard. »

Michael et Sarina se regardèrent, déconcertés, puis Sarina reprit avec hésitation :

« Nous ne comprenons pas. Pourquoi dites-vous qu'il sera trop tard ?

— Trop tard pour moi si j'ai le dos troué de partout. Blessures par balles, coups de couteau, ce genre de choses. »

Elle le dévisagea, rougissante, puis murmura : « Vous devez être fou, pourquoi voulez-vous que nous...

— Je ne sais pas et je ne suis pas fou. C'est seulement parce que je tiens à ma peau que je parviens à survivre. » Petersen les regarda un moment en silence et reprit avec un soupir : « Alors, vous voulez venir en Yougoslavie avec moi ?

— Pas vraiment. » Elle avait toujours les mains serrées et maintenant on lisait de l'hostilité dans ses yeux marrons. « Pas après ce que vous venez de dire. » Elle regarda son frère, puis Lunz, avant de fixer Petersen. « Avons-nous le choix ?

— Certainement. Tant que vous voulez. Demandez au colonel Lunz.

— Colonel ?

— Pas tant que ça. Très peu, en fait, et aucun que je puisse vous recommander. Il s'agit avant tout pour vous d'arriver là-bas sains et saufs : si vous y allez par n'importe quel autre moyen, vous avez très peu de chances d'y parvenir, et si vous essayez de vous y rendre par vos propres moyens, vous n'avez pas une seule chance. Avec le commandant Petersen vous disposez d'un sauf-conduit et d'une garantie de livraison... vivants, s'entend.

— Vous avez une grande confiance en le commandant Petersen, fit Michael avec une nuance de doute dans la voix.

— Oui. Et le commandant Petersen aussi. J'ajouterais que sa confiance en lui est entièrement justifiée. Ce n'est pas simplement qu'il connaît le pays mieux que vous ne le connaîtrez jamais. Il se déplace aussi comme il le veut dans n'importe quel terrain, ami ou ennemi. Mais le plus important, c'est que, là-bas, le théâtre des opérations évolue sans cesse. Une région tenue aujourd'hui par les Četniks peut être sous le contrôle des Partisans le lendemain. Vous seriez des agneaux à la merci du premier loup venu. »

Pour la première fois, la jeune fille sourit légèrement.

« Et le commandant est un loup, lui aussi ?

— Plutôt un tigre. Et il est escorté de deux de ses congénères qui ne le lâchent pas d'une semelle. »

Petersen les regarda tour à tour :

« Ces treillis que vous portez sont anglais, non ? »

Tous deux approuvèrent de la tête.

« Vous avez des tenues de rechange ? »

Ils opinèrent de nouveau.

« Des vêtements d'hiver ? Des chaussures de marche ?

— Non, reconnut Michael avec embarras. Nous n'avons pas pensé que nous pourrions en avoir besoin.

Vous n'avez pas pensé que vous pourriez en avoir besoin ! » Petersen leva les yeux au ciel et considéra les deux jeunes gens, mal à l'aise sur leur divan. « Vous allez dans des montagnes, à deux mille mètres peut-être, en plein hiver, pas à un pique-nique par une belle journée d'été. »

Lunz intervint : « Je ne devrais pas avoir trop de difficultés à arranger cela d'ici demain matin.

— Merci colonel. » Petersen désigna deux paquets assez volumineux, recouverts de toile, qui gisaient sur le sol. « Vos radios, j'imagine. Anglaises ?

— Oui, répondit Michael. Le dernier modèle. Très solide.

— Des pièces détachées ?

— Des tas. Tout ce dont nous aurons jamais besoin, disent les experts.

— Les experts ne sont manifestement jamais tombés dans un ravin avec une radio accrochée dans le dos. Vous avez été entraînés par les Anglais, bien entendu ?

— Non, par les Américains.

— Au Caire ?

— Le Caire en est plein. Notre instructeur était un sergent de l'infanterie de marine. Un spécialiste de certains codes nouveaux. Il a formé toute une série d'Anglais en même temps que nous.

— Ça a l'air d'aller. Bon, un peu de coopération et nous devrions parfaitement nous entendre.

— Coopération ? s'étonna Michael.

— Oui. Si je dois donner des instructions de temps à autre, j'entends qu'elles soient suivies.

— Des instructions ? » Michael regarda sa sœur. « Personne n'a rien dit...

— Eh bien, je le dis maintenant. Je vais donc m'exprimer plus clairement. Il vous faudra obéir aveuglément aux ordres. Sinon, je vous laisserai en Italie, je vous jetterai par-dessus bord dans l'Adriatique, ou tout simplement je vous abandonnerai en Yougoslavie. Il n'est pas question de mettre ma mission en danger pour deux enfants désobéissants qui ne veulent pas faire ce qu'on leur dit.

— Des enfants ! gronda Michael en serrant les poings. Vous n'avez pas le droit de...

— Il a parfaitement le droit, trancha Lunz. Le commandant Petersen parlait de pique-niques, il aurait dû parler de jardins d'enfants. Vous êtes jeunes, ignorants et arrogants, et donc dangereux à ces trois titres. Que vous ayez signé votre engagement ou non, vous faites désormais partie de l'armée royale yougoslave. Les simples soldats comme vous obéissent aux ordres des officiers. »

Ils ne répondirent rien, pas même lorsque Petersen, levant à nouveau les yeux au ciel, dit doucement : « Et nous savons tous ce qu'il en coûte de désobéir aux ordres en temps de guerre. »

Dans la voiture de Lunz, Petersen soupira et dit :

« Je crains de n'avoir pas établi avec eux des rapports aussi agréables qu'ils auraient pu l'être. Ils étaient plutôt abattus quand nous sommes partis.

— Ils s'en remettent. Ils sont jeunes, comme je l'ai dit, et gâtés. Des aristocrates, paraît-il, avec même un peu de sang royal. Ils s'appellent von Karajan ou quelque chose comme ça. Drôle de nom pour des Yougoslaves.

— Pas vraiment. Il est très probable qu'ils sont les descendants d'Autrichiens établis en Slovénie.

— Quoi qu'il en soit, ils viennent d'une famille où l'on n'est manifestement pas habitué à obéir aux ordres et encore moins à ce qu'on vous parle comme vous venez de le faire.

— Je crois qu'ils vont apprendre très vite.

— Je le crois aussi. »

Petersen avait regagné sa chambre depuis une demi-heure lorsque Georges et Alex l'y rejoignirent.

« Au moins, nous connaissons leur nom, s'exclama Georges.

— Moi aussi, riposta Petersen. Von Karajan. À part ça ?

— Le réceptionniste, très vieux mais astucieux, nous a dit qu'il ignorait complètement d'où ils venaient – ils ont été amenés par le

colonel Lunz. Il nous a donné leur numéro de chambre, sans hésiter, mais a précisé que si nous voulions les voir, il devrait nous annoncer, demander la permission et nous accompagner. Nous lui avons demandé ensuite si l'une des chambres adjacentes était libre et il nous a répondu que c'étaient leurs chambres à coucher. À ce moment-là, nous sommes partis.

— Vous avez mis le temps pour revenir.

— Nous sommes habitués à vos injustices. Nous avons fait le tour de l'hôtel, escaladé une échelle d'incendie avant de jouer les équilibristes sur une étroite corniche. Une corniche très étroite. Pas de la rigolade, croyez-moi, surtout pour un vieil homme comme moi. Des hauteurs périlleuses, vertigineuses...

— Oui, oui, approuva patiemment Petersen : les Karajan habitaient au premier étage. Ensuite ?

— Leur chambre donnait sur un petit balcon. Il y avait des rideaux de mousseline à leurs fenêtres.

— Vous pouviez voir distinctement ?

— Et entendre parfaitement. Le jeune homme envoyait un message.

— Intéressant. Mais pas particulièrement surprenant. En morse ?

— En clair.

— Et que disait-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Pire que du chinois. Certainement aucune langue européenne que j'aie jamais entendue. Le message a été très bref. Et puis nous sommes rentrés.

— Quelqu'un vous a vus sur l'échelle d'incendie, sur la corniche ou sur le balcon ? »

Georges affecta un air peiné. « Mon cher Peter... »

Petersen leva la main pour l'interrompre. Rares étaient ceux qui l'appelaient par son prénom, mais il est vrai que Petersen avait été naguère l'élève du très respecté professeur de langues occidentales à l'université de Belgrade qu'était Georges avant la guerre. Georges parlait couramment au moins une douzaine de langues et avait des notions d'un nombre considérable d'autres idiomes.

« Toutes mes excuses. » Petersen considéra l'impressionnante carcasse de Georges avant d'ajouter : « Il est vrai que vous êtes pratiquement invisible. Aussi demain matin, ou peut-être dans quelques minutes seulement, le colonel Lunz saura qu'Alex et vous êtes venus poser des questions – ça ne devrait pas l'étonner de ma part

– mais il ignorera que vous avez vu et entendu le jeune Michael von Karajan envoyer des messages radio peu après notre départ. Je me demande vraiment ce qu’il a raconté. »

Georges réfléchit brièvement et dit : « Alex et moi pourrions le découvrir sur le bateau demain soir. »

Petersen hocha négativement la tête. « J’ai promis au colonel Lunz que nous les livrerions intacts.

— Que nous importe le colonel Lunz ou la promesse que vous lui avez faite ?

— *Nous* voulons aussi qu’ils soient livrés intacts. »

Georges se frappa la tête : « Ô vieillesse ennemie !

Pas du tout, Georges. L’étourderie proverbiale du savant. »

CHAPITRE 2.

La Wehrmacht ne jugeait pas utile de transporter ses alliés dans des limousines ou des autocars de luxe ; Petersen et ses compagnons traversèrent donc l'Italie le lendemain à l'arrière d'un camion antique qui semblait dater de l'époque des pneus pleins et ignorer l'invention des suspensions. Aucune prothèse dentaire n'aurait résisté aux vibrations de l'engin, qui brinquebalait si bruyamment que toute conversation était inconcevable. La bâche de toile était ouverte à l'arrière, et dans les cols des Apennins la température tomba en dessous de zéro. Ce fut un voyage mémorable par son inconfort.

La puanteur des fumées de diesel égayait d'une note fraîche l'abomination que dégageaient les cigares noirâtres de Georges. Par délicatesse envers ses compagnons d'infortune, il s'était installé tout à l'arrière du camion et, lorsque d'aventure il ne fumait pas, il se gorgeait de bière puisée dans une caisse à ses pieds. Il semblait insensible au froid ; la nature, il est vrai, l'avait recouvert d'un prodigieux matelas isolant.

Les Karajan, emmitouflés dans leur toute nouvelle tenue d'hiver, étaient assis près de la cabine sur le banc de bois sans dossier. Silencieux et lointains, ils ne semblaient pas de meilleure humeur que la veille, lorsque Petersen les avait quittés. On aurait pu légitimement attribuer cette attitude aux désagréments du voyage, mais il était plus probable, songea Petersen, que leur rancune n'avait pas encore eu le temps de s'estomper. La présence sinistre d'Alex n'était pas faite pour arranger l'atmosphère : comment les Karajan auraient-ils pu savoir qu'Alex ne se montrait pas plus souriant avec ses propres parents, pour qui il éprouvait la plus grande affection ?

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans un hameau près de Corfinio, après avoir victorieusement – et parfois miraculeusement – négocié les périlleux virages en épingles à cheveux de la route franchissant les Apennins. Ils avaient quitté Rome à sept heures du matin, et il leur avait fallu cinq heures pour parcourir cent soixante kilomètres. Compte tenu de l'accablante décrépitude de la chaussée comme du camion de la Wehrmacht, non immatriculé comme tel et de marque italienne, une moyenne de plus de trente à l'heure frôlait l'exploit. Cette prouesse n'avait pas été réalisée tout à fait impunément : en effet, à l'exception de Georges, les passagers avaient les membres raidis par le froid et presque gelés. Ils se hissèrent péniblement par-

dessus le hayon du véhicule et titubèrent quelque peu dans la neige qui tombait doucement.

Un coup d'œil rapide suffisait pour faire le tour des lieux. Le hameau – si tant est qu'on pût l'appeler ainsi, puisqu'il n'avait même pas de nom – se limitait à une poignée de chaumières en pierre, à un magasin qui faisait office de bureau de poste, et à une minuscule auberge. Corfinio, tout près de là, pourtant guère une métropole, aurait offert des ressources bien autrement confortables. Mais le colonel Lunz, outre une quasi-manie professionnelle du secret, partageait avec ses collègues de la Wehrmacht la certitude, habituelle sinon entièrement fondée, que tous ses alliés italiens étaient des renégats, des traîtres et des espions, en attendant la preuve du contraire.

L'aubergiste n'affectait même pas un minimum d'amabilité professionnelle. Il semblait intimidé, presque inquiet, comportement très inhabituel pour un cabaretier de montagne. Un serveur, étrangement maladroit, bien que courtois et serviable à sa manière, indiqua qu'on l'appelait Luigi avant de se murer dans un silence total. L'auberge en elle-même était tout à fait convenable, chauffée et éclairée à la fois par une cheminée où des bûches de sapin prodiguaient presque autant d'étincelles que de chaleur. On servit aux voyageurs une nourriture simple mais abondante ; du vin et de la bière, auxquels Georges fit honneur avec sa démesure coutumière, apparaissaient régulièrement sur la table, sans même qu'ils eussent à le demander. Pour le reste, ce fut un désastre.

À table, le mutisme est un compagnon peu agréable. Dans un coin, le chauffeur et son compagnon – un garde armé qui avait posé sa Schmeisser sous son siège et dissimulait un Luger sur lui – discutaient presque sans interruption à voix basse ; en revanche, sur les cinq convives à la table de Petersen, trois semblaient avoir fait vœu de silence. L'air absent, Alex donnait, comme d'habitude, l'impression de contempler un avenir maussade ; les Karajan qui, de leur propre aveu, n'avaient pas pris de petit déjeuner, touchaient à peine à la nourriture et avaient donc pleinement le temps et l'occasion de bavarder, mais ils n'aventuraient guère une parole que lorsqu'on les interrogeait directement. Petersen, détendu comme toujours, se bornait à un minimum de civilités et ne manifestait autrement aucune intention d'alléger la pesanteur ambiante, ni ne semblait même la remarquer. Georges, au contraire, s'efforçait lourdement de dissiper le malaise et discourait à perdre haleine.

Les Karajan furent les victimes exclusives de son feu roulant de questions. Il ne lui fallut pas longtemps pour savoir qu'ils étaient, comme Petersen l'avait deviné, slovènes d'origine autrichienne. Après

l'école primaire à Ljubljana, ils avaient fait leurs études secondaires à Zagreb et s'étaient ensuite inscrits à l'université du Caire.

« Le Caire ! » s'étonna Georges, les sourcils disparaissant presque dans sa chevelure. « Le Caire ! Mais qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à vous enfoncer dans ce néant culturel ?

— C'était ce que souhaitaient nos parents », répondit Michael. Il tentait de se montrer froid et distant mais ne parvint qu'à rester sur la défensive.

« Le Caire ! répéta Georges, hochant la tête avec incrédulité. Et peut-on demander ce que vous y avez étudié ?

— Vous posez beaucoup de questions, protesta Michael.

— Par curiosité, expliqua Georges. Une curiosité toute paternelle. Et, naturellement parce que je m'intéresse à la malheureuse jeunesse de notre pauvre pays désuni. »

Pour la première fois, Sarina sourit ; un sourire imperceptible, sans doute, mais qui donnait une petite idée de ce dont elle serait capable si elle essayait vraiment. « Je ne crois pas que des choses de ce genre puissent vraiment vous intéresser, monsieur...

— Appelez-moi Georges. Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Tout m'intéresse.

— L'économie et la politique.

— Doux Jésus ! » Georges se frappa le front. Tragédien, il serait mort de faim, mais comme clown il n'avait pas son pareil. « Dieu tout-puissant, jeune fille, vous allez en Égypte apprendre des choses d'une telle importance ? Ne vous en ont-ils pas enseigné assez pour que vous vous rendiez compte que leur pays est le plus pauvre du Moyen-Orient, que leur économie, non contente de se traîner, est dans un chaos total, et qu'ils doivent d'innombrables millions de livres sterling, de dollars, et de toutes les devises possibles à pratiquement tous les pays que vous pouvez imaginer. Voilà pour l'économie. Quant à la politique, ils ne sont guère qu'une balle que se renvoient tous les pays qui veulent bien prendre la peine de venir dans leur désert inutile pour taper dedans. »

Georges s'interrompt brièvement, peut-être pour admirer l'éloquence de son discours, peut-être dans l'espoir d'une réponse. Le silence se prolongeant, il hocha la tête et reprit :

« Qu'avaient donc vos parents contre notre première institution d'enseignement. Je fais allusion, évidemment, à l'université de Belgrade. » Il fit une pause, comme s'il réfléchissait. « On peut, certes, aller jusqu'à préférer Oxford et Cambridge, ou encore la Sorbonne,

Heidelberg, Padoue et un ou deux établissements de moindre réputation, mais, non, Belgrade est ce qu'il y a de meilleur. »

Le léger sourire apparut de nouveau sur les lèvres de Sarina. « Vous semblez en savoir long sur les universités, monsieur – euh – Georges. »

Georges ne minauda pas, loin de là, il parvint même à accomplir un exploit presque impossible : il répondit avec une modestie hautaine : « J'ai eu la chance, pendant l'essentiel de ma vie adulte, d'être associé à des universitaires, dont certains furent des plus éminents. » Les Karajan se regardèrent pendant un long moment mais sans mot dire. Il leur semblait manifestement inutile de préciser que, à leur avis, une telle association n'avait pu avoir lieu qu'au niveau de la conciergerie. Ils imaginaient sans doute que Georges avait acquis son éloquence fleurie en nettoyant les amphithéâtres ou en servant dans les réfectoires. Georges, cette fois comme les autres, ne parut rien remarquer.

« Bien, reprit-il avec son meilleur ton de magistrat, loin de moi la volonté de rejeter les crimes des pères sur leurs fils, ni d'ailleurs ceux des mères sur leurs filles. » Brutalement, il changea de sujet. « Vous êtes royalistes, bien entendu ?

— Pourquoi “bien entendu” ? demanda sèchement Michael.

Georges soupira. « J'espérais que cette institution d'enseignement inférieur, là-bas sur le Nil, ne vous aurait pas ôté tout bon sens. Si vous n'étiez pas royalistes, vous ne viendriez pas avec nous. Par ailleurs, le commandant Petersen m'a mis au courant. »

Sarina jeta un regard à Petersen. « C'est comme ça que vous traitez les confidences ?

— Je ne savais pas qu'il s'agissait d'une confidence, riposta Petersen en balayant l'objection d'un geste de la main. C'était trop peu important pour mériter le titre de confidence. Et, quoi qu'il en soit, Georges est mon confident. »

Sarina le regarda puis elle baissa les yeux, ne sachant pas à quoi s'en tenir. Georges intervint : « Je suis tout simplement intrigué, voyez-vous. Vous êtes royalistes. Vos parents, doit-on imaginer, le sont aussi. Il n'est pas inhabituel pour la famille royale et ses proches d'envoyer les enfants étudier à l'étranger. Mais pas au Caire. En Europe du Nord, et plus précisément en Angleterre. Les liens entre les familles royales yougoslave et britannique sont très étroits – en particulier les liens familiaux. Où le roi Pierre a-t-il choisi de se rendre pour son exil forcé ? À Londres, où il se trouve maintenant. Le prince régent, Paul, s'est placé entre les mains des Anglais.

— On dit au Caire qu'il est prisonnier des Britanniques. » Michael

ne semblait pas particulièrement préoccupé par ce qu'on disait au Caire.

« Calomnies ! Il est sous leur protection au Kenya. Il est libre d'aller et venir. Il fait régulièrement des retraits sur une banque de Londres. La banque Coutts, pour être plus précis, qui se trouve être aussi celle de la famille royale de Grande-Bretagne. Le meilleur ami du prince Paul en Europe – et son beau-frère également – est le duc de Kent ; enfin jusqu'à ce que le duc se tue dans un accident d'hydravion l'année dernière. Et tout le monde sait qu'il va très prochainement se rendre en Afrique du Sud, dont le Premier ministre, le général Smuts, est un très bon ami des Anglais.

— Ah oui, fit Michael. Vous êtes intrigué, dites-vous. Moi aussi. Ce général Smuts a envoyé en Afrique du Nord deux divisions sud-africaines qui se battent aux côtés de la 8^e Armée, non ?

— Oui.

— Contre les Allemands ? »

Georges fit montre d'une irritation inhabituelle.

« Contre qui d'autre se battraient-elles ?

— Ainsi, les amis de notre famille royale se battent en Afrique du Nord contre les Allemands. Nous sommes royalistes et nous combattons avec les Allemands, pas contre eux. Je veux dire que tout cela est plutôt troublant.

— Je suis sûr que vous, vous n'êtes pas troublé. » Le petit sourire de Sarina s'esquissa de nouveau. Petersen commençait à se demander s'il n'allait pas devoir revoir sa première impression. « Et vous, Georges ?

— Pas du tout, fit-il avec un geste méprisant de la main. Il s'agit simplement d'un expédient temporaire. Nous nous battons *avec* les Allemands, certes, mais nous ne nous battons pas *pour* eux. Nous luttons pour nous-mêmes. Lorsque les Allemands auront joué leur rôle, le moment sera venu pour eux de partir. » Georges remplit sa chope de bière, en avala la moitié et soupira, d'aise ou peut-être de regret. « On nous sous-estime toujours, une partie essentielle, aux yeux du reste de l'Europe, de l'insoluble problème des Balkans. Pour moi, il n'y a pas de problème mais seulement un objectif. » Il leva de nouveau son verre. « La Yougoslavie.

— Personne ne va contester cela », intervint Petersen. Il regarda la jeune fille. « Puisque nous parlons – comme Georges vient de le faire en long et en large – de la famille royale, vous avez dit hier soir que vous connaissiez le roi Pierre. En quels termes ?

— Il était alors le prince Pierre. Pas bien du tout. Je ne l'ai rencontré qu'une ou deux fois, pendant des réceptions officielles.

— À peu près comme moi, donc. Je ne crois pas que nous ayons échangé plus d'une vingtaine de mots. Un garçon intelligent, charmant, qui devrait faire un bon roi. Dommage qu'il boite.

— Qu'il quoi ?

— Vous savez bien, son pied gauche.

— Ah oui. Je me demandais...

— Il n'en parle pas. On raconte toutes sortes d'histoires sinistres sur la manière dont il a été blessé. Des histoires ridicules. Un simple accident de chasse. » Petersen sourit. « Je doute qu'il y ait un grand avenir diplomatique pour un courtisan qui confond son futur souverain avec un sanglier. » Il leva le bras droit ; l'aubergiste se précipita vers lui. « L'addition s'il vous plaît.

— L'addition ? » L'aubergiste sembla un instant stupéfait. « Ah, l'addition. Bien sûr. L'addition. Tout de suite », bredouilla-t-il avant de s'éloigner en hâte.

Petersen regarda les Karajan. « Dommage que vous n'ayez pas un meilleur appétit. Il vaut mieux, vous savez, recharger la chaudière pour la fin du voyage. Il est vrai que ça descend maintenant. Nous nous dirigeons vers l'Adriatique et un climat maritime. Le temps devrait se réchauffer progressivement.

— Certainement pas. » C'était la première fois qu'Alex parlait depuis leur entrée dans l'auberge et, comme on pouvait s'y attendre, il prononça ces mots avec une sombre assurance. « Il y a plus d'une heure que nous sommes arrivés et le vent a fraîchi. Très nettement. Écoutez donc. » De fait, le hululement grave ne présageait rien de bon. Alex hocha la tête gravement. « Ça souffle de l'est-nord-est, directement de Sibérie. Il va faire très froid. » Sa voix dénotait une satisfaction amère, ce qui ne signifiait pas grand-chose : il ne savait pas s'exprimer autrement. « Et lorsque le soleil se sera couché, il fera très très froid.

— Voilà pour nous remonter le moral », ironisa Petersen. Il regarda la note que le cabaretier venait de lui apporter, sortit quelques billets, et lui abandonna la monnaie d'un geste avant de lui demander : « Croyez-vous que nous pourrions vous acheter quelques couvertures ?

— Des couvertures ? » Interloqué, le patron fronça les sourcils ; c'était, il est vrai, une requête inhabituelle.

« Oui, des couvertures. Un long chemin nous attend, notre véhicule n'est pas chauffé et il va faire très froid cet après-midi et ce soir.

— Pas de problème », acquiesça l'aubergiste. Il disparut, et réapparut une minute plus tard, les bras chargés de lourdes couvertures de laine qu'il posa sur une table voisine. « Vous en aurez assez ? »

— Plus qu'assez. Vous êtes très aimable. »

Petersen sortit une liasse de billets. « Combien vous doit-on, s'il vous plaît ? »

— Pour les couvertures ? » L'homme protesta en levant les mains au ciel. « Je ne suis pas un commerçant. Je ne fais pas payer les couvertures. »

— Il n'y a pas de raison. J'insiste. Les couvertures coûtent cher.

Je vous en prie, intervint le chauffeur, qui s'était levé. Je repasse par ici demain. Je les rapporterai. »

Petersen les remercia, et l'affaire s'arrangea ainsi. Alex, suivi des Karajan, aida l'aubergiste à transporter les couvertures dans le camion. Petersen et Georges s'attardèrent quelques instants sous le porche, après avoir fermé les deux portes du restaurant.

« Vous êtes vraiment le plus redoutable des menteurs, Georges, fit Petersen d'un ton admiratif. Astucieux, retors. Je vous l'ai déjà dit, mais je ne crois pas que j'aimerais être interrogé par vos soins. Vous posez une question, et que les gens disent oui, non, voire rien, vous obtenez quand même votre réponse. »

— Quand vous avez passé vingt-cinq des meilleures années de votre vie à vous occuper d'étudiants à demi crétins, expliqua Georges en haussant les épaules.

— Je ne suis pas un étudiant bouché mais je n'aimerais pas avoir affaire à vous. Vous vous êtes fait une opinion de nos jeunes amis ?

— Oui.

— Moi aussi. Il me semble, en outre, que si Michael n'est pas d'une intelligence surhumaine, la petite mériterait peut-être qu'on y regarde de plus près. Je ne serais pas surpris qu'elle soit astucieuse.

— J'ai souvent remarqué cela avec les frères et sœurs, surtout lorsqu'ils sont jumeaux. Je suis de votre avis. Jolie et astucieuse.

— Dangereuse combinaison ? sourit Petersen.

— Pas si elle est gentille. Je n'ai aucune raison de croire qu'elle n'est pas gentille.

— À votre âge, on est parfois trop indulgent. Et l'aubergiste ?

— Malheureux et inquiet. Il ne me donne pas l'impression d'un homme naturellement malheureux et inquiet, mais d'un type costaud

et solide que je vois très bien jeter hors de son auberge des ivrognes aussi costauds et solides que lui. En outre, il a été pris de court quand vous lui avez proposé de payer le repas. On a l'impression irrésistible que certains voyageurs doivent déjeuner à l'œil. Et refuser de l'argent pour les couvertures est aussi tout à fait anormal, anormal pour un Italien, je veux dire. Je ne connais pas d'Italien qui ne soit prêt, que dis-je, impatient de conclure une affaire, sous une forme ou sous une autre. Même vous, Peter, mon ami, seriez légèrement nerveux si vous travailliez, ou étiez contraint de travailler, pour les SS.

— Le colonel Lunz projette son ombre très loin. Le serveur ?

— La Gestapo a baissé dans mon estime. Lorsqu'elle envoie un agent déguisé en serveur, elle devrait au moins lui apprendre les rudiments du métier. J'en étais positivement gêné pour lui. » Après une pause, Georges reprit : « Vous parliez du roi Pierre, il y a quelques minutes.

— Vous avez introduit le sujet.

— Ne vous dérobez pas ! En tant que doyen de la faculté de langues, j'étais considéré – et à juste titre – comme un homme cultivé. Le prince Paul était on ne peut plus cultivé aussi, bien qu'il s'intéressât plus aux beaux-arts qu'à la philologie. Peu importe. Nous nous sommes rencontrés plus d'une fois, à l'université ou à des réceptions officielles en ville. Pour être plus précis, j'ai vu le prince Pierre – puisque prince il était alors – deux ou trois fois. Il ne boitait pas à l'époque.

— Aujourd'hui non plus. »

George le considéra puis hocha lentement la tête : « Et vous avez le front de m'appeler retors. »

Petersen lui donna une claque amicale sur l'épaule. « Pour survivre par les temps qui courent, il faut être retors. »

La seconde moitié du voyage se passa mieux que la première, mais tout juste. Emmitouflés jusqu'aux oreilles dans d'épaisses couvertures, les Karajan n'étaient plus la proie de frissons incontrôlables, mais ils n'avaient pas l'air plus joyeux et ne se montrèrent pas plus loquaces que le matin. Ils n'ouvrirent même pas la bouche lorsque Georges, hurlant pour tenter de couvrir le vacarme de ferraille, leur proposa de l'alcool pour soulager leurs souffrances. Sarina frémit et Michael refusa de la tête. Ils firent peut-être preuve de sagesse car ce que Georges leur offrait n'était pas du cognac, mais un poison brûlant, sa propre réserve de slivovitz, le redoutable alcool de prune yougoslave.

À une douzaine de kilomètres de Pescara, ils quittèrent la route n

° 5 près de Chieti et atteignirent la route longeant l'Adriatique à Francavilla au moment même où tombait un crépuscule prématuré – le ciel s'était rempli de nuages gris foncé qui ne pouvaient présager, précisa Alex, qu'une tempête de neige. La route de la côte, la route n° 16, était bien meilleure – il ne pouvait guère en être autrement d'ailleurs – que la piste montagnarde, et le trajet relativement aisé, bien que toujours tonitruant, qui les séparait de Termoli ne leur prit que deux heures. Termoli, par cette soirée de l'hiver 1942, n'aurait pu inspirer au musicien le plus résolument optimiste qu'un Requiem ou une Marche funèbre, tant cette station balnéaire était grise, sale et déserte. Tout semblait inhabité hormis quelques commerces mal éclairés où l'on avait peine à reconnaître des cafés ou des tavernes. Le port, il est vrai, n'obéissait pas à un couvre-feu aussi rigoureux qu'à Rome, mais le black-out partiel n'avait guère dû restreindre les illuminations. Lorsque le camion s'arrêta sur le quai, les voyageurs n'eurent aucun mal néanmoins à distinguer dans la pénombre la silhouette du bateau qui allait les conduire en Yougoslavie.

Il s'agissait indubitablement d'une vedette lance-torpilles. Si son âge était incertain, on ne pouvait douter qu'elle eût connu le baptême du feu. La coque et les superstructures avaient subi des dégâts considérables, bien que non fatals. Aucune réparation n'avait été entreprise ; personne n'avait même jugé utile de repeindre les multiples éraflures qui lui balafrèrent les flancs. Elle n'avait de lance-torpilles que le nom, pour la simple raison que les tubes lance-torpilles avaient disparu. Elle ne transportait même pas de grenades anti-sous-marins ; son seul armement, si le mot n'est pas trop fort, était une paire de canons minuscules, l'un à l'avant, l'autre sur la poupe. Ils ressemblaient fâcheusement à des Hotchkiss à répétition, une des armes les plus notoirement imprécises jamais égarées sur un navire de guerre.

Un homme de haute taille, affublé d'un uniforme vaguement marin, se tenait à l'extrémité de l'échelle de coupée, au bord du quai. Une casquette de marin, sans écusson, lui ombrail le visage et mettait en valeur une magnifique barbe d'un blanc éclatant à la Buffalo Bill. Il esquissa un salut approximatif lorsque Petersen, les autres sur ses talons, s'approcha de lui.

« Bonsoir. Je m'appelle Pietro. Vous êtes sans doute le commandant que nous attendons.

— Bonsoir. C'est exact.

— Avec quatre compagnons dont une dame. Parfait. Bienvenue à bord. Je vais envoyer quelqu'un chercher vos bagages. En attendant, notre commandant souhaiterait que vous alliez le voir dès votre

arrivée. »

Ils le suivirent en bas et pénétrèrent dans une pièce qui aurait pu être la cabine du commandant, une salle des cartes, le carré des officiers et tenait probablement lieu des trois. L'espace est rare sur une vedette. Le commandant était assis à son bureau, en train d'écrire, lorsque Pietro entra sans prendre la peine de frapper. Il pivota dans son fauteuil tournant, solidement chevillé au pont, tandis que Pietro annonçait :

« Vos derniers hôtes, Carlos. Le commandant et les quatre amis qu'on nous avait promis.

— Entrez, entrez, entrez. Merci, Pietro. Envoyez-moi ce jeune chenanpan, voulez-vous ?

— Lorsqu'il aura fini de charger les bagages ?

— Très bien. »

Pietro sortit. Le commandant était un homme jeune aux larges épaules et aux yeux bruns. Son sourire chaleureux découvrait des dents que son teint très bronzé et son épaisse chevelure noire et bouclée rendaient encore plus blanches. Il parcourut ses passagers d'un regard amical et se présenta ainsi : « Je suis le lieutenant Giancarlo Tremino. Appelez-moi Carlos. C'est ce que tout le monde fait, ou presque. Il n'y a plus aucune discipline dans la marine. » Il hocha la tête et désignant son polo blanc et ses pantalons de flanelle grise : « Pourquoi porter l'uniforme ? Personne n'y prête la moindre attention d'ailleurs. » Il tendit la main – gauche – à Petersen. « Commandant, vous êtes tout à fait le bienvenu. Je ne peux pas vous offrir le confort du *Queen Mary* – en temps de paix s'entend –, mais nous disposons de quelques cabines minuscules, de cabinets de toilette, de vin à foison, et je peux vous garantir que vous arriverez sains et saufs à Ploče. Cette garantie se fonde sur le fait que nous sommes allés très souvent sur la côte dalmate et que nous n'avons pas encore été coulés. Il y a toujours un début, sans doute, mais parlons plutôt de choses plus gaies.

— Vous êtes très aimable, répondit Petersen. Si nous devons nous appeler par nos prénoms, le mien est Peter. » Il présenta alors ses quatre compagnons, par leur prénom. Carlos leur serra la main en souriant, mais ne fit pas même semblant de se lever. Il expliqua, sans la moindre gêne ce manque apparent de courtoisie :

« Pardonnez-moi de rester assis. Je ne suis pas vraiment grossier, ni particulièrement paresseux. » Il remua son bras droit et montra, pour la première fois, sa main droite dissimulée par un gant. Il se baissa, et donna quelques coups de sa main droite sur sa jambe droite, à la

hauteur du mollet. Le son de métal creux frappant du métal creux fit grimacer ses passagers. « Il faut un certain temps pour s'habituer à cette ferraille, reprit-il en s'excusant. Les mouvements superflus – le moindre mouvement, à dire vrai – sont source d'inconfort, et qui aime l'inconfort ? Mon stoïcisme ne va pas jusque-là. »

Sarina se mordit la lèvre supérieure. Michael tenta, sans grand succès, de ne pas se montrer choqué. Les trois autres, endurcis par dix-huit mois d'une guerre impitoyable dans les montagnes yougoslaves, ne manifestèrent aucune réaction. Petersen commenta : « La main droite et la jambe droite. C'est un sacré handicap.

— Seulement le pied droit, en réalité – arraché à la cheville. Un handicap ? Avez-vous entendu parler de ce pilote de chasse anglais qui a perdu les deux jambes ? Croyez-vous qu'il ait réclamé une chaise roulante ? Il a exigé de remonter dans le cockpit de son Spitfire. Et il l'a obtenu. Un handicap, allons !

— J'en ai entendu parler, comme presque tout le monde, d'ailleurs. Comment avez-vous hérité ces... euh... insignifiantes éraflures ?

— La perfide Albion, répondit joyeusement Carlos. Les abominables Britanniques. Ne leur faites jamais confiance ! Quand je pense que c'étaient mes meilleurs amis avant la guerre. Je faisais de la voile avec eux dans l'Adriatique et dans la Manche, régatais contre eux à Cowes. Enfin, n'en parlons plus. Nous étions dans la mer Égée où, comme dirait mon avocat, nous vaquions paisiblement à nos occupations, sans nuire à personne. À l'aube, nous nous sommes retrouvés dans un épais brouillard, et soudain, à moins de deux kilomètres de là, un gigantesque navire de guerre britannique a surgi dans une déchirure de la brume. »

Carlos fit une pause, peut-être pour souligner l'effet, et Petersen en profita pour dire doucement : « Il me semblait que les Anglais n'aventuraient jamais leurs unités importantes au nord de la Crète.

— La taille, comme la beauté, dépend de l'œil du spectateur. C'était en fait une toute petite frégate, mais à côté de nous, vous comprenez, elle avait l'air d'un cuirassé. Nous avons été surpris, pas eux : leurs canons étaient déjà braqués sur nous. Ce ne fut pas notre faute – nous avions quatre hommes en vigie, sans me compter. Ils devaient avoir un radar, pas nous. Leurs deux premiers obus ont touché l'eau à quelques mètres seulement de nous, par bâbord, et ont explosé immédiatement : ça a secoué la coque, croyez-moi. Deux autres obus de petit calibre, un kilo chacun, je dirais – des pompoms, comme les appellent les Anglais – nous ont touché de plein fouet. L'un a pénétré dans la salle des machines et a mis un moteur hors d'usage – j'ai le regret de dire qu'il est toujours hors service, mais nous arrivons

à nous en passer – –, l'autre a sauté dans la timonerie.

— Un kilo d'explosifs éclatant dans un espace confiné doit faire des dégâts, commenta Petersen. Vous n'étiez pas seul ?

— Nous étions trois. Les deux autres n'ont pas eu autant de chance que moi. Puis, par bonheur, nous avons disparu dans une nappe de brouillard. » Carlos haussa les épaules. « Voilà. Le passé est le passé. »

On frappa à la porte. Un marin très jeune entra, se mit au garde-à-vous, salua et dit : « Vous m'avez demandé, commandant ?

— Nous avons des hôtes, Pietro, des hôtes fatigués, assoiffés.

— Tout de suite, commandant. » Le garçon salua et ressortit.

« Et ce manque de discipline dont vous parliez ? » s'étonna Petersen.

Carlos sourit : « Laissez-lui le temps. Il n'est avec nous que depuis un mois. »

Georges intervint d'un air surpris : « Il s'est enfui du pensionnat, non ?

— Il est plus âgé qu'il ne paraît, de trois mois au moins.

— Vous avez toute la gamme des âges à bord, remarqua Petersen. L'autre Pietro doit bien avoir soixante-dix ans.

— Bien plus que ça », répondit Carlos en riant. Le monde semblait pour lui un divertissement inépuisable. « Un prétendu commandant, avec deux membres sur quatre en état de marche. Un adolescent imberbe. Un retraité. Quel équipage ! Et vous n'avez pas encore vu les autres.

— Le passé est le passé, avez-vous dit. Admettons. Peut-on poser une question sur le présent ? » interrogea Petersen. Carlos hocha la tête affirmativement. « Pourquoi ne vous a-t-on pas mis à la retraite, pour invalidité, ou à tout le moins donné un poste à terre ? Comment se fait-il que vous soyez toujours en service actif ?

— Service actif ? » Carlos éclata de rire à nouveau. « Un service éminemment inactif. Dès le premier indice évoquant le moins du monde l'action, je donne ma démission. Vous avez vu les petits canons que nous avons montés à l'avant et à l'arrière ? C'est seulement par orgueil que je les ai conservés. Ils n'ont jamais servi, ni pour la défense ni pour l'attaque, pour l'excellente raison qu'aucun ne marche. Ma tâche est très peu exigeante et je suis, très modestement, qualifié pour l'accomplir. Je suis né et j'ai grandi à Pescara où mon père avait un yacht – enfin plusieurs. J'ai passé mon enfance et les ridiculement longues vacances universitaires à naviguer. En Méditerranée et au large de l'Europe, mais surtout le long de la côte yougoslave. La côte

Adriatique de l'Italie est sans aucun intérêt, pas une île digne de ce nom entre Bari et Venise – tandis que les mille et une îles dalmates sont un paradis pour l'amateur de croisières. Je les connais mieux que les rues de Pescara ou de Termoli. L'Amirauté trouve cela utile.

— Et par une nuit noire ? demanda Petersen. Sans phares ni bouées, sans aucune aide terrestre à la navigation ?

— Si j'avais besoin de tout cela, je ne serais pas d'une grande utilité à l'Amirauté, n'est-ce pas ? Ah, nous voilà servis. »

Le jeune Pietro devait fournir un effort héroïque pour ne pas tituber sous son fardeau, un vaste panier d'osier rectangulaire, contenant plus qu'une ébauche de bar. Outre divers alcools, vins et liqueurs, Pietro avait poussé la conscience professionnelle jusqu'à apporter un siphon d'eau de Seltz et un petit seau à glace.

« Pietro n'a pas encore été nommé barman, et je n'ai aucune intention de quitter ce fauteuil, dit Carlos. Servez-vous, je vous en prie. Merci Pietro. Priez nos deux passagers de se joindre à nous, s'ils le souhaitent. » Le garçon salua et sortit. « Deux autres passagers à destination de la Yougoslavie. J'ignore leurs activités, comme les vôtres, d'ailleurs. Des navires qui se croisent dans la nuit. Mais les navires de ce genre échangent des signaux de reconnaissance. La courtoisie de la haute mer. »

Petersen désigna le panier d'où Georges avait déjà sorti du jus d'orange qu'il servait aux Karajan. « Une autre courtoisie de la haute mer. Cela adoucit les rigueurs de la guerre totale, je dois dire.

— C'est exactement mon sentiment. Pas précisément une gracieuseté de notre Amirauté, aussi avaricieuse que toutes les amirautés du monde. Certaines bouteilles viennent de la cave paternelle, elles feraient baver d'aise les sommeliers de vos plus grands restaurants, permettez-moi de le dire. D'autres m'ont été offertes par des amis étrangers.

— Kruškovac, commenta Georges en désignant une bouteille. Grappa, Pelinkovac, Stara Šljivovica. Deux millésimes excellents du delta de la Neretva. Vos amis étrangers. Tous Yougoslaves. Ce Pietro, notre jeune ami débordant d'hospitalité et de considération, serait-il clairvoyant ? penserait-il que nous allons en Yougoslavie, ou le lui aurait-on dit ?

— La suspicion, j'imagine, fait partie de votre panoplie professionnelle. Je ne sais pas ce que pense Pietro. Je ne sais même pas s'il est capable de penser. On ne lui a rien dit. Il sait. » Carlos soupira. « Le romantisme et le prestige des histoires de cape et d'épée, les missions aux ordres sous enveloppe, ne sont pas pour nous, je le

crains. Fouillez Termoli, vous y trouverez peut-être un aveugle sourd-muet. Dans cette douteuse hypothèse, ce serait bien la seule personne à Termoli qui ne sache pas que le *Colombo* – tel est le nom de ce lévrier boiteux – assure un service régulier, et jusqu'à présent remarquablement fiable, vers les côtes yougoslaves. Si cela peut vous consoler, je suis la seule personne à savoir précisément où nous allons. À moins, bien entendu, que l'un de vous n'ait bavardé. » Il se versa un petit scotch. « À votre santé, messieurs, et à la vôtre, mademoiselle.

— Nous ne parlons pas beaucoup de ce genre de choses ; en revanche, je crains d'être trop bavard dans d'autres domaines », répondit Georges, avec un faux air contrit. Ses remords l'abandonnèrent immédiatement, et il reprit : « Vous êtes donc allé à l'université. École navale, sans doute ?

— Faculté de médecine.

— Faculté de médecine ! » Avec l'air d'un homme qui a besoin d'un remontant, Georges se versa un autre verre de grappa. « Ne me dites pas que vous êtes médecin.

— Je ne vous dis rien. Mais j'ai un parchemin qui l'affirme. »

Petersen demanda, avec un grand geste de la main : « Dans ce cas, pourquoi ce bateau ?

— On peut effectivement se le demander. » Pendant un instant, Carlos sembla aussi accablé que Georges, un moment plus tôt. « La marine italienne est comme toutes les autres. Prenez par exemple un mécanicien hautement qualifié, vous l'enverriez sans hésiter dans la salle des machines. Or, que devient-il ? Cuisinier. Un maître queux ? Canonnier, évidemment. » Avec le même geste ample de la main que Petersen, il expliqua : « Aussi, dans leur sagesse infaillible, m'ont-ils donné cela. D^r Tramino, passeur de première classe. Disons de deuxième classe, vu l'état du ferry. Entrez, entrez », s'écria-t-il en entendant frapper à la porte.

La jeune femme – elle avait de vingt à vingt-cinq ans –, tout de bleu vêtue, était mince et de taille moyenne. Pas le moindre semblant de maquillage ne venait colorer son visage pâle et sévère. Une mèche de ses cheveux noir de jais lui recouvrait le sourcil gauche. La beauté classique, intemporelle de son visage était rendue encore plus éclatante, curieusement, par quelques traces de petite vérole qui grêlaient le haut de sa pommette gauche ; dans vingt ans, trente ans même, elle serait aussi belle qu'en ce moment. Le temps ne pourrait pas non plus bouleverser l'apparence de l'homme qui la suivit dans la cabine, non qu'il fût remarquable par la perfection sculpturale de ses traits. Grand, solidement bâti, blond, il était d'une laideur irrémédiable. La nature n'y était pour rien. À en juger par les

stigmates qui ornaient ses oreilles, ses joues, son menton, son nez et ses dents, il avait dû se heurter violemment et fréquemment à toute une série d'objets divers, coupants et contondants, au cours d'une carrière manifestement des plus aventureuses. C'était, pourtant, un visage séduisant, surtout à cause de son sourire franchement chaleureux : comme chez Carlos, un enjouement presque irréprouvable n'était jamais loin de la surface.

« Voici Lorraine et Giacomo », dit Carlos avant de leur présenter Petersen et ses quatre compagnons. Lorraine parlait d'une voix douce et frêle, au timbre étonnamment semblable à celui de Sarina. Giacomo, comme son physique le laissait prévoir, n'avait une voix ni douce ni frêle, et sa poignée de main était redoutable, mais lorsque vint le tour de Sarina, il lui prit délicatement les doigts entre l'index et le pouce et lui baisa galamment la main. Un tel geste, de la part d'un tel homme, aurait pu paraître affecté, et pourtant, il le fit avec tant de naturel que Sarina, sans mot dire, lui sourit avec abandon, découvrant, pour la première fois, des dents parfaites.

« Servez-vous », invita Carlos en désignant le bar d'osier. Giacomo, prouvant qu'il n'hésitait ni à se décider ni à agir, ne se fit pas prier deux fois. Il versa un verre de Pellegrino à Lorraine, preuve, s'il en fût, qu'il ne la rencontrait pas pour la première fois et, accessoirement, qu'elle partageait l'aversion des Karajan pour l'alcool. Puis il remplit son verre, à parts égales, de scotch et d'eau. Il prit un siège et son visage s'illumina.

« À votre santé à tous, s'exclama-t-il en levant son whisky. Et à la déroute de nos ennemis ! – Quelques ennemis en particulier ? interrogea Carlos.

— Ce serait trop long à expliquer, répondit Giacomo, en affectant, sans grand succès, un air triste. J'en ai bien trop. » Il but une longue gorgée. « Vous nous avez réunis pour une conférence, commandant Carlos ?

— Une conférence, Giacomo ? Dieu m'en garde. » Point n'était besoin d'être Sherlock Holmes, se dit Petersen, pour se rendre compte que les deux hommes s'étaient déjà rencontrés, et pas simplement la veille. « Pourquoi organiserais-je une conférence ? Mon boulot est de vous conduire à votre destination et en cela vous ne pouvez m'être utile. Et une fois que vous aurez débarqué, je ne pourrai en rien vous être utile, quelle que soit votre mission. Alors, à quoi bon conférer ? En tant que commandant de ce ferry-boat, j'attache une grande importance aux présentations. Dans votre genre de profession, les gens ont tendance à avoir des réactions quelque peu excessives si, à tort ou à raison, ils s'imaginent menacés en rencontrant un inconnu sur un

pont obscur, la nuit. Plus aucun risque de ce genre maintenant. Et je veux signaler brièvement trois petites choses. D'abord, le logement. Lorraine et Giacomo ont chacun une cabine, si ce mot n'est pas abusif pour un cagibi de la taille d'une cabine téléphonique. Rien de plus normal. Le premier arrivé, le premier servi. J'ai deux autres cabines, une pour trois, une pour deux. » Il regarda Michael. « Oui, Sarina et vous êtes frère et sœur, n'est-ce pas ?

— Qui vous l'a dit ? » Michael n'avait sans doute pas l'intention de se montrer agressif, mais son système nerveux avait été ébranlé par sa rencontre avec Petersen et ses deux acolytes, et c'est exactement l'impression qu'il donna.

Carlos baissa un instant la tête, puis il leva les yeux et dit, sans sourire : « Le Seigneur m'a donné des yeux qui me disent "jumeaux".

— Pas de problème, intervint Giacomo en s'inclinant vers Sarina, quelque peu embarrassée. Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur d'accepter ma cabine ? »

Elle sourit et accepta de la tête : « Vous êtes très gentil.

— Deuxièmement, la nourriture, reprit Carlos. Vous pouvez prendre vos repas à bord, mais je ne vous le recommande pas. Giovanni ne fait la cuisine que sous la contrainte. Je ne lui en veux pas, il est notre mécanicien, et tout ce qui sort de ses fourneaux, y compris le café, a l'odeur et le goût de mazout. Il y a une gargote passable, tout près d'ici – enfin, tout juste passable, mais ils me connaissent. » Il adressa un demi-sourire à chacune des deux jeunes femmes. « Ce sera un douloureux sacrifice, mais je crois que je me joindrai à vous. Troisièmement. Vous êtes libres d'aller à terre quand vous le souhaitez, bien que j'aie peine à imaginer une bonne raison de vouloir se balader à Termoli par une soirée pareille – sauf, bien sûr, pour échapper à la cuisine de Giovanni. Il y a des patrouilles de police, mais leur enthousiasme fraîchit généralement avec la température. Si, par hasard, vous en rencontrez une, dites simplement que vous êtes du *Colombo* ; le pire qui puisse vous arriver est qu'ils vous ramènent ici pour vérifier.

— Je crois que je vais courir le risque, malgré le froid et la police, fit Petersen. L'âge, ou trop d'heures passées dans ce maudit camion, ou encore les deux, mais je suis raide comme un piquet.

— Soyez de retour avant une heure, s'il vous plaît, puis nous irons dîner ajouta Carlos. Il regarda l'horloge sur la cloison. « Nous devrions être rentrés vers dix heures. Nous appareillons à une heure du matin.

Pas avant ? s'étonna Michael, les yeux écarquillés de surprise. Mais pourquoi si tard ? Pourquoi ne...

— Nous appareillons à une heure du matin, répéta patiemment Carlos.

— Mais le vent fraîchit. La mer doit être dure maintenant, elle le sera encore bien plus alors.

— Ce ne sera certainement pas très confortable. Vous n'avez pas le pied marin, Michael ? » Le ton de Carlos démentait la sollicitude de ses paroles.

« Non. Oui. Je ne sais pas. Je ne vois pas... Je veux dire, je n'arrive pas à comprendre... »

Petersen l'interrompit avec douceur. « Peu importe ce que vous ne pouvez pas voir ou comprendre. Le lieutenant Tremino est le commandant. Le commandant prend les décisions, et personne ne doit *jamais* les contester.

— C'est tout simple, en réalité. » Carlos s'adressa ostensiblement à Petersen et non à Michael. « La garnison qui surveille les installations portuaires de Ploče, comme dans les autres endroits de ce genre, n'est pas composée de troupes d'élite. Pour des soldats, ils sont ou très vieux ou très très jeunes. Et dans les deux cas ils sont nerveux et ont la gâchette facile. Ils ont beau être prévenus de mon arrivée par radio, cela ne semble avoir aucun effet sur eux. L'expérience – je l'ai échappé de justesse à deux ou trois reprises – m'a enseigné que le plus sage était d'arriver au lever du jour, afin que même les yeux les plus chassieux n'aient aucune excuse pour ne pas voir le drapeau italien le plus immense de l'Adriatique, celui qu'arbore le vaillant commandant Tremino. »

Le vent, comme l'avait dit Michael, avait effectivement fraîchi et le froid était devenu mordant, mais Petersen et ses deux compagnons n'en souffrirent pas trop longtemps : infailliblement guidés par l'instinct de Georges, ils atterrirent bientôt dans une taverne du port, ni plus ni moins miteuse qu'une autre, et offrant en tout cas une chaleur accueillante.

« Une bien courte balade pour des jambes aussi ankylosées, fit observer Georges.

— Mes jambes vont très bien. Je voulais seulement parler.

— Que reprochez-vous à notre cabine ? Carlos a plus de vin, de grappa et de slivovitz qu'il ne pourra jamais boire...

— Le colonel Lunz, comme nous l'avons déjà remarqué, a le bras long.

— Ah oui ! un micro ?

— Pourquoi pas ? Ça pourrait être gênant.

— Hélas, je crois savoir ce que vous voulez dire.

— Pas moi, intervint Alex, avec son habituelle expression suspicieuse.

— Carlos, expliqua Petersen. Je le connais. Ou plus exactement je sais qui il est. Je connaissais son père, un officier de marine en retraite mais encore réserviste. Il a presque certainement repris du service actif, comme capitaine de vaisseau, ou quelque chose comme ça. Il est devenu capitaine de réserve dans la marine italienne au moment où mon père devenait colonel de réserve dans l'armée yougoslave. Tous deux aimaient la mer et tous deux sont devenus avitailleurs, et leurs affaires ont prospéré. Inévitablement, leurs chemins devaient se rencontrer et ils sont devenus très bons amis. Ils se voyaient souvent, généralement à Trieste, et je me suis trouvé avec eux à diverses reprises. Des photos ont été prises et il se peut que Carlos les ait vues.

— S'il les a vues, fit Georges, prions le Ciel que les ravages du temps et la fuite des années empêchent Carlos de reconnaître l'insouciant jeune homme de naguère sous les traits du commandant Petersen.

— C'est si important ? demanda Alex.

— Je connais le colonel Petersen depuis longtemps, expliqua Georges. Contrairement à son fils, c'est, ou c'était, un homme ayant son franc-parler.

— Ah !

— Terrible ce qui est arrivé à Carlos, vraiment terrible, fit Georges d'un ton très triste et qui, cette fois, n'était peut-être pas feint. Un jeune homme éminemment sympathique. Et on peut en dire autant de Giacomo – bien qu'il ne soit, bien entendu, pas aussi jeune. Une excellente paire à avoir à ses côtés dans un moment de troubles et de difficultés, et comme ce sont les seuls moments que nous semblions connaître...» Il hocha la tête. « Mais où est ma tour d'ivoire d'antan ?

— Vous devriez vous réjouir de cette touche de réalisme, Georges. Exactement ce dont vous avez besoin, vous autres universitaires. À votre avis, d'où sort Giacomo ? Un commando italien ?

Giacomo a été sauvagement battu ou torturé, voire les deux. C'est sans aucun doute un commando d'un genre ou d'un autre, mais pas italien, monténégrin.

— Monténégrin !

— Mais si, vous connaissez. Le Monténégro, une des provinces de notre Yougoslavie natale, fit Georges avec une lourde ironie.

— Avec ces cheveux blonds et cet italien impeccable ?

— Les cheveux blonds ne sont pas inconnus dans le Monténégro, et bien que son italien soit excellent, la pointe d'accent ne permet aucun doute. »

Petersen ne douta pas une seconde de son verdict. L'oreille de Georges pour les langues, les dialectes, les accents et les nuances d'accent était proverbiale, dans les cercles philologiques, bien au-delà des Balkans.

Le café s'avéra un peu mieux qu'une gargote, et le dîner fut plus que passable. Non seulement on y connaissait Carlos, comme il l'avait indiqué, mais on l'y traitait avec une certaine déférence. Lorraine paria peu et seulement à Carlos, assis auprès d'elle. Elle aussi semblait être née à Pescara. Comme on pouvait s'y attendre, ni Alex, ni Michael, ni Sarina ne desserrèrent les dents pendant le repas, mais l'atmosphère n'en souffrit pas. Carlos et Petersen pouvaient certes se montrer loquaces, mais lorsque Giacomo et Georges furent lancés, la plupart du temps simultanément, la possibilité d'une pause dans la conversation devint unimaginable. Tous deux parlèrent beaucoup sans rien dire du tout.

En revenant au bateau, non seulement le vent avait encore forcé, mais il commençait à neiger. Carlos, qui n'avait pourtant pas bu beaucoup, n'avait pas le pied aussi sûr qu'il le croyait, ou plus précisément qu'il tentait de le faire croire aux autres. Après avoir trébuché pour la seconde fois, on le vit marcher bras dessus bras dessous avec Lorraine ; bien malin qui eût pu dire qui s'était emparé du bras de l'autre. Lorsqu'ils arrivèrent à l'échelle de coupée, le *Colombo* roulait nettement sur son ancre ; la houle du port laissait redouter une mer beaucoup plus dure au large.

À la surprise de Petersen – surprise qui se transforma rapidement en une irritation mal dissimulée, proche de la colère –, cinq hommes attendaient leur arrivée dans le carré. Leur chef, que l'on présenta sous le nom d'Alessandro, et à qui Carlos manifestait un respect inhabituel, était un homme grand et maigre aux cheveux grisonnants. Il avait l'air d'un oiseau de proie avec ses sourcils peu fournis, son nez crochu et ses lèvres minces et livides. Ses quatre hommes, deux fois plus jeunes que leur chef, répondaient aux noms de Franco, Cola, Sepp et Guido. Comme leur chef, ils portaient des vêtements civils informes et donnaient l'impression qu'ils auraient été beaucoup plus à l'aise en uniforme. Comme leur chef, ils avaient un visage froid, dur et inexpressif.

Petersen lança un regard rapide à Georges, tourna sur ses talons et

sortit de la cabine ; Georges lui emboîta le pas, suivi de près, bien entendu, par Alex. Petersen venait à peine d'ouvrir la bouche que Carlos apparut dans la coursive et se dirigea rapidement vers eux.

« Vous êtes fâché, commandant Petersen ? » Plus de « Peter » ; la nuance d'inquiétude était légère mais perceptible.

« Je ne suis pas très heureux. Il est vrai, comme je l'ai dit à Michael, que l'on ne conteste jamais les décisions du commandant, mais les choses sont entièrement différentes. Je présume que ces hommes sont également des passagers pour Ploče ? » Carlos hocha la tête. « Où dorment-ils ?

— Nous avons un dortoir pour cinq personnes à l'avant. Je n'ai pas cru bon de le mentionner, pas plus que leur arrivée.

— Je ne suis pas très heureux non plus parce que Rome m'a donné l'impression très nette que nous voyagerions seuls. Je ne m'attendais pas à faire la traversée avec sept inconnus. Je ne suis pas très heureux de voir que vous les connaissez, du moins Alessandro. » Carlos ouvrit la bouche pour parler, mais Petersen l'interrompit d'un geste de la main. « Je suis convaincu que vous ne me prenez pas pour un imbécile au point de le nier. Cela ne vous ressemble tout simplement pas de montrer une déférence ressemblant presque à de l'appréhension à quelqu'un de totalement inconnu. Pour finir, je ne suis pas très heureux de constater qu'ils ont l'air d'une bande de tueurs professionnels. Ce n'est, bien entendu, pas du tout le cas, ils se prennent seulement pour des tueurs, c'est pourquoi je dis qu'ils « ont l'air ». Ils ne sont dangereux que parce qu'ils sont imprévisibles. Le véritable assassin ne sait même pas ce qu'imprévisible veut dire. Il fait exactement ce qu'il a l'intention de faire. Et il convient de se souvenir qu'en ce qui concerne l'art exigeant du meurtre prémédité et autorisé le véritable assassin n'a jamais, mais jamais au grand jamais, l'air d'un tueur.

— Vous semblez en savoir long sur les assassins, remarqua Carlos avec un léger sourire. Il se pourrait que je sois en train de parler à trois d'entre eux.

— Absurde ! éclata Georges.

— Giacomo, alors ?

— Giacomo donne l'impression d'être une division de blindés à lui tout seul, répondit Petersen. Le crime de sang-froid, à la dérobée, n'est sûrement pas son fort, loin de là. Vous devriez le savoir – vous le connaissez beaucoup mieux que nous.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Le théâtre n'est pas *votre* fort.

— C'était l'avis de mon professeur d'art dramatique à l'école. Lorraine ?

— Vous êtes fou, protesta Georges avec conviction...

— Façon de parler, sourit Petersen. Simplement, les femmes d'une beauté classique n'ont presque jamais un regard doux. »

Carlos confirma qu'il n'était décidément pas un bon comédien : son visage s'éclaira, sans ambiguïté. Il reprit : « Si vous êtes mécontent, je vous prie de m'en excuser, bien que je ne sache pas vraiment pourquoi je m'excuse. J'ai des ordres à exécuter et mon devoir est d'obéir aux ordres. Je ne sais rien de plus. » Cette tirade n'était pas non plus un modèle d'art dramatique, se dit Petersen, mais le lui faire remarquer ne servirait à rien. « Revenez donc dans ma cabine. Il nous reste encore trois heures avant d'appareiller. Tout le temps de boire un dernier verre. Ou deux. Alessandro et ses hommes, comme vous le dites, ne sont pas aussi féroces qu'ils le semblent.

— Merci, fit Petersen. Mais non. Je pense que nous allons seulement faire un tour sur le pont avant de nous coucher.

— Sur le pont ? Par ce temps ? Mais vous allez vous geler.

— Le froid est un de nos vieux amis.

— Je préfère une autre compagnie. Mais comme vous le voulez, messieurs. » Il tendit la main et un coup de roulis le contraignit à se rattraper à la cloison. « La traversée va être plutôt dure cette nuit, je le crains. Les vedettes lance-torpilles présentent peut-être certains avantages – je ne désespère pas d'en découvrir un un de ces jours – mais pour bouger elles bougent. J'espère que vous êtes aussi en bons termes avec le père Neptune.

— Un parent à nous, dit Georges.

— À part cela, je peux vous promettre un voyage paisible. Je n'ai pas encore eu droit à une mutinerie. »

À l'abri de la dunette, Petersen interrogea :

« Alors ?

— Alors, dit gravement Georges. Tout ne va pas pour le mieux. Sept inconnus à bord de ce bateau que l'excellent Carlos semble tous connaître. Tout le monde a l'air contre nous. Non, évidemment, que ce soit particulièrement nouveau. » Son cigare fétide rougeoya dans l'obscurité. « Serait-il naïf de ma part de demander si notre bon ami le colonel Lunz a vu la liste des passagers du *Colombo* ?

— Oui.

— Nous sommes, bien entendu, prêts à faire face à toute

éventualité ?

— Certainement. À quelles éventualités pensez-vous ?

— À aucune en particulier. Nous monterons la garde dans notre cabine ?

— Bien sûr. Si nous restons dans notre cabine.

— Ah. Aurions-nous un plan ?

— Nous n'avons pas de plan. Que pensez-vous de Lorraine ?

— Charmante. Je le dis sans hésiter. Une jeune femme exquise.

— Georges, j'ai déjà parlé de votre âge mûrissant et de votre sensibilité excessive. Ce n'est pas cela que je vous demande. Sa présence à bord m'intrigue. Je ne vois vraiment pas ce qu'elle vient faire dans cette cargaison disparate que Carlos transporte vers Ploče.

— Disparate, hein ? Première fois qu'on me traite de disparate. En quoi est-elle différente ?

— Tous les autres passagers de ce bateau ont l'air d'être prêts à tout, ou du moins je les soupçonne de l'être. Mais elle, je ne la soupçonne de rien.

— Ma parole ! s'écria Georges en jouant la stupéfaction. Voilà qui la rend unique.

— Carlos nous a fait savoir – il a fait de son mieux en tout cas – qu'elle aussi venait de Pescara. Qu'en pensez-vous, Georges ?

— Comment diable pourrais-je le dire ? Pour ce que j'en sais, elle pourrait tout aussi bien débarquer de Tombouctou.

— Georges, vous me décevez. Ou vous faites exprès de ne pas me comprendre. Soyons patients. Où est donc passée votre maîtrise inégalée des nuances de toutes les langues européennes ? Autrement dit, est-elle née ou a-t-elle été élevée à Pescara ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Mais elle est italienne ?

— Non.

— Nous retournons donc en Yougoslavie cette fois encore ?

— Peut-être vous, mais pas moi. Je suis en Angleterre.

— Comment ? En Angleterre ?

Impossible de se tromper à cet accent du sud de l'Angleterre si cher aux présentateurs de la B.B.C. » Georges toussota modestement. Sa suffisance pouvait parfois atteindre une exaspérante outrecuidance : « Impossible à une oreille exercée, s'entend. »

CHAPITRE 3.

Alex et Carlos avaient démontré à leurs dépens combien il est hasardeux de faire des prévisions, météorologiques ou autres. Il convient de reconnaître néanmoins qu'Alex ne s'était trompé qu'à moitié. Il avait dit, avec maussaderie et justesse, qu'il allait faire très, très froid ; et à trois heures, ce matin-là, aucun des passagers à bord du *Colombo* ne l'aurait démenti. La tempête de neige qui réduisait la visibilité pratiquement à néant glaçait les infortunés occupants de la vedette, d'autant que le système de chauffage central, d'une conception désespérément antique, fonctionnait, comme presque tout à bord, à peu près au tiers de sa capacité.

En revanche, Alex s'était trompé en disant que le vent soufflait de l'est-nord-est : il venait en effet du nord-est. Au profane – et en vérité à quiconque ne naviguant pas à bord d'une vénérable vedette lance-torpilles – un insignifiant écart de vingt-trois degrés dans la direction du vent pourrait sembler négligeable ; dans ce cas précis, il représentait la différence entre l'inconfortable et l'insupportable. Si le *Colombo* avait fait face au vent et à la houle, le tangage aurait été pénible ; si la houle était venue par le travers, le roulis aurait été encore plus inconfortable ; mais cette nuit-là, la houle arrivait par bâbord devant et l'effet de tire-bouchon qui en résultait fut, pour les moins marins des passagers, le coup de grâce.

Carlos, pour sa part, avait prédit, avec beaucoup d'assurance, que la traversée serait calme et paisible. Au moins deux personnes à bord, insensibles, en apparence du moins, au mal de mer et au froid, ne partageaient pas la belle confiance du commandant. La porte de la cambuse, à bâbord de l'échelle qui descendait à la salle des machines, avait été ouverte au passe-partout et Petersen s'était dissimulé avec Alex dans la pièce obscure. Alex s'était muni d'un pistolet mitrailleur semi-automatique, tandis que Petersen, qui se cramponnait d'une main à la paroi pour tenter de garder son équilibre, avait plongé l'autre dans la poche de son manteau. Petersen avait compris depuis longtemps que, lorsqu'il devait affronter des forces limitées, la présence d'Alex à ses côtés le dispensait de s'encombrer d'une arme quelconque.

Leur petite cabine, presque exactement en face de leur cachette, du côté tribord de la coursive mal éclairée, était fermée. Mais Petersen savait que Georges, pas plus endormi qu'eux, veillait derrière la porte.

Petersen regarda sa montre fluorescente. Cela faisait quatre-vingt-dix minutes qu'Alex et lui montaient la garde sans la moindre apparence de fatigue, d'ennui, ou de sensibilité au froid ; et pas un instant leur vigilance flegmatique ne s'était relâchée. Ils avaient attendu ainsi une bonne centaine de fois dans les montagnes fréquemment glacées de Bosnie, de Serbie et du Monténégro, souvent pendant bien plus longtemps, et ils avaient toujours survécu. Leur guet, cette nuit-là, allait être l'un des plus brefs et des plus confortables.

Ils patientaient depuis quatre-vingt-treize minutes lorsque deux hommes surgirent à l'extrémité avant de la coursive. Ils approchèrent rapidement, courbés en deux pour être plus furtifs, mais le tangage les précipitait d'une cloison à l'autre, ce qui ne concourait guère à leur discrétion. Ne reculant devant aucune précaution, ils avaient ôté leurs bottes, pour faire moins de bruit, sans nul doute, mais la vedette tanguait et roulait avec un tel vacarme que cette mesure était à tout le moins illusoire : ils auraient pu, sans se faire davantage remarquer, défiler au pas de l'oie en chaussures à clous. Chacun avait glissé un pistolet dans sa ceinture et tenait dans la main droite un objet qui avait tout l'air d'une grenade.

C'étaient Franco et Cola, et ni l'un ni l'autre ne semblait particulièrement joyeux. Mais Petersen n'imagina pas une seconde que leurs expressions torturées étaient dues au remords ; tout simplement, ni l'un ni l'autre n'était né avec le pied marin. À supposer, selon toute logique, qu'Alessandro eût choisi pour cette mission ses deux affidés en meilleure condition, Petersen se dit que les autres devaient être en piteux état. Leur cabine se trouvait à la proue du bateau et par une houle pareille, c'était l'endroit à éviter par-dessus tout. Les deux spadassins s'immobilisèrent devant la porte derrière laquelle Georges faisait le guet, et se regardèrent. Petersen attendit que la vedette se mît à l'horizontale, offrant ainsi un bref instant de relatif silence.

« Pas un geste ! » lança-t-il.

Franco, au moins, fit preuve de bon sens : il ne bougea pas. Cola, en revanche, démontra plus qu'amplement que, comme l'avait affirmé Petersen, ils n'étaient pas des tueurs professionnels, mais tout au plus des amateurs : il laissa tomber sa grenade – il devait être droitier –, tenta d'empoigner son pistolet et de pivoter, le tout en ce qu'il prenait manifestement pour un mouvement rapide et coordonné. Pour un homme comme Alex, cette tentative était un pitoyable ralenti. Cola était tout juste parvenu à saisir son pistolet sur sa hanche gauche quand Alex tira, une seule fois. La détonation résonna terriblement entre les étroites parois métalliques. Cola laissa tomber son arme, regarda son épaule droite brisée avec stupéfaction puis, le dos contre la cloison, s'affaissa sur le sol.

« Ils ne comprennent jamais », fit Alex d'une voix morose. Alex n'était pas du genre à prendre un plaisir infantile à des exercices d'une simplicité aussi enfantine.

« Peut-être n'a-t-il jamais eu l'occasion d'apprendre », expliqua Petersen. Il débarrassa Franco de sa panoplie et venait de ramasser le pistolet et la grenade de Cola lorsque Georges s'encadra dans la porte de la cabine. Lui aussi avait une arme, mais ne semblait nullement disposé à s'en servir : il tenait sa mitraillette à bout de bras, le canon pointant vers le sol. Il hocha la tête une fois, une seule, avec résignation, mais ne dit rien.

« Surveillez nos arrières, Georges, demanda Petersen.

Vous allez renvoyer ces petits malheureux chez papa-maman ? » Petersen hocha affirmativement la tête. « Une action bien charitable, ma foi. Ils sont incapables de sortir seuls. »

Petersen et Alex reconduisirent les apprentis bravi vers l'avant, Franco soutenant son camarade blessé. Ils n'avaient fait que quatre pas lorsqu'une porte s'ouvrit à bâbord, juste derrière l'endroit où Georges se tenait, et Giacomo surgit dans la coursive, brandissant un Beretta.

« Écartez ce truc, réclama Georges dont la mitraillette pendait toujours vers le sol. Ne croyez-vous pas qu'il y a déjà eu assez de raffut comme ça.

— C'est pour ça que je suis sorti, expliqua Giacomo en baissant le canon de son pistolet. À cause du bruit, je veux dire.

— Vous avez pris votre temps, hein ?

— Il a d'abord fallu que je m'habille », protesta Giacomo avec dignité. Il n'avait enfilé qu'une paire de pantalons kaki et exhibait une poitrine bronzée, balafrée de cicatrices impressionnantes. « Mais je remarque que vous êtes entièrement vêtus, j'en déduis donc que vous vous attendiez à quelque chose. » Il regarda le quatuor se dirigeant lentement vers l'avant. « Que s'est-il passé au juste ?

— Alex vient de blesser Cola.

— Bien joué, Alex. » Si la nouvelle émut Giacomo, il le cacha remarquablement. « Ça ne vaut guère la peine de réveiller quelqu'un pour si peu.

— Cola pourrait bien être d'un autre avis. » Georges toussota avec délicatesse. « Vous n'êtes donc pas un des leurs ?

— Vous êtes fou.

— Pas vraiment. Je ne connais aucun d'entre vous, tout simplement. Mais vous ne leur *ressemblez* pas.

— Vous êtes très aimable, Georges. Et maintenant ?

— Nous pourrions rejoindre nos amis. »

Ils rattrapèrent les autres en quelques secondes. Le groupe avait fortement ralenti l'allure parce que Cola, qui gémissait douloureusement, parvenait tout juste à se traîner. Un instant plus tard, une porte s'ouvrit à l'avant de la coursive et une silhouette armée sortit en titubant. C'était Sepp ; il ne ressemblait plus du tout au tueur impitoyable d'il y avait seulement quelques heures. Son visage était d'une lividité verdâtre et l'on comprenait pourquoi Alessandro avait choisi Franco et Cola pour ce coup de main.

« Sepp », le ton de Petersen était presque bienveillant. « Nous n'avons aucune intention de vous tuer. Avant de nous toucher, il vous faudrait abattre vos deux amis, Franco et Cola. Ce serait tout de même fâcheux, n'est-ce pas Sepp ? » À en juger par sa pâleur et son comportement hésitant, il semblait que pour Sepp les choses allaient déjà assez mal comme cela. « Pis encore, Sepp, avant même que vous n'ayez commencé à tuer le second de vos amis, vous-même seriez mort. Laissez tomber cette arme, Sepp. »

Si certaines parties de son organisme l'avaient, temporairement, quelque peu trahi, son ouïe fonctionnait à merveille. Son vieux Lee Enfield 303 tomba bruyamment dans le couloir.

« Qui a tiré ce coup de feu ? » interrogea alors Carlos qui, remisant un instant son sourire habituel, venait de s'approcher en boitillant, un pistolet à la main. « Que se passe-t-il ?

— Si vous nous le disiez, vous nous rendriez bien service », riposta Petersen. Vous n'avez pas besoin de cela, ajouta-t-il en regardant ostensiblement l'arme de Carlos.

— J'en ai besoin tant que je suis maître à bord de ce navire. J'ai demandé... » Il poussa un cri de douleur : la main massive de Georges venait de se refermer sur son poignet armé. Il lutta pour se libérer, une expression d'incompréhension sur le visage. Il se mordit les lèvres comme pour retenir une nouvelle plainte, et Georges détacha l'arme de la main soudain paralysée.

« Alors c'est ça », fit Carlos. Son visage, non sans raison, était livide. « J'avais donc raison. C'est *vous* les assassins. Auriez-vous, par hasard, l'intention de vous emparer de mon navire ?

— Dieu nous en garde, répondit Georges. Simplement, votre index blanchissait à la jointure. Une telle précipitation n'aurait arrangé personne. » Il rendit son pistolet à Carlos en ajoutant d'un ton pontifiant : « La violence inutile n'a jamais rendu service à personne. »

Carlos prit l'arme, hésita, la glissa dans sa ceinture et entreprit de

se masser le poignet. Cette démonstration d'intentions pacifiques l'avait désarçonné. Il dit d'un ton incertain : « Je ne comprends toujours pas...

— Nous non plus, Carlos, répondit Petersen. Nous non plus. C'est bien ce que nous essayons de faire en ce moment... de comprendre. Peut-être pourriez-vous nous aider. Ces deux hommes, Franco et Cola – je crains que Cola n'ait très bientôt besoin de vos talents de civil – sont venus nous attaquer. Il se peut même qu'ils soient venus nous tuer, mais je ne le pense pas. En tous cas, ils ont échoué.

— Des amateurs, commenta Georges.

— Des amateurs, sans doute. Mais la balle d'un amateur peut avoir des effets aussi définitifs que celle d'un professionnel. J'aimerais savoir ce que nous voulaient ces deux-là. Peut-être pourriez-vous nous aider à répondre à cette question, Carlos ?

— Comment pourrais-je vous y aider ?

— Parce que vous connaissez Alessandro.

— Je le connais, mais mal. Je ne comprends pas du tout pourquoi il vous voudrait du mal. Je n'autorise pas mes passagers à se livrer à la guérilla sur mon bateau.

— Je vous crois volontiers. Mais je suis tout aussi certain que vous savez qui est Alessandro et ce qu'il fait.

— Je l'ignore.

— Je ne vous crois pas. Je suppose que je devrais pousser un soupir et vous dire que vous vous épargneriez bien des ennuis en nous disant la vérité. Non, évidemment, que vous nous débitiez des mensonges : vous vous contentez de ne rien dire. Bon, si vous ne nous aidez pas, je vais devoir me débrouiller tout seul. » Petersen cria : « Alessandro ! »

Plusieurs secondes s'écoulèrent sans réponse.

« Alessandro. Trois de vos hommes sont mes prisonniers, et l'un est grièvement blessé. Je veux savoir pourquoi ils sont venus nous attaquer. » Alessandro ne répondit pas. Petersen reprit : « Vous ne me laissez aucun choix. En temps de guerre, les gens sont soit amis soit ennemis. Les amis sont des amis et les ennemis meurent. Si vous êtes un ami, sortez dans la courbe, sinon vous allez mourir dans votre trou. »

Petersen ne manifesta aucune émotion particulière mais il prononça ces paroles avec un ton si implacable que Carlos, oubliant sa douleur, posa une main sur le poignet de Petersen :

« On ne commet pas de meurtre à bord de mon navire.

— Pas encore. On parle de meurtre en temps de paix. En temps de guerre, nous appelons cela une exécution. » Pour ceux qui écoutaient à l'intérieur, le ton de sa voix n'était pas très encourageant. « Georges, Alex, aidez Franco et Sepp à entrer dans la cabine. »

Franco et Sepp n'eurent pas besoin d'encouragement. Chambre d'exécution ou non, ils se ruèrent à l'intérieur. La porte se referma bruyamment et le levier d'étanchéité fut abaissé de l'intérieur. Petersen examina pensivement l'objet en forme de poire qu'il tenait dans sa main.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Carlos d'un ton inquiet.

— Vous le voyez bien. Une sorte de grenade à main. Georges ? » Georges ne demanda pas ce qu'il lui fallait faire. Il ne posait jamais de questions dans ces cas-là. Il prit position auprès de la porte et empoigna le levier d'étanchéité. D'une main, Petersen saisit la poignée de la porte et de l'autre il ôta la cuillère de la grenade en jetant un coup d'œil à Georges qui immédiatement leva le levier. Petersen entrouvrit la porte de quelques centimètres, lança la grenade dans la cabine et referma la porte tandis que Georges rabaisait fermement le levier d'étanchéité. Ils avaient bien répété cette scène une centaine de fois.

« Bon Dieu ! s'écria Carlos, livide. Dans un espace aussi confiné... l'explosion...

— Les grenades à gaz n'explosent pas, elles sifflent. Des réactions, Georges ? » Georges avait ôté sa main du levier d'étanchéité.

« Cinq secondes, et puis celui qui essayait d'ouvrir a renoncé. Un produit à action rapide, non ? »

Carlos était encore affolé. « Quelle est la différence ? Des explosifs ou des gaz mortels... »

Petersen expliqua patiemment : « Ce n'étaient pas des gaz mortels. Georges ! » Il glissa quelques mots à l'oreille de son gigantesque lieutenant qui sourit et s'éloigna rapidement vers l'arrière. Petersen se tourna vers Carlos : « Avez-vous l'intention de laisser mourir votre ami Cola ?

— Ce n'est pas mon ami et il n'est pas en danger de mort. » Il se tourna vers le vieux Pietro qui venait d'arriver. « Allez chercher la pharmacie d'urgence et ramenez deux de vos hommes. » Puis il dit à Petersen : « Je vais lui donner un sédatif, pour l'assommer. Puis un coagulant. Je le panserai quelques minutes plus tard. Il y a sans doute un os ou deux de brisés ; il se peut même que son épaule soit complètement fichue, mais quoi qu'il en soit, je ne peux rien faire dans une mer aussi dure. » Il jeta un coup d'œil derrière lui et se passa

la main sur le front avec un air abattu : « Encore des ennuis. »

Michael von Karajan arrivait, en effet, suivi de près par Georges. Malgré ses efforts pour jouer l'indignation, le jeune homme ne parvenait qu'à sembler pitoyable et effrayé. Georges rayonnait.

« Vraiment, commandant, on ne peut rien reprocher à notre nouvelle génération. Admirez plutôt l'esprit d'abnégation de nos jeunes gens. Le vaillant *Colombo* tente de faire des sauts périlleux, mais croyez-vous que cela va empêcher notre Michael de perfectionner ses talents ? Pas le moins du monde. Je l'ai donc trouvé, penché sur son émetteur-récepteur, par ce temps abominable, ses écouteurs sur les oreilles... »

Petersen leva la main. « Est-ce vrai, Karajan ? interrogea-t-il d'un ton aussi glacé que l'expression de son visage.

— Non. Je veux dire que...

— Vous êtes un menteur. Si Georges dit que c'est vrai, c'est vrai. Quel message étiez-vous en train d'envoyer ?

— Je n'envoyais pas de message. Je...

— Georges ?

— Il ne transmettait pas de message quand je suis arrivé.

— Il ne pouvait guère en avoir eu le temps, intervint Giacomo. Pas entre le moment où j'ai quitté notre cabine et l'arrivée de Georges. » Il regarda Michael avec un dégoût manifeste. « Non seulement il est lâche, mais en plus il est idiot. Comment pouvait-il savoir que je n'allais pas revenir tout de suite ? Pourquoi n'a-t-il pas fermé sa porte à clef pour être sûr de n'être pas dérangé ?

— Quel message alliez-vous transmettre ? insista Petersen.

— Je n'allais transmettre aucun...

— Vous mentez encore. À qui transmettiez-vous ou alliez-vous transmettre ?

— Je n'allais pas...

— Ah, la ferme. Vous mentez pour la troisième fois. Georges, confisquez son équipement. Pour faire bonne mesure, confisquez également celui de sa sœur.

— Vous ne pouvez pas faire ça. » Michael était effondré. « Prendre nos radios ? Mais c'est *notre* équipement.

— Dieu Tout-Puissant ! » Petersen le regarda avec incrédulité. « Vous êtes sous mes ordres, jeune imbécile. Non seulement je peux confisquer votre équipement, mais je peux vous boucler, vous, pour mutinerie. Aux fers, s'il le faut. » Petersen hocha la tête. « Autre chose,

Karajan. Est-il possible que vous soyez assez stupide pour ignorer qu'en mer, en temps de guerre, l'utilisation de la radio par une personne non autorisée est une infraction très grave ? » Il se tourna vers Carlos. « N'est-ce pas vrai, commandant Tremino ? » Le recours aux termes officiels donnait à l'interrogatoire de Petersen toute la gravité d'une cour martiale.

« Tout à fait, je le crains, reconnut Carlos avec une certaine réticence.

— Ce jeune homme est-il une personne autorisée ?

Non.

— Comprenez-vous ce que cela signifie, Karajan ? Le commandant aussi pourrait légitimement vous mettre aux fers. Georges, rangez les radios dans notre cabine. Non, attendez une minute. C'est avant tout une infraction aux lois de la marine. » Il regarda Carlos. « Pensez-vous...

— J'ai un très bon coffre dans le bureau, répondit Carlos. Et je suis le seul à en avoir la clef.

— Magnifique. » Georges s'éloigna, et Michael le suivit tristement. Pietro, porteur d'une caisse en métal noir et accompagné de deux marins, arriva à ce moment-là. Carlos ouvrit la boîte à pharmacie – qui semblait parfaitement équipée – et administra deux injections au malheureux Cola. Cela fait, on remmena la caisse et Cola.

« Bien, fit Petersen. Voyons maintenant ce que nous avons là-dedans. » Alex, non sans un effort considérable, parvint à débloquer le levier d'étanchéité – lorsque Georges fermait quelque chose, il était difficile de le rouvrir – puis braqua sa mitrailleuse sur la porte. Giacomo en fit autant avec son pistolet, montrant clairement que s'il devait se rallier à un bord ce ne serait certainement pas à celui d'Alessandro et de ses spadassins. Petersen ne prit pas la peine de sortir son Luger ; il se contenta de pousser la porte.

Il n'y avait nul besoin d'armes. Les quatre hommes n'étaient certes pas inconscients, mais ils ne valaient guère mieux. Ils ne toussaient pas, ne crachaient pas, les larmes ne ruisselaient pas sur leurs joues, ils étaient seulement un peu abrutis. Alex posa sa mitrailleuse, ramassa les armes qui traînaient çà et là, avant de fouiller consciencieusement les quatre hommes : il trouva deux autres pistolets et pas moins de quatre couteaux très antipathiques. Il jeta cet arsenal dans la coursive.

« Eh bien ! » Carlos souriait presque. « Ce n'était pas très astucieux de ma part, n'est-ce pas ? Je veux dire que si vous aviez voulu vous débarrasser de toute la bande, vous auriez poussé Cola dans la cabine avec les autres. Je n'y ai pas pensé. » Il renifla l'air en professionnel.

« Protoxyde d'azote, je dirais. Vous savez, le gaz hilarant.

— Pas mal pour un médecin, concéda Petersen. Je croyais qu'on ne se servait de ce gaz que pour la chirurgie dentaire. Une forme améliorée de protoxyde d'azote. Avec ça, vous n'émergez pas de l'anesthésie en pleurant, riant, chantant, en un mot en vous conduisant comme un imbécile. Si tout se passe bien, vous continuez à dormir jusqu'à l'heure où, normalement, vous vous réveillez, sans nullement vous fendre compte que quelque chose de bizarre vous est arrivé. Mais je me suis laissé dire que si vous aviez vécu un événement traumatisant quelconque juste avant d'inhaler le gaz, vous aurez tendance à vous réveiller dès que les effets anesthésiants se seront dissipés. On dit aussi que si vous êtes obsédé par quelque chose, des remords par exemple, le même résultat se produit.

— Vous avez de drôles de connaissances pour un soldat, s'étonna Carlos.

— C'est que je suis un drôle de soldat. Alex, couvrez-moi pendant que je jette un coup d'œil.

— Un coup d'œil ? » s'étonna Carlos. La cabine, tout abusif que fût le mot, ne contenait que cinq couchettes ; pas même un semblant de placard pour ranger des vêtements. « Il n'y a rien à voir. »

Petersen ne prit pas la peine de répondre. Il arracha les couvertures des couchettes et les jeta sur le sol. Rien ne se dissimulait dessous. Il prit un des cinq sacs à dos rangés dans la cabine et le vida sans cérémonie sur une des couchettes. Outre quelques vêtements et une trousse de toilette rudimentaire, il ne contenait que des munitions en quantité considérable, en vrac et en chargeurs : toutes choses parfaitement inoffensives, car on ne peut plus prévoir. Le deuxième sac livra le même contenu. Le troisième était fermé par un cadenas. Petersen regarda Alessandro, assis sur le pont, son visage ravagé dénué d'expression. Son allure sinistre de naguère était moins terrifiante que cette inhumaine vacuité, mais Petersen n'était pas homme à se laisser troubler par des expressions ou une absence d'expression.

« Eh bien, voyez-vous ça, Alessandro, ce n'est pas très malin. Si vous voulez cacher quelque chose, faites-le avec discrétion : un cadenas n'est vraiment pas discret. La clef. »

Alessandro cracha par terre et resta muet.

« Et ça crache, déplora Petersen en hochant la tête. Ils sont déplaisants pour des malfrats de deuxième zone. Alex !

— Je le fouille ?

— Pas la peine. Votre couteau, s'il vous plaît. »

Le couteau d'Alex, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme tel que lui, était aussi tranchant qu'un rasoir. Il fendit la toile épaisse du sac à dos comme si ça avait été du papier. Petersen en examina le contenu.

— Oui, je vois, des remords. » Il sortit un tout petit réchaud à butane et une bouilloire aussi minuscule. La bouilloire n'avait pas de couvercle, mais le bec était hermétiquement bouché. Petersen l'agita et l'on entendit un glouglou d'eau. Il se tourna vers Carlos.

« L'hospitalité du *Colombo* doit laisser à désirer pour qu'un homme se croie obligé de monter à bord avec son équipement pour faire du thé, du café ou je ne sais quoi. »

Carlos eut l'air un peu surpris. « Tout passager de ce navire peut avoir autant de thé, de café ou de n'importe quelle autre boisson qu'il le veut. » Son visage s'éclaira : « Ils s'en servent à terre, bien sûr.

— Bien sûr. » Petersen vida le reste du sac sur une autre couchette, fouilla brièvement le tout puis se redressa. « Bien que, notez bien, il soit difficile de préparer une de ces boissons désaltérantes sans thé ni café. J'ai trouvé tout ce que je voulais savoir, mais je savais déjà à quoi m'en tenir. » Il s'attaqua ensuite au quatrième sac à dos.

« Si vous avez déjà trouvé tout ce que vous vouliez savoir, pourquoi continuer ? demanda Carlos.

— Une curiosité bien naturelle, sans compter qu'Alessandro, je dois l'avouer, ne m'inspire aucune confiance. Qui sait, ce sac contient peut-être un nœud de vipères. »

Il n'y avait aucune vipère mais deux autres grenades à gaz et un Walther muni d'un silencieux.

« Et un tueur discret, en supplément, fit Petersen. J'en ai toujours voulu un comme ça. » Il le mit dans sa poche et ouvrit le dernier sac à dos ; il ne contenait qu'un coffret métallique, deux fois plus petit qu'une boîte à chaussures. Petersen se tourna vers le prisonnier le plus proche, qui se trouva être Franco.

« Vous savez ce qu'il y a là-dedans ? »

Franco resta de marbre.

Petersen soupira, plaça le canon de son Luger contre la rotule de Franco et demanda : « Commandant Tremino, si j'appuie sur la gâchette, pourra-t-il remarcher ?

— Bon Dieu ! » Carlos était habitué à la guerre, mais pas à ce genre de guerre là. « Peut-être, mais il boitera toute sa vie. »

Petersen recula de deux pas. Franco regarda Alessandro, mais Alessandro l'ignore. Franco se tourna vers Petersen et le Luger braqué

vers lui.

« Je sais, fit-il.

— Ouvre. »

Franco défit deux attaches de cuivre et ouvrit le couvercle.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas ouvert vous-même ? interrogea Carlos.

— Parce que le monde est plein de gens indignes de confiance. Vous pouvez tomber sur une boîte à malice ; il y en a plein comme ça. Si elle est ouverte par quelqu'un qui ne sait pas où se trouve le bouton ou le déclic secret, elle libère un gaz très déplaisant. La plupart des coffres les plus récents sont équipés de dispositifs de ce genre. » Il prit le coffret des mains de Franco. L'intérieur formait un écrin recouvert de velours et contenait des ampoules de verre, deux boîtes rondes et deux petites seringues hypodermiques. Petersen sortit une des boîtes rondes et l'agita : on entendit un cliquetis. Il la tendit à Carlos.

« Ça devrait intéresser un homme de l'art. À mon avis, il y a toute une variété de liquides et de comprimés pour rendre la victime temporairement ou définitivement inconsciente, c'est-à-dire morte. Sept ampoules, vous voyez. Une verte, trois bleues et trois roses. Je dirais que la verte contient de la scopolamine, histoire de stimuler les mémoires défaillantes. Quant à la différence de couleur des six autres ampoules, je n'y vois qu'une raison. Trois sont mortelles, trois non mortelles. Qu'en dites-vous, commandant ?

— C'est possible. » Petersen ne s'étonnait plus maintenant de l'appréhension manifeste qu'Alessandro inspirait à Carlos. « Impossible de distinguer l'une de l'autre, bien entendu.

— Je n'en jurerais pas », fit Petersen. Il se retourna vers Georges qui entrait. « Tout s'est bien passé ?

— Quelques difficultés avec la jeune fille, répondit Georges. Elle a résisté avec une vigueur surprenante à la confiscation de sa radio.

— Rien de surprenant à cela. Heureusement que vous êtes plus fort qu'elle.

— Il n'y a pas de quoi être fier. Les radios sont dans la cabine du commandant. » Georges regarda autour de lui : la pièce semblait avoir été dévastée par une tornade. « Comme ils sont désordonnés !

Je les ai un peu aidés, avoua Petersen. Il prit la boîte ronde des mains de Carlos et la tendit à Georges. « Qu'est-ce que c'est, à votre avis ? »

En un clin d'œil, le visage poupin et rayonnant de Georges se figea en une expression pleine de dureté.

« Ce sont des ampoules de poison.

— Je sais.

— Elles appartiennent à Alessandro ?

— Oui. »

Georges considéra Alessandro pendant quelques secondes, hocha la tête et se retourna vers Petersen. « Je crois que nous devrions peut-être avoir une conversation avec notre ami.

— Vous faites une erreur. » La voix de Carlos aurait pu être plus assurée. « Je suis médecin. Vous ne connaissez pas la nature humaine. Alessandro ne parlera jamais. »

Georges le regarda. Son expression n'avait pas changé et Carlos tressaillit.

« Du calme, mon petit ami. Cinq minutes seul avec moi, dix au maximum, et n'importe quel homme au monde parlera. Alessandro ne tiendra pas cinq minutes.

— Il se peut que nous en arrivions là, dit Petersen. C'est même probable. En dehors des ampoules, nous avons trouvé un ou deux objets intéressants. Ce pistolet à silencieux, par exemple, fit-il en montrant le Walther à Georges. Deux grenades à gaz, un réchaud à butane, une bouilloire et environ deux cents cartouches. D'après vous, à quoi était destinée la bouilloire ?

— Je ne vois qu'une solution. Il allait nous gazer, voler quelque document réel ou imaginaire, ouvrir l'enveloppe à la vapeur – curieux, cette certitude de trouver une enveloppe –, étudier le contenu, refermer l'enveloppe, la ramener dans notre cabine, nous gazer derechef, attendre quelques secondes, replacer l'enveloppe, emmener la grenade à gaz et s'en aller. Lorsque nous nous serions réveillés le matin, nous aurions presque certainement ignoré qu'il s'était passé quelque chose.

— Cela ne pouvait pas se dérouler autrement. Restent trois questions. Pourquoi Alessandro s'intéressait-il tant à nous ? Quels étaient ses plans d'avenir ? Et qui l'a envoyé ?

— Nous n'aurons aucun mal à savoir tout cela, dit Georges.

— Aucun mal.

— Pas à bord de ce navire », protesta Carlos.

George l'examina avec intérêt. « Pourquoi pas ?

— Il n'y aura jamais de torture à bord d'un navire que je commande. » Les mots étaient plus résolus que le ton de sa voix.

« Carlos, intervint Petersen. Ne rendez pas les choses plus difficiles

pour vous ou pour nous – qu'elles ne le sont. Rien de plus simple que de vous enfermer avec cette bande de truands ; vous n'êtes pas le seul à pouvoir arriver à Ploče. Ce n'est ni notre intention ni notre désir. Nous savons bien que vous vous trouvez dans une situation déplaisante dont vous n'êtes en rien responsable. Pas de torture, nous vous le promettons.

— Vous venez de dire qu'Alessandro parlerait.

— Par des moyens psychologiques.

— Des drogues ? » Carlos redevint immédiatement soupçonneux.
« Des injections ?

— Rien de tout cela. L'affaire est close. J'avais une autre question, mais sa réponse est évidente – pourquoi Alessandro a-t-il choisi de s'entourer d'une telle bande d'incapables ? Camouflage. Un homme dangereux pourrait être tenté de s'entourer d'autres hommes dangereux. Alessandro est trop malin. » Petersen regarda autour de lui. « Aucun objet lourd en métal, et seul un chat pourrait sortir par ce hublot. Carlos, pourriez-vous demander à un de vos hommes de nous apporter une masse ou ce que vous avez de plus semblable à bord.

— Que voulez-vous faire avec une masse ? demanda Carlos, suspicieux de nouveau.

— Cogner sur le crâne d'Alessandro, répondit Georges, sans perdre patience. Avant de commencer à l'interroger, bien entendu.

— Bloquer cette porte de l'extérieur, expliqua Petersen. Pour enfoncer les cales, vous comprenez.

— Ah ! » Carlos sortit dans la courative, donna un ordre et revint.
« Je vais jeter un coup d'œil au héros tombé. Pas grand-chose que je puisse faire pour lui, je crains.

— Une faveur, Carlos. En sortant, pourrions-nous faire un tour dans votre cabine, enfin là où nous vous avons rencontré pour la première fois ?

— Certainement. Peut-on savoir pourquoi ?

— Si vous étiez resté une heure et demie à vous geler dans cette fichue courative, vous comprendriez pourquoi.

— Bien sûr. Des remontants. Servez-vous, messieurs. Je passerai vous donner des nouvelles de Cola. » Il reprit sèchement après un instant de silence : « Cela devrait vous laisser tout le temps de préparer l'interrogatoire poussé que vous me réservez. »

À peine était-il sorti que Pietro arriva, porteur d'une petite masse. Ils fermèrent la porte et mirent en place un des huit coins d'étanchéité. Un suffisait. Georges l'enfonça d'un seul coup de

marteau. Cela aussi suffisait – même un gorille n'aurait pu ôter cette cale de l'intérieur. Ils laissèrent la masse dans la coursive et se rendirent directement dans la chambre des machines ; comme ils le prévoyaient, il n'y avait personne : tous les contrôles s'effectuaient depuis la timonerie. Il leur fallut moins d'une minute pour trouver ce qu'ils étaient venus chercher. Après une brève incursion sur le pont supérieur, ils se rendirent dans la cabine de Carlos.

Une nuit de travail comme cela donne soif », s'exclama Georges en achevant son deuxième – ou était-ce son troisième ? – verre de grappa. Il considéra les radios des von Karajan sur le plancher près de lui. « Elles auraient été plus en sécurité dans nos cabines. Pourquoi les avoir mises ici ?

— Elles auraient été trop en sécurité dans nos cabines. Le jeune Michael n'aurait jamais osé venir les y chercher.

— Vous n'essayez pas de me dire qu'il pourrait essayer de s'en servir ici ?

— Il y a peu de chances, je le reconnais. Michael, c'est clair, n'est pas du bois dont on fait les héros. À moins, bien sûr, qu'il ne soit un acteur consommé, mais je ne le vois pas plus acteur que héros. Néanmoins, s'il est suffisamment désespéré – et il devait l'être pour essayer d'envoyer un message au moment et à l'endroit où il l'a fait –, il se peut qu'il prenne le risque.

— Mais les radios seront mises dans le coffre dès le retour de Carlos, et Carlos est le seul à en avoir la clef.

— Carlos pourrait lui donner la clef.

— Oh ! Voilà donc le raisonnement de votre esprit tordu. Allons-nous surveiller notre Michael le reste de la nuit ? Il est vrai qu'elle est bien avancée. Et s'il tente effectivement de récupérer les radios, qu'est-ce que cela prouvera, sinon qu'il existe un lien entre lui et Carlos ?

— C'est tout ce que je veux prouver. Je ne crois pas que l'un ou l'autre admettra quoi que ce soit. Pourquoi le feraient-ils. Michael, du moins, n'y est pas obligé. Je peux le faire boucler à Ploče pour avoir désobéi aux ordres et, éventuellement, pour intelligence avec l'ennemi.

— Vous le soupçonnez vraiment de cela ?

— Grands dieux, non. Mais il est incontestable qu'il essaie de communiquer avec quelqu'un, et ce quelqu'un pourrait parfaitement être un espion. Cela aura meilleure allure sur un acte d'accusation. Tout ce que je veux savoir, c'est s'il existe une relation entre Carlos et

lui.

— Et si c'est le cas, vous êtes prêt à le jeter dans un cul-de-basse-fosse ?

— Tout à fait ?

— Et sa sœur ?

— Elle n'a rien fait. Elle pourra venir avec nous, traîner à Ploče ou le rejoindre dans un cul-de-basse-fosse, comme vous le dites. Ça dépend d'elle.

— La fine fleur de la chevalerie. » Georges hocha la tête et empoigna la bouteille de grappa. « Ainsi nous pouvons soupçonner qu'il existe une liaison entre Carlos et Michael. En revanche, nous sommes certains qu'il y en a une entre Carlos et Alessandro.

— Pas moi. Je crois que Carlos en sait beaucoup plus que nous sur le compte d'Alessandro, mais je ne pense pas qu'il sache ce qu'Alessandro est venu faire pendant ce voyage. Pour une raison très simple. Si Carlos avait été au courant du plan d'Alessandro, ce dernier ne se serait pas embêté à emmener une bouilloire et un réchaud, il n'aurait eu qu'à aller à la coquerie pour ouvrir l'enveloppe à la vapeur. » Il se retourna vers Carlos qui entraînait : « Comment va Cola ?

— Il va s'en tirer. Enfin, il est hors de danger. Son épaule est très abîmée. Même si c'était un calme plat, je n'y toucherais pas. Il faut un chirurgien ou un ostéologue, et je ne suis ni l'un ni l'autre. » Il ouvrit un coffre, y rangea les radios et referma la porte à clef. « Bien, rien ne vous presse, messieurs, mais je dois retourner à la timonerie.

— Un moment, s'il vous plaît.

— Oui, Peter ? L'interrogatoire ? » Carlos sourit.

« Non. Quelques questions. Vous pourriez nous épargner bien des ennuis et nous faire gagner beaucoup de temps.

— Comment ? En interrogeant Alessandro ? Vous m'avez promis de ne pas recourir à la torture.

— Ma promesse tient toujours. Alessandro a tenté de nous attaquer et de nous voler certains papiers cette nuit. Saviez-vous, savez-vous quelque chose à ce propos ?

— Non.

— Je vous crois. » Carlos fronça légèrement les sourcils, mais ne dit rien. « Vous ne semblez pas particulièrement inquiet de voir que votre compatriote est prisonnier d'une bande de Yougoslaves barbares, pas vrai ?

— Il ne m'est rien personnellement, si c'est cela que vous voulez

dire.

— Mais sa réputation ne vous est pas inconnue. »

Carlos ne répondit pas.

« Contrairement à nous, vous savez quelque chose de ses antécédents, de ses relations, des affaires dans lesquelles il est engagé. Pas vrai ?

— C'est possible. Vous ne comptez pas sur moi pour vous révéler quoi que ce soit de ce genre ?

— Nous n'y comptons pas, nous l'espérons.

— Inutile. Vous n'allez pas violer les Conventions de Genève pour m'arracher ces informations.

— Certainement pas, fit Petersen en se levant. Merci de votre hospitalité. »

Muni d'un transat et du coffret métallique contenant les ampoules, Petersen entra dans la cabine où étaient emprisonnés Alessandro et ses trois acolytes. Georges le suivit avec deux cordages et le lourd marteau dont il venait de se servir pour ôter la cale bloquant la porte. Alex ne portait que sa mitraillette. Petersen déplia le transat et s'assit dessus pendant que Georges enfonçait une cale d'un coup de masse.

« Nous préférons ne pas être interrompus, voyez-vous », expliqua Petersen. Il regarda Franco, Sepp et Guido. « Mettez-vous dans le coin. Au moindre geste, Alex vous tuera. Ôtez votre veste, Alessandro. »

Alessandro cracha sur le sol.

« Enlevez-la, dit Georges d'un ton badin, sinon je vais devoir vous déshabiller moi-même. »

Sans craindre de se répéter, Alessandro cracha derechef. Georges le frappa dans la région du plexus solaire ; une chiquenaude, aurait-on dit, et pourtant Alessandro se plia en deux, tentant désespérément de reprendre son souffle. Georges, lui enleva sa veste.

« Ligotez-le. »

Georges entreprit de le ficeler. Ayant quelque peu repris son souffle, Alessandro essaya de résister, mais d'une manchette distraite sur la mâchoire Georges lui prouva la vanité de toute rébellion. En quelques instants, l'infortuné Alessandro se retrouva garrotté, les deux bras solidement fixés le long du corps, les deux jambes étroitement attachées l'une contre l'autre. Parachevant son œuvre, Georges se servit du second cordage pour amarrer sa victime à sa couchette. Jamais volaille ne fut mieux trousseée...

Georges se recula de quelques pas, admira son œuvre et se tourna

vers Petersen : « N'y a-t-il pas quelque chose à ce sujet dans les Conventions de Genève ? »

— Possible, bien possible. À dire vrai, je ne les ai jamais lues. » Il ouvrit le coffret et observa pensivement Alessandro. « Dans l'intérêt de la science, vous comprenez. Ça ne devrait pas durer longtemps, rassurez-vous. » Les paroles étaient désinvoltes, mais Alessandro n'y prêtait pas attention, il regardait avec une fascination inquiète le visage implacable au-dessus de lui. « Nous avons donc trois ampoules bleues et trois roses. Nous croyons, et le commandant Tremino qui est également médecin est de notre avis, que les unes sont mortelles et les trois autres non. Malheureusement, nous ne savons pas lesquelles, et il n'y a qu'une méthode, aussi simple que logique. Je vais vous injecter une des capsules. Si vous survivez, eh bien nous saurons qu'elle n'est pas mortelle. Sinon, nous saurons que ce sont les autres ampoules qui ne sont pas mortelles. » Petersen prit deux capsules, une bleue, une rose. « Laquelle proposez-vous, Georges ? »

Georges se frotta le menton d'un air songeur. « C'est une grave responsabilité. La vie d'un homme dépend de ma décision. Bah, ça n'est pas, après tout, une responsabilité si importante. En tout cas, ce ne sera pas une grosse perte pour l'humanité. La bleue.

— La bleue donc. » Petersen cassa l'ampoule, en versa le contenu dans un tube à essai, y plongea l'aiguille et commença à aspirer le liquide, sous les yeux hypnotisés d'Alessandro.

« J'ai bien peur de ne pas faire ça très bien. » Le ton de la conversation qu'affectait Petersen était plus terrifiant que n'importe quelle menace. « Si vous ne faites pas attention, une bulle d'air peut pénétrer, et une bulle d'air dans les veines risque d'entraîner des conséquences fâcheuses. Je veux dire que vous pouvez en mourir. Il est vrai que dans votre cas, ça ne devrait pas changer grand-chose au résultat. »

Alessandro écarquillait les yeux, ses lèvres livides tordues en un rictus de terreur. Petersen lui effleura la saignée du bras droit. « Voilà une veine qui me semble parfaite. » Il pinça la veine et avança la seringue.

« Non ! non ! non ! coassa horriblement Alessandro. Par pitié, non !

— Vous n'avez rien à craindre, assura Petersen d'une voix trop douce. Si c'est une dose non mortelle, vous allez simplement vous endormir et revenir à vous dans quelques minutes. Et si c'est une dose mortelle, vous allez seulement vous endormir. » Il s'interrompit, fronça les sourcils. « Mais j'y pense, s'il mourait dans des souffrances atroces... » Il tendit un paquet de compresses à Georges. « En guise de bâillon, au cas où. Mais faites attention à votre main. Lorsqu'un

agonisant serre les dents, c'est la croix et la bannière pour lui rouvrir la bouche. Le pire, c'est que s'il vous mord jusqu'au sang, vous risquez une infection. »

Petersen prit la veine entre le pouce et l'index. Alessandro hurla. Georges le bâillonna. Au bout de quelques secondes, sur un signe de Petersen, il ôta les compresses. Alessandro ne hurlait plus ; un râle étrange surgissait du fond de sa gorge. Il se débattait frénétiquement, tentait désespérément de briser ses liens ; son visage n'était plus qu'un masque de folie, et une crise cardiaque semblait imminente. Petersen regarda Georges qui transpirait à grosses gouttes.

« C'est la dose mortelle, n'est-ce pas ? » demanda Petersen d'une voix tranquille. Alessandro ne l'entendit pas. Petersen dut répéter la question à deux reprises avant qu'elle ne pénétrât son esprit paralysé par la terreur.

« C'est la dose mortelle ! C'est la dose mortelle ! bredouilla le malheureux, sans pouvoir s'arrêter.

— Et l'on meurt dans des souffrances atroces.

— Oui, oui ! Oui, oui ! Il suffoquait comme un agonisant. Souffrances ! Souffrances !

— Ce qui veut dire que vous l'avez administré vous-même. Comment pourrions-nous avoir pitié de vous, Alessandro ? Qui sait, d'ailleurs, si vous n'êtes pas en train de nous mentir. » Il posa la pointe de la seringue sur sa peau. Alessandro se mit à pousser des hurlements. Georges le musela.

« Qui vous envoie ? » Petersen répéta la question deux fois avant qu'Alessandro ne roule les yeux. Georges ôta le bâillon.

« Cipriano, grogna-t-il, à peine audible. Le commandant Cipriano.

— C'est un mensonge. Un commandant ne pourrait jamais autoriser cela. » Faisant bien attention de ne pas toucher le piston, Petersen enfonça le bout de l'aiguille juste à côté de la veine. Alessandro ouvrit la bouche pour crier, mais Georges le réduisit au silence avant qu'il n'ait pu émettre un son. « Qui a autorisé cela ? L'aiguille est dans la veine maintenant, Alessandro. Il ne me reste plus qu'à pousser le piston. Qui a autorisé cela ? »

Georges leva le bâillon. Pendant un instant, il sembla que Alessandro s'était évanoui. Puis ses yeux roulèrent à nouveau.

« Granelli, murmura-t-il. Le général Granelli. » Granelli était le chef redouté et haï des services secrets italiens.

« L'aiguille est toujours dans la veine, mon pouce sur le piston. Le colonel Lunz est-il au courant de cela ?

— Non, je le jure. Non !

— Le général von Löhr ?

— Non.

— Alors, comment Granelli a-t-il su que je serais à bord ?

— Le colonel Lunz le lui a dit.

— Bien, bien. La confiance habituelle entre les loyaux alliés. Qu'espériez-vous trouver dans ma cabine cette nuit ?

— Un papier. Un message.

— Vous feriez peut-être mieux de retirer cette seringue, intervint Georges. Je crois qu'il va s'évanouir, ou mourir, ou je ne sais quoi.

— Qu'alliez-vous en faire, Alessandro ? » La pointe de l'aiguille était restée en place.

« Le comparer à un message. » Alessandro n'avait vraiment pas l'air d'aller. « Ma veste. »

Petersen trouva le message dans la poche intérieure de la veste. C'était le double de celui qu'il avait dans sa cabine. Il replia le papier et le glissa dans sa propre poche intérieure.

« Bizarre, fit Georges. Je crois bien qu'il s'est évanoui.

— Je parie que ses victimes n'ont jamais eu la chance de s'évanouir. Je regrette, dit Petersen sans plaisanter, de ne pas avoir appuyé sur la seringue. Nul doute que notre ami ici présent ne soit – ne fût – un commando d'extermination à lui tout seul. » Petersen renifla le tube à essai, le laissa tomber, ainsi que l'ampoule, sur le pont, les écrasa sous son talon et refoula le contenu de la seringue sur le sol.

« C'est dilué dans de l'alcool. Ça s'évaporerait rapidement. Bon, c'est terminé. »

Dans la courbure, Georges s'épongea le front. « Je n'aimerais pas revivre cela. Alessandro non plus, je suppose.

— Moi non plus, assura Petersen. Et vous, Alex ?

— J'aurais voulu que vous appuyiez sur le piston, répondit ce dernier d'un ton morose. Je lui aurais bien logé une balle dans la tête.

— C'eût été une idée. Au moins serait-il mort sans souffrir. Quoi qu'il en soit, il est fini comme agent opérationnel. En tout cas, sa carrière s'achèvera dès son retour à Termoli. Ou même dès son arrivée à Ploče. Bloquons cette porte. »

Ils mirent en place les huit cales d'étanchéité que Georges enfonça à coups de masse tandis qu'Alex coiffait chaque coin du bâillon pour

étouffer le bruit des coups de marteau. « Cela devrait tenir un certain temps, surtout si nous jetons cette masse par-dessus bord » s'écria Georges.

— Mettons toutes les chances de notre côté », riposta Petersen. Il s'éloigna et revint une minute plus tard avec une bonbonne de gaz, un chalumeau et un masque. Petersen n'était, au mieux, qu'un soudeur amateur mais son enthousiasme compensait avantageusement sa maladresse. Son œuvre ne lui aurait certainement pas permis de décrocher son C.A.P., en revanche la porte était irrémédiablement condamnée.

« J'aimerais maintenant bavarder un peu avec Carlos et Michael, dit Petersen. Mais d'abord nous pourrions peut-être nous octroyer une pause pour réfléchir. »

« Qu'en dites-vous ? » demanda Petersen. Il était installé au bureau de Carlos avec devant lui un verre de scotch et, juste à côté, un message qu'il venait de rédiger. « Nous allons demander à Michael de l'envoyer par radio. En clair, bien entendu, COLONEL LUNZ. Puis son numéro de code. VOS ASSASSINS ET/OU EXTERMINATEURS EN PUISSANCE BANDE D'INCAPABLES STOP ALESSANDRO ET AUTRES MALADROITS MAINTENANT ENFERMÉS DANS CABINE AVANT COLOMBO DERRIÈRE PORTE ACIER SOUDÉE STOP DÉSOLÉS NE POUVONS VOUS FÉLICITER PAS PLUS QUE GÉNÉRAL VON LÖHR GÉNÉRAL GRANELLI COMMANDANT CIPRIANO CHOIX EXÉCUTANTS SALUTATIONS ZEPPPO. "Zeppo", si vous l'avez oublié, est mon nom de code.

— Joli, commenta Georges, les mains jointes avec onction. Joli, mais pas entièrement exact, cependant. Nous ne sommes pas certains qu'ils sont des assassins et/ou etc.

— Comment pourraient-ils savoir que nous ne le savons pas ? Voilà qui devrait quelque peu secouer le pigeonier. Nos bons tourtereaux vont roucouler, ne croyez-vous pas ? »

Le visage de Georges se fendit largement. « Le colonel Lunz et le général von Löhr vont se mettre dans une colère terrible. Alessandro a dit qu'ils ignoraient tout de cette manœuvre.

— Comment pourraient-ils savoir que nous savons qu'ils ne savaient pas ? ajouta Petersen. Ils vont être fous furieux et pourront imaginer n'importe quoi. J'adorerais écouter les conversations téléphoniques bouillonnantes que vont avoir aujourd'hui ces honorables officiers. Rien de tel que de semer la confusion, la dissension et la suspicion entre les loyaux alliés. Une assez belle nuit de travail, messieurs. Je pense que nous méritons un dernier verre

avant d'aller discuter un peu avec Carlos. »

La timonerie n'était éclairée que par la lumière parcimonieuse de l'habitacle, et il avait fallu un certain temps à Petersen et à ses deux compagnons pour s'habituer à la pénombre. Carlos lui-même tenait la barre – sur un mot discret de Petersen, le timonier s'était momentanément éclipcé.

Petersen toussota et dit : « Je suis étonné, Carlos – je pourrais presque dire profondément affligé – de constater qu'un marin honnête comme vous est associé à des personnages aussi notoirement dénués de scrupules que le général Granelli et le commandant Cipriano. »

Carlos, les mains sur le gouvernail, garda les yeux fixés devant lui, et lorsqu'il parla ce fut d'une voix étonnamment calme. « Je ne les ai jamais rencontrés. Après ce qui s'est passé cette nuit, je ferai très attention à ne jamais avoir cette malchance. Les ordres sont les ordres, mais je ne transporterai plus jamais un de ces empoisonneurs de Granelli. Ils peuvent me menacer de la cour martiale, mais ils ne pourront pas aller au-delà des menaces. Je conclus qu'Alessandro a parlé.

— Oui.

— Est-il vivant ? » À en juger par le ton de sa voix, le sort d'Alessandro ne préoccupait pas particulièrement Carlos.

« Vivant et en bonne santé. Pas de torture comme promis. De la psychologie, simplement.

— Vous ne diriez pas cela si ce n'était pas vrai. Je lui parlerai plus tard. » Sa voix ne trahissait aucune urgence.

« Oui. Eh bien, je crains que pour lui parler vous ne deviez vous faire descendre dans une chaise de gabier jusqu'au hublot de sa cabine. La porte est verrouillée, voyez-vous.

— Ce qui a été verrouillé peut être déverrouillé.

— Pas dans ce cas-là. Pardonnez-nous d'avoir pris quelques libertés avec un navire de guerre italien, mais nous avons jugé plus prudent de souder la porte à la cloison.

— Ah oui. » Pour la première fois, Carlos regarda Petersen, sans toutefois exprimer autre chose qu'un intérêt poli. « Souder ? C'est inhabituel.

— Je doute que vous trouviez un chalumeau oxyacétylénique à Ploče.

— J'en doute aussi.

— Il se peut que vous soyez contraint d'aller jusqu'à Ancône pour

les faire libérer. Espérons que vous ne serez pas coulé avant d'y arriver. Quelle horreur si Alessandro et ses amis devaient périr noyés dans leur prison flottante.

— Quelle horreur, en effet.

— Nous avons pris une autre liberté. Vous aviez effectivement un chalumeau oxyacétylénique, mais il se trouve au fond de l'Adriatique. »

Malgré le manque de lumière, Petersen aurait juré que Carlos souriait.

CHAPITRE 4.

Dure pendant toute la traversée, la mer ne s'était guère calmée lorsque la vedette atteignit le relatif abri du canal de la Neretva, entre l'île de Peljesac et le continent yougoslave. Les sept passagers en état de se déplacer ne se retrouvèrent donc pour prendre leur petit déjeuner qu'une fois le *Colombo* amarré le long du quai à Ploče. Comme l'avait annoncé Carlos, ils étaient arrivés après l'aube en arborant un pavillon démesuré, et la garnison du port s'était retenue de tirer tandis qu'ils approchaient d'une bourgade que même le plus impudique rédacteur de brochures touristiques n'aurait pas eu le front d'appeler la perle de l'Adriatique.

Le petit déjeuner était indubitablement l'œuvre de Giovanni, le mécanicien : l'indescriptible bouillie d'œufs et de fromage semblait avoir cuit dans le mazout, et le café avait des irisations suspectes ; en revanche le pain était exquis et l'air marin avait aiguisé l'appétit, surtout de celles et ceux qui avaient souffert pendant la traversée.

Giacomo poussa de côté son assiette à moitié pleine. Il était rasé de frais et, malgré l'abominable repas, affichait sa joie de vivre habituelle : « Où sont Alessandro et ses coupe-jarrets ? Ils ne savent pas ce qu'ils manquent.

— Peut-être ont-ils déjà déjeuné, à moins qu'ils ne soient descendus à terre, proposa Petersen.

— Personne n'est descendu à terre. J'étais sur le pont.

— Alors ils préfèrent leur propre compagnie. Ce sont des petits cachottiers.

— Vous n'avez rien à cacher ? demanda Giacomo en souriant.

— Être cachottier et avoir des choses à cacher sont deux choses différentes. Mais non, je n'ai rien à cacher. C'est bien trop compliqué d'essayer de se rappeler ce que vous êtes supposé être et ce que vous êtes censé dire. Surtout si, comme moi, vous avez une mémoire défaillante. Vous finissez par vous emberlificoter entièrement dans vos mensonges. Je crois en une existence simple et directe.

— Je veux bien vous croire, fit Giacomo. Surtout si la scène d'hier soir en est un exemple typique.

— La scène d'hier soir ? interrogea Sarina, les traits encore tirés par ce qui avait manifestement été une nuit désagréable. Qu'est-ce que

cela veut dire ?

— N'avez-vous pas entendu le coup de feu la nuit dernière ? »

Sarina hocha la tête en regardant l'autre jeune femme. « Lorraine et moi avons entendu une détonation. » Elle sourit faiblement. « Lorsque l'on a l'impression de mourir, on ne se préoccupe guère d'un détail aussi insignifiant qu'un coup de feu. Que s'est-il passé ?

— Petersen a tiré sur un des hommes d'Alessandro. Un infortuné jeune homme du nom de Cola. »

Sarina dévisagea Petersen avec stupéfaction. « Mais pourquoi avez-vous donc fait une chose pareille ?

— Rendez à César ce qui est à César. Alex a tiré – avec, bien entendu, toute mon approbation. Pourquoi ? Cola faisait le cachottier, voilà pourquoi. »

Elle sembla n'avoir pas entendu. « Est-il... Est-il mort ?

— Mais non, voyons. Alex n'est pas un tueur. » Bien des fantômes auraient pu témoigner du contraire. « Une épaule abîmée.

— Abîmée ! » Lorraine, les lèvres pincées, lui lança un regard glacial. « Vous voulez dire fracassée ?

— Possible. » Petersen haussa très légèrement les épaules. « Je ne suis pas médecin.

— Carlos l'a-t-il vu ? » C'était moins une question qu'un ordre.

Petersen la regarda pensivement. « À quoi bon ?

— Carlos, euh... » Elle se tut, confuse.

— Euh quoi ? Pourquoi ? Que pourrait-il faire ?

— Que pourrait-il... il est le commandant, non ?

— La réponse est aussi stupide que la question.

Pourquoi devrait-il le voir ? Je l'ai vu, moi, et je suis certain d'avoir vu beaucoup plus de blessures par balles que Carlos.

— Vous n'êtes pas médecin.

— Carlos est-il médecin ?

— Carlos ? Comment pourrais-je le savoir ?

— Parce que vous le savez, fit Petersen, goguenard. Chaque fois que vous parlez vous vous enfoncez davantage. Vous n'êtes pas une menteuse née, Lorraine, vous êtes même très maladroite. Bien sûr qu'il est médecin. Il me l'a dit. Il ne vous l'a pas dit, alors comment le savez-vous ? »

Elle serra les poings et ses yeux lancèrent des éclairs. « Comment

osez-vous me soumettre à un tel contre-interrogatoire ?

— Étrange, remarqua Petersen en la contemplant. Vous êtes encore plus belle en colère. Et pourquoi êtes-vous furieuse ? Parce que vous avez été prise en flagrant délit.

— Vous êtes suffisant, exaspérant ! Si calme, si raisonnable, si sûr de vous. Mōssieur je-sais-tout !

— Eh bien ! Suis-je tout cela ? Quelle est donc la Lorraine qui parle ? Pourquoi vous fâcher ainsi ?

— Mais vous n'êtes pas si malin. Je sais parfaitement qu'il est médecin, reprit-elle avec un petit sourire. Si vous étiez si malin, vous vous souviendriez de la conversation dans le café hier soir. Vous vous souviendriez que moi aussi, je suis née à Pescara. Dans ces conditions, comment pourrais-je ignorer une chose pareille ?

— Lorraine, Lorraine. Vous vous enfoncez tellement qu'on ne voit plus votre tête. Vous n'êtes pas née à Pescara. Vous n'êtes pas née en Italie. Vous n'êtes même pas italienne. »

Il y eut un instant de silence. La voix calme de Petersen exprimait une totale conviction. Puis Sarina, aussi furieuse que l'avait été Lorraine un moment plus tôt, s'écria : « Lorraine ! Ne l'écoutez pas. Ne lui répondez même pas. Ne voyez-vous pas ce qu'il essaie de faire ? De vous coincer, de vous piéger, de vous faire dire des choses que vous ne voulez pas dire, juste pour satisfaire son ego boursoufflé.

— Décidément, je me fais des amis ce matin, commenta tristement Petersen. Mon ego boursoufflé remarque néanmoins que Lorraine ne m'a pas démenti. Parce qu'elle sait que je sais. Elle sait aussi que je sais qu'elle est une amie de Carlos. Mais pas de Pescara. N'est-ce pas vrai, Lorraine ? »

Lorraine ne répondit pas. Elle mordit sa lèvre inférieure et baissa la tête.

« Je crois que vous êtes *horrible*, cracha Sarina.

— Si vous confondez l'honnêteté et l'horreur, je suis indubitablement horrible. »

Giacomo sourit : « Vous en savez long, n'est-ce pas, Peter ?

— Pas vraiment. J'ai seulement appris à en apprendre assez pour rester en vie. »

Giacomo souriait toujours : « Et maintenant, vous allez me dire que je ne suis pas italien.

— Sauf si vous ne le voulez pas.

— Vous voulez dire que je ne suis pas italien ?

— Comment le seriez-vous puisque vous êtes né en Yougoslavie ? Au Monténégro pour être précis.

— Bon Dieu ! » Giacomo ne souriait plus, mais ni son visage ni sa voix n'exprimaient la rancœur. Il se remit rapidement à sourire.

Sarina regarda froidement Petersen puis se tourna vers Giacomo. « Et qu'a-t-il fait d'autre ce, ce...

— Monstre ? proposa obligeamment Petersen.

— Ce monstre. Oh, taisez-vous. Quel autre forfait a commis cet homme la nuit dernière ?

— Eh bien... » Giacomo noua ses doigts derrière la nuque et prit un air réjoui. « Tout dépend de ce que vous appelez un forfait. Pour commencer, après avoir fait blesser Cola, il a gazé Alessandro et les trois autres.

— *Gazé ?* » Elle écarquilla les yeux de stupéfaction.

« Gazé. Il s'est servi de leur propre gaz. Ils l'avaient cherché.

— Vous voulez dire qu'il les a tués ? *Assassinés ?*

— Non, non, ils s'en sont remis. Je le sais, j'étais là. Seulement, ajouta-t-il rapidement, en tant qu'observateur. Puis il leur a confisqué leurs pistolets, leurs munitions, leurs grenades et quelques autres ustensiles meurtriers. Et puis, il les a enfermés à clef. C'est tout.

— C'est tout ! » Sarina respira à fond, deux fois. « Quand vous dites ça rapidement, ça n'a l'air de rien. Pourquoi les a-t-il enfermés à clef ?

— Il voulait peut-être les empêcher de prendre leur petit déjeuner. Comment pourrais-je le savoir ? Demandez-le-lui. » Il regarda Petersen. « Vous avez magnifiquement renforcé la serrure. Je suis passé devant la porte au moment où nous entrions dans le port.

— Ah bon !

— Bravo ! » Giacomo se tourna vers Sarina. « Vous n'avez pas senti une odeur de fumée cette nuit ?

— Mais si. » Elle frissonna à ce souvenir. « Nous étions déjà bien malades à ce moment-là. Cette odeur nous a achevées. Pourquoi ?

— C'étaient votre ami Peter et ses amis en pleine action, en train de souder la porte de la cabine d'Alessandro.

— De souder la porte ? » Une légère note d'hystérie transparut dans sa voix. « Avec Alessandro et ses hommes à l'intérieur ! Mais pourquoi... » Les mots lui manquèrent soudain.

« Je suppose qu'il ne voulait pas les laisser sortir. »

Les deux jeunes femmes se regardèrent en silence. Il n'y avait rien

à ajouter. Petersen se racla la gorge avec entrain.

« Bien, maintenant tout est expliqué à la satisfaction générale. » Les deux jeunes femmes tournèrent la tête lentement avec un ensemble parfait elles dévisagèrent avec une expression de totale incrédulité. « “Ce tas de cendre éteint qu’on nomme le passé”, dit le poète. Nous allons partir dans une demi-heure environ, enfin le temps de trouver un moyen de transport. C’est le moment de vous brosser les dents et de faire vos bagages. » Il regarda Giacomo : « Votre amie et vous venez avec nous ? »

— Vous voulez dire Lorraine ?

— Vous avez d’autres amis à bord ? Pas d’atermolements, je vous en prie.

— Tout dépend d’où vous allez.

— Au même endroit que vous. Vous êtes vraiment méfiant.

— Où allez-vous ?

— Nous remontons la vallée de la Neretva.

— C’est bon, nous venons. »

Petersen allait se lever lorsque Carlos entra, une feuille de papier à la main. Comme Giacomo, il était rasé de frais, plein d’allant et apparemment d’excellente humeur. Il n’avait vraiment pas l’air d’un homme qui avait veillé toute la nuit, mais il avait probablement l’occasion de se reposer suffisamment pendant la journée.

« Bonjour. Vous avez déjeuné ? »

— Nos compliments au chef. Ce papier est pour moi ?

— Oui. Un message radio que nous venons de capter. En code, je n’ai donc aucune idée de ce que c’est. »

Petersen y jeta un coup d’œil. « Je n’y comprends rien non plus, je verrai ça avec le code. » Il plia le papier et le rangea dans sa poche intérieure.

« Et si c’était urgent ? s’étonna Carlos. »

— Il vient de Rome. J’ai constaté invariablement que lorsque Rome considère quelque chose comme urgent, ça ne l’est jamais pour moi.

Lorraine intervint : « Nous venons d’apprendre qu’un homme avait été blessé par balle. Est-ce qu’il est gravement atteint ? »

— Cola ? » Carlos n’avait pas l’air particulièrement préoccupé par la santé de Cola. « C’est ce qu’il croit. Moi non. De toute manière, j’ai demandé qu’on envoie une ambulance. Elle devrait d’ailleurs être déjà arrivée. » Il regarda par le hublot. « Pas d’ambulance. En revanche,

voilà deux soldats qui approchent de l'échelle de coupée. Si on peut les qualifier de soldats. L'un doit avoir quatre-vingt-dix ans et l'autre dix. Probablement pour vous.

— Nous allons voir. »

Carlos avait exagéré l'âge des deux hommes, mais pas tellement : le plus jeune était un adolescent imberbe et son aîné aurait pu être son grand-père. Ce dernier salua aussi martialement que le lui permettait son arthrose.

« Commandant Tremino. Avez-vous un officier de l'armée yougoslave parmi vos passagers ?

— Le commandant Petersen, fit Carlos avec un geste de la main.

— C'est bien cela. » Le vétéran salua de nouveau. « Notre commandant vous présente ses compliments. Auriez-vous la bonté de venir le voir dans son bureau, avec vos deux hommes.

— Pour quelle raison ?

— Le commandant ne me fait pas de confidences.

— Où est son bureau ?

— À quelques centaines de mètres. Vous en avez pour cinq minutes.

— Tout de suite. » Petersen se leva et empoigna sa mitraillette. Georges et Alex en firent autant. Le vieux soldat toussa poliment.

« Le commandant n'aime pas les armes dans son bureau.

— Il n'aime pas les armes ? Mais c'est la guerre, vous savez, et ceci est un poste militaire ! » Il jeta un coup d'œil à Georges et à Alex, puis reposa son pistolet mitrailleur. « Il est sans doute retombé en enfance. Allons le distraire un peu. »

Ils sortirent tous les cinq. Carlos les regarda descendre l'échelle de coupée. Il soupira.

« J'en suis malade. En tant qu'italien, ça me rend malade. Envoyer un vieux chien édenté et un chiot folâtre pour rabattre trois loups féroces, trois tigres plutôt. » Il appela : « Giovanni ! »

Sarina dit d'un ton hésitant : « Sont-ils vraiment si redoutables ? Je veux dire, j'ai déjà entendu quelqu'un les qualifier de tigres, hier à Rome.

— Ah ! Mon vieil ami le colonel Lunz, sans doute.

— Vous connaissez le colonel ? s'étonna Sarina. Je croyais... Enfin, tout le monde ici semble au courant de tout. Sauf moi.

— Bien sûr que je le connais. » Il tourna la tête pour accueillir le

chef mécanicien, maigre et bilieux. « Le petit déjeuner, Giovanni, s'il vous plaît.

— Vous arrivez vraiment à avaler cette cochonnerie ? s'étonna Giacomo, admiratif.

— Des papilles atrophiées, un estomac blindé, un peu d'imagination et vous pourriez vous croire chez Maxim's. Sarina, il ne suffit pas de venir me voir sur le quai de Termoli et de brandir le pouce vers l'est pour je vous emmène en Yougoslavie. Croyez-vous que vous seriez à bord du *Colombo* si je ne connaissais pas le colonel ? Et faut-il que vous vous méfiiez ainsi de tout le monde ?

— Je me méfie du commandant Petersen. Je n'ai aucune confiance en lui.

Ce n'est pas très gentil de dire cela d'un compatriote. » Carlos s'assit et entreprit de beurrer une tartine. « Un garçon honnête et franc, dirait-on pourtant.

— On dirait... Mais enfin, nous devons aller dans les montagnes avec cet homme !

Il semble savoir où il va. En fait, il le sait parfaitement ; vous devriez arriver à destination sans problèmes.

— Oh, je n'en doute pas. Mais quelle destination... la sienne ou la nôtre ? »

Carlos la contempla avec un léger agacement : « Avez-vous le choix ?

— Non.

— Alors, pourquoi n'épargnez-vous pas votre salive ?

— Carlos ! Comment pouvez-vous lui parler comme ça ? s'écria Lorraine d'un ton cassant qui fit passer une expression songeuse sur les traits de Giacomo. Elle est inquiète. Bien sûr qu'elle est inquiète. Moi aussi, je suis inquiète. Nous allons toutes les deux partir dans les montagnes avec cet homme. Pas vous. » Elle avait les nerfs tendus ou était d'un tempérament irritable. « Vous avez beau jeu de parler ainsi, vous qui restez bien tranquillement à bord du *Colombo*.

— Du calme, voyons ! intervint Giacomo d'un ton conciliant. Vous n'êtes pas très juste, je trouve. Je suis sûr, Carlos, qu'elle ne croit pas un mot de ce qu'elle a dit. » Il brandit vers Lorraine un doigt plaisamment réprobateur. « Je suis convaincu que Carlos renoncerait bien volontiers à rester tranquillement sur son bateau pour vous accompagner dans les montagnes. Vous oubliez deux obstacles rédhibitoires : le devoir et une jambe de bois.

— Je suis désolée. » Prise de honte, elle posa la main sur l'épaule

de Carlos pour se faire pardonner. Carlos, qui dégustait le plat que Giovanni venait de lui apporter, leva les yeux vers elle et lui sourit gentiment. « Giacomo a raison, fit-elle. Bien sûr que je ne crois pas ce que j'ai dit. C'est seulement que... Eh bien, Sarina et moi nous sentons si impuissantes.

— Giacomo est dans le même cas, et il ne me donne pas l'impression de se sentir impuissant le moins du monde. »

Elle haussa les épaules, exaspérée. « S'il vous plaît. Vous ne comprenez pas. Nous ne savons pas ce qui se passe. Nous ne savons *rien*. Il semble au courant de tout.

— Qui ? Peter ?

— Qui d'autre ? » Pour une dame aussi distinguée, elle se montrait bien acariâtre. « Peut-être parviendrai-je à vous faire abandonner votre complaisance à son égard. Savez-vous qu'il sait où nous allons, Giacomo et moi ? Savez-vous qu'il semble connaître mes antécédents ? Savez-vous qu'il sait que je ne suis pas italienne, et que vous et moi nous connaissions autrefois, mais pas de Pescara ? »

Si Carlos fut surpris, il le cacha supérieurement. « Peter sait beaucoup plus de choses qu'on ne l'imaginerait. C'est du moins ce que le colonel Lunz m'a dit. Si ça se trouve, le colonel Lunz lui a parlé de Giacomo et de vous, bien que ce ne soit pas son style. Il s'attendait peut-être à vous voir à bord. Votre présence n'a pas eu l'air de le gêner.

— Il était suffisamment gêné par la présence d'Alessandro.

— Il ne pouvait pas être au courant pour Alessandro. Alessandro dépend d'une autre organisation.

— Comment le savez-vous ? coupa-t-elle.

— Peter me l'a dit. »

Elle ôta sa main et se raidit : « Alors, vous aussi, vous avez vos petits secrets avec Peter. » Elle se tourna vers Sarina : « À qui pouvons-nous nous fier, maintenant ?

— Carlos, vous faites de plus en plus figure de mari querellé par sa femme, plaisanta Giacomo.

— Ça ne doit pas être amusant tous les jours. Ma chère petite, je l'ai seulement appris cette nuit. Que vouliez-vous que je fasse ? Que je vienne frapper à votre porte à quatre heures du matin pour vous annoncer cette nouvelle bouleversante ? » Le mécanicien apparut alors et annonça :

« Le petit déjeuner est servi, Carlos.

— Merci, Giovanni. » Il considéra Lorraine : « Et avant que vous ne soupçonniez Giovanni de je ne sais quelle vilénie, sachez qu'il voulait simplement dire qu'il vient de servir Alessandro et ses acolytes dans la cabine avant.

— Je croyais que la porte était soudée.

— Oh, non ! » Carlos posa ses couverts. « Vous n'allez pas recommencer avec vos soupçons. La porte *est* soudée. Giovanni leur a fait descendre la nourriture devant le hublot, dans un seau.

— Quand allez-vous leur rendre visite ?

— Quand je serai prêt. Quand j'aurai fini de déjeuner. » Il reprit ses couverts. « Si toutefois on me laisse déjeuner en paix. »

« Vous avez pris des risques avec nos amis du *Colombo*, non ? Tenter votre chance, comme on dit, à prétendre que vous connaissiez tout de leurs plans et de leurs antécédents, alors que vous ne saviez rien.

— Le mérite vous en revient entièrement, Georges. Je me suis simplement servi de certaines de vos remarques linguistiques. Je ne pouvais tout de même pas leur citer mes sources. En outre, Lorraine m'en a dit plus que je ne l'espérais. Je ne crois pas qu'elle ferait un bon agent de renseignements. »

Petersen, Georges et Alex cheminaient au milieu d'un labyrinthe de grues, de camions, militaires et civils, et d'entrepôts, à quelques mètres derrière les deux soldats italiens. La neige avait cessé de tomber ; les collines de Rilić les protégeaient du vent de nord-est, mais la température était encore en dessous de zéro. Ils ne croisèrent pas grand monde, l'heure matinale et le froid n'étaient pas faits pour encourager les activités de plein air. Les soldats, comme l'avait indiqué Carlos, étaient soit des réservistes, soit de très jeunes gens. Les quelques civils alentour étaient des mêmes générations : il semblait n'y avoir aucun homme entre seize et soixante ans dans le port.

« En tout cas, reprit Georges, vous avez pris un certain ascendant psychologique sur eux. Enfin, sur les jeunes femmes, du moins. Giacomo ne se laisse pas circonvenir par de telles manœuvres. Ce papier que Carlos vous a remis, est-ce un message de nos alliés romains ?

— Oui. Nous sommes invités à rester à Ploče pour y attendre de nouveaux ordres.

Ridicule.

N'est-ce pas ?

— Vous croyez que nous avons été bien inspirés de leur envoyer notre message ? Nous aurions pu nous attendre à une telle réaction de leur part.

— Je m'y attendais. C'est exactement ce que j'espérais provoquer. Nous savons à quoi nous attendre et nous avons l'initiative. Si nous sortons du port sans problème et que nous soyons ensuite bloqués par deux ou trois chars sur la route en haut de la vallée, là nous aurons perdu l'initiative. Nos deux gardes devant... ils n'ont pas l'air très malin, si ?

— Vous voulez dire qu'ils ne nous ont pas fouillés pour vérifier si nous avons des armes de poing ? L'un est trop vieux pour s'en faire et l'autre trop inexpérimenté pour savoir. En plus, n'avons-nous pas l'air honnête ? »

Les deux gardes arrivèrent devant une cabane en bois, installation manifestement temporaire ; ils gravirent quelques marches et, après avoir frappé à la porte, pénétrèrent dans une petite pièce aussi dépouillée que l'extérieur de la baraque : du linoléum craquelé sur le sol, deux classeurs en métal, un émetteur-récepteur de radio, un téléphone, une table et quelques chaises. L'officier assis derrière la table se leva à leur arrivée. C'était un homme grand et maigre, d'âge moyen, dont les épaisses lunettes expliquaient clairement pourquoi il ne se trouvait pas au front. Il les dévisagea en plissant ses yeux myopes par-dessus ses gros verres.

« Commandant Petersen ?

— Oui. Heureux de vous rencontrer, commandant.

— Ah ! ? Je vois. Je me demande... » Il se racla la gorge. « Je viens de recevoir l'ordre de vous arrêter...

— Chut ! » Petersen posa l'index sur ses lèvres et baissa la voix : « Sommes-nous seuls ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

— Tout à fait.

— Dans ce cas, haut les mains. »

Carlos repoussa son fauteuil en arrière et se leva. « Pardonnez-moi. Je dois jeter un œil sur la porte de cette cabine.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas encore vue ?

— Non. Si Peter dit qu'elle est soudée, c'est qu'elle l'est. J'imagine que rien ne ressemble tant à une porte soudée qu'une autre porte soudée. Pure curiosité de ma part. »

Il revint guère plus d'une minute après.

« Une porte soudée est une porte soudée, et la seule manière de l'ouvrir est de se servir d'un chalumeau oxyacétylénique. J'ai envoyé Pietro en chercher un à terre, mais je n'ai pas grand espoir. Nous en avons un, mais Peter et ses amis l'ont jeté par-dessus bord.

— Ça n'a pas l'air de vous ennuyer beaucoup, fit Lorraine.

— Les broutilles ne m'ennuient pas.

— Et si vous ne pouvez pas les faire sortir ?

— Il faudra qu'ils y restent jusqu'à notre retour à Termoli. On y trouve tout l'équipement nécessaire.

— Vous pourriez être coulé avant d'y arriver. Vous y avez pensé ?

— Oui. Ça me ferait de la peine.

— Voilà qui est mieux. Enfin un peu de compassion.

— Ça me ferait de la peine, parce que j'ai fini par m'attacher à ce vieux bateau. Je regretterais beaucoup qu'il serve de tombeau à un Alessandro, expliqua Carlos, la voix et le visage glacés. De la compassion ? Pour ce monstre ? De la compassion pour un assassin, un tueur à gages, un empoisonneur qui se promène avec des seringues et des ampoules pleines de liquides atroces ? De la compassion pour un psychopathe qui prendrait « plaisir à vous injecter ses cochonneries, à vous ou à Sarina, et qui rirait à en perdre le souffle pendant que vous agoniseriez dans des douleurs inouïes ? Peter l'a épargné. J'aurais voulu qu'il le tue. De la compassion ! » Il lui tourna le dos et sortit.

« Et maintenant, vous l'avez mis en colère, soupira Giacomo. Vous êtes merveilleuse. Voilà des gens – enfin, Peter et Carlos – inculpés, jugés et condamnés alors que vous n'avez pas la moindre idée de ce dont il s'agit.

— Mais je ne voulais pas...» Elle semblait abasourdie.

« Vous ne vouliez pas, mais c'est ce que vos paroles voulaient dire. Que diriez-vous d'essayer de tenir votre langue ? » Il se leva à son tour et sortit de la cabine.

Lorraine regarda la porte vide d'un air hébété. Deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues. Sarina lui enlaça les épaules.

« Ce n'est rien, dit-elle. Vraiment. Ils ne comprennent pas. Moi si. »

Dix minutes plus tard, Petersen était de retour avec ses deux compagnons. Petersen conduisait un vieux camion civil bâché. Il sauta en bas de l'engin et regarda les cinq personnes accoudées à la

rambarde du *Colombo* – Carlos, Giacomo, Lorraine, Michael et Sarina. Hormis Carlos, tous avaient sacs à dos et radios à leurs pieds.

« Eh bien, nous sommes prêts en même temps, s'exclama joyeusement Petersen. Nous montons chercher nos affaires.

— Inutile, répondit Carlos. Les deux Pietro vous les descendent.

— Et nos armes ?

— Je ne voudrais pas que vous vous sentiez nus. » Carlos fut le premier à descendre l'échelle de coupée. « Comment ça s'est passé ?

— On ne peut mieux. Très aimables et très coopératifs, vos compatriotes. » Il montra deux documents. « Un laissez-passer militaire et un permis pour que je puisse conduire ce véhicule. Jusqu'à Metković seulement, mais ça nous avancera bien. Tous deux signés par le commandant Massamo. Mesdemoiselles, voulez-vous monter avec moi devant ? C'est beaucoup plus confortable, et la cabine est chauffée, pas l'arrière.

— Merci, déclina Lorraine. Je préfère m'asseoir derrière.

— Mais non, intervint Sarina. Je ne veux pas avoir à supporter toute seule cette inquisition faite homme. » Elle prit Lorraine par le bras et lui glissa un mot à l'oreille tandis que Petersen levait les yeux au ciel d'un air résigné. Lorraine commença par refuser vigoureusement de la tête, puis elle accepta avec réticence.

Ils serrèrent la main à Carlos et le remercièrent – à l'exception de Lorraine qui resta figée, les yeux sur les docks. Carlos la regarda avec exaspération puis il s'écria : « Parfait. Vous m'avez énervé et moi, oubliant que je suis censé me conduire en officier et en gentleman, je vous ai énervée à mon tour. » Il lui entoura les épaules de son bras et, après une brève accolade, lui planta un baiser vigoureux sur la joue : « En guise d'excuse et d'au revoir. »

Petersen fit démarrer le moteur plutôt asthmatique et le camion s'éloigna. Le garde grisonnant, à la grille du port, ignore les papiers que lui tendait Petersen et, d'un geste las, lui fit signe de passer : il ne voulait sans doute pas quitter la chaleur du braséro dans sa guérite. Tout en conduisant, Petersen lança un regard sur sa droite. Lorraine, à l'extrémité du siège, avait les yeux fixés devant elle, le visage ruisselant de larmes. Fronçant les sourcils, Petersen se pencha en avant et tordit la tête de son côté ; un coup de coude très sec le rappela à l'ordre : c'était Sarina, sourcils froncés elle aussi, hochant imperceptiblement la tête. Petersen lui jeta un regard interrogatif auquel elle répondit par un coup d'œil glacé. Il s'enfonça dans son siège et réserva son attention à la route.

À l'arrière du camion, déjà empuanti par les cigares de Georges, Giacomo ne cessait de regarder la bâche qui bougeait bizarrement près de la cabine. Il finit par donner une tape sur le bras de Georges.

« Georges ?

— Oui.

— Avez-vous jamais vu une bâche s'agiter toute seule ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien, c'est ce que celle-ci fait à l'instant même, fit-il en la désignant de l'index.

— Je vois. Mon Dieu, j'espère qu'ils ne sont pas en train d'étouffer là-dessous. » Il ôta la bâche, révélant trois corps couchés sur le côté, soigneusement ficelés et bâillonnés. « Ils n'étouffent pas du tout. Ils commencent seulement à s'agiter un peu. »

Malgré le peu de lumière qui éclairait le fond du camion, Giacomo reconnut le vieux soldat et son très jeune compagnon qui étaient venus chercher Petersen et ses deux amis à bord du *Colombo*.

« Et qui est le troisième ? demanda-t-il.

— Le commandant Massamo. Capitaine – adjoint, je crois – du port. »

Michael, assis avec Alex de l'autre côté du camion, demanda : « Qui sont ces gens ? Que font-ils ici ? Pourquoi sont-ils ligotés ? » Ces questions n'exprimaient aucun intérêt véritable. Sa voix morne trahissait une incompréhension stupéfiée. C'étaient les premiers mots qu'il prononçait ce jour-là : le mal de mer et les événements traumatisants qu'il avait vécus la nuit précédente l'avaient tellement épuisé qu'il n'était même pas venu prendre le petit déjeuner.

« Le capitaine du port et deux de ses soldats, expliqua complaisamment Georges. Nous les avons emmenés avec nous parce que nous ne voulions pas qu'ils donnent l'alarme dès que nous aurions tourné le dos ; et nous ne pouvions pas non plus les abattre, n'est-ce pas ? Nous les avons donc ficelés et bâillonnés pour éviter qu'ils ne fassent tout un cirque pendant que nous sortions du port. Vous posez vraiment des questions stupides, Michael.

— C'est le commandant Massamo qu'a mentionné le commandant Petersen ? Comment vous êtes-vous débrouillés pour qu'il signe ces permis ?

— Michael, de quoi nous soupçonnez-vous donc ? C'est très mal. Il ne les a pas signés, je l'ai fait pour lui. Il y avait des tas de paperasses dans la pièce, toutes visées de sa main. Nul besoin d'être un habile faussaire pour imiter une signature.

— Que va-t-il leur arriver ?

— Nous nous en débarrasserons à l'endroit et au moment voulu.

— Vous vous en débarrasserez ?

— Ils seront de retour à Ploče ce soir, sains et saufs. Voyons, Michael, on ne liquide pas ses alliés pour si peu. »

Michael considéra les trois malheureux prisonniers. « Oui, bien sûr. Des alliés. »

Ils furent arrêtés par des barrages aux deux villages suivants, mais on les laissa continuer leur chemin après quelques questions de pure forme. Au troisième village, Bagalović, Petersen s'arrêta dans une station-service temporaire de l'armée, descendit, remit quelques papiers au caporal responsable, attendit que le réservoir du camion soit rempli, donna un pourboire au caporal qui le gratifia d'un salut surpris, et reprit la route.

« Ils n'ont vraiment pas l'air de soldats, s'étonna Sarina. Ils ne se conduisent pas comme des soldats. Ils semblent si... si... comment dire ?... apathiques.

— Un net manque d'enthousiasme, je vous l'accorde. Leur conduite ne les met pas particulièrement en valeur, sans doute. Les Italiens peuvent, en fait, être de très, très bons soldats, mais pas dans cette guerre-ci. Ils n'ont pas le cœur à se battre, malgré les discours incendiaires de Mussolini. Ils ne voulaient pas de cette guerre, pour commencer, et ils en veulent de moins en moins à mesure que le temps passe. Leurs troupes de choc se battent bien, mais pas par patriotisme, juste par fierté professionnelle. Tout cela nous arrange bien, d'ailleurs.

— Quels sont ces papiers que vous avez remis à ce soldat ?

— Des coupons de gas-oil que m'a donnés le commandant Massamo.

— Le commandant Massamo vous les a donnés. Du carburant gratuit, je suppose. Et ce pourboire que vous avez laissé au soldat, le commandant Massamo vous l'a offert également ?

— Bien sûr que non. Nous ne sommes pas des voleurs.

— Non... Vous volez seulement les camions et les bons de gas-oil. À moins que vous ne les ayez simplement empruntés ?

— Provisoirement. Le camion, du moins.

— Bien entendu, vous le renverrez au commandant Massamo. »

Petersen lui jeta un regard. « Vous êtes censée vous montrer

inquiète, pas me bombarder de questions indiscretes. Je n'aime pas tellement me faire interroger. Ne sommes-nous pas du même côté ? Quant au camion, je crains effectivement que le commandant ne le revoie jamais. »

Ils continuèrent de rouler en silence, et un quart d'heure plus tard ils entraient dans la ville de Metković. Petersen gara le camion dans la grand-rue et descendit sur la chaussée.

« Vous avez oublié quelque chose, lui lança Sarina.

— Quoi ?

— Vos clefs. Vous les avez laissées sur le tableau de bord.

— Je vous en prie, ne soyez pas stupide. » Petersen traversa la rue et disparut dans un magasin.

« Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? demanda Lorraine qui n'avait pas desserré les dents depuis Ploče.

— Ce qu'il a dit. Il en sait tellement qu'il sait probablement que je serais incapable de conduire ce vieux monstre brinquebalant. Et même si je le pouvais, où irais-je ? » Elle effleura l'arrière de la cabine. « C'est du bois. Je n'aurais pas fait cinq mètres que ce sinistre Alex m'abattrait. » Elle semblait extrêmement accablée.

« Ce serait bien agréable de le voir, ne serait-ce qu'une fois, commettre une erreur, soupira Lorraine.

— Oh oui ! Mais je ne crois pas que ça nous arrangerait tellement. J'ai le sentiment que ce qui est bon pour le commandant Petersen est bon pour nous. Et vice versa. »

Vingt minutes s'écoulèrent avant que Petersen ne revienne. Pour un fugitif, il n'était pas pressé. Il portait un grand panier en osier dont le contenu était recouvert de papier marron. Il déposa ce colis à l'arrière du camion et quelques instants plus tard il était de nouveau installé au volant. Il paraissait d'excellente humeur.

« Bien, allez-y, posez vos questions », lança-t-il en plaisantant.

Sarina fit la moue, mais sa curiosité l'emporta : « Le panier ?

— Une armée marche sur son estomac. En forçant un peu, vous pouvez considérer que nous sommes un détachement militaire. Ce sont des provisions. Qu'aurais-je pu acheter d'autre dans un magasin d'alimentation ? Du pain, du fromage, des jambons, diverses viandes, du goulash, des fruits, des légumes, du thé, du café, du sucre, un réchaud à alcool, une bouilloire et une casserole. J'ai promis au colonel Lunz de vous livrer en assez bon état. »

Malgré elle, un sourire lui échappa. « On dirait, à vous entendre,

que vous voulez nous livrer dans le meilleur état possible à un marché d'esclaves. Vous avez oublié votre gros ami, non ?

Mon premier achat a été pour lui. Je n'avais pas déposé le panier à l'arrière du camion depuis cinq secondes que Georges avait décapsulé sa première bouteille de bière d'un litre. J'ai acheté du vin aussi. »

Ils laissèrent derrière eux les faubourgs de la ville. « Je croyais que le permis n'était validé que jusqu'à Metković ?

— J'ai deux permis. Je n'en ai montré qu'un à Carlos. »

Une demi-heure plus tard, Petersen retraversa la Neretva et s'arrêta dans un garage assez important, à l'extérieur de Čapljina. Il y entra et en ressortit quelques minutes après.

« Je suis juste allé dire bonjour à un vieil ami. »

Ils traversèrent le village de Trebižat et quelques kilomètres plus loin, Petersen sortit de la grand-route pour emprunter une voie secondaire, en pente raide. Ils s'engagèrent ensuite sur une piste herbeuse, qui montait elle aussi, jusqu'à ce qu'ils parviennent à un terre-plein où ils s'arrêtèrent, à une cinquantaine de mètres d'un bâtiment bas en pierre. La route n'allait pas plus loin.

Ils descendirent de la cabine et se dirigèrent vers l'arrière du camion. Petersen leva un des battants de la bâche. « C'est l'heure du déjeuner », s'exclama-t-il.

Une minute peut-être s'écoula sans le moindre signe d'activité. Sarina et Lorraine se regardèrent avec une incompréhension inquiète que le calme distraît de Petersen ne dissipait en rien.

« Lorsque Georges fait un nœud, expliqua alors Petersen, il faut le temps de le défaire. »

Soudain, les battants de toile s'ouvrirent et le commandant Massamo et ses deux soldats, débarrassés de leurs liens et de leurs bâillons, furent descendus de l'arrière. Massamo et le vétéran s'effondrèrent en touchant le sol.

« Mais qui sont ces malheureux et que leur ont donc fait l'affreux Petersen et ses diaboliques amis ? » plaisanta Petersen. Le jeune soldat s'était assis à son tour, comme les deux autres. « Eh bien, l'officier est le commandant Massamo, le capitaine du port, et vous avez déjà vu les deux autres. Nous ne leur avons pas brisé les jambes, ni rien de ce genre, ils marcheront de nouveau dès que leur circulation sera rétablie. » Les quatre autres passagers de la benne venaient de sauter à terre. « Faites-les marcher un peu », ordonna Petersen.

Georges souleva le commandant, Giacomo le jeune soldat et Michael le vétéran. Mais ce dernier n'était pas seulement vieux et

gros, il n'avait manifestement aucune envie de se mettre debout. Sarina lança à Petersen un regard qui se voulait meurtrier et alla aider son frère. Petersen regarda Lorraine, puis Georges.

« Qu'allons-nous en faire ? demanda-t-il à voix basse. La poignarder ou la tuer à coups de gourdin ? »

Le visage de Georges resta parfaitement impassible. Il sembla réfléchir un moment : « Peu importe. Il y a plein de ravins alentour », finit-il par répondre.

Lorraine les regarda sans comprendre : le serbo-croate, à l'évidence, n'était pas sa langue.

« Je comprends maintenant la présence du petit ami : garde du corps et interprète. Je sais qui elle est.

— Moi aussi. »

Impérieuse et irritée, Lorraine leur lança : « De quoi parlez-vous, tous les deux ? Quels mufles vous faites. » Peu s'en fallut qu'elle ne tapât du pied.

— C'est notre langue maternelle. Ne prenez pas la mouche. Ma chère Lorraine, vous vous rendriez la vie tellement plus facile si vous cessiez de vous méfier de tout le monde. Il est vrai, néanmoins, que nous parlions de vous.

— Je m'en doutais un peu » répondit-elle, d'une voix un peu moins tranchante.

— Essayez simplement de faire confiance aux gens de temps en temps, reprit Petersen en souriant pour mieux faire passer son reproche. Croyez bien que nous sommes tout aussi aux petits soins pour vous que votre Giacomo. Quand allez-vous comprendre que nous voulons vous protéger ? Si la moindre chose devait vous arriver, Jamie Harrison ne nous le pardonnerait jamais.

— Jamie Harrison ! Vous connaissez : Jamie Harrison ! s'écria-t-elle, les yeux écarquillés et un petit sourire sur les lèvres. Je ne vous crois pas. Vous connaissez le capitaine Harrison ?

— “Jamie” pour vous.

— Jamie. » Elle regarda Georges. « Vous le connaissez ?

— Tst, tst ! Encore des soupçons. Si Peter dit qu'il le connaît, je dois le connaître. C'est ça ? » Il sourit tandis qu'elle rougissait. « Ma chère, je ne vous en veux pas. Bien sûr que je le connais. Grand, très grand. Mince. Une barbe châtain.

— Il n'avait pas de barbe quand je le connaissais.

— Il en a une maintenant. Et une moustache. Les cheveux bruns en

tous cas. Et, comme disent les Anglais, il est terriblement, terriblement anglais. Il porte un monocle. L'arborescent, devrais-je dire. Prétend en avoir besoin, mais ça n'est pas vrai. Terriblement anglais.

— C'est bien lui ! » Elle sourit.

Le commandant Massamo et ses deux hommes, dont la circulation se rétablissait, comme le prouvaient leurs grimaces, pouvaient à nouveau se déplacer tous seuls, ou presque. Petersen descendit le lourd panier d'osier du camion et se dirigea, précédant les autres, vers la chaumière. Il gravit les marches taillées dans la prairie en pente et sortit une clef de sa poche. Sarina regarda la clef, puis Petersen, mais parvint à ne rien dire.

Petersen surprit son regard. « Je vous l'avais dit, des amis. » Le grincement des gonds et l'odeur de moisi qui surgit de l'intérieur montraient bien que l'endroit n'avait pas servi depuis des mois. La pièce unique était glacée et modestement meublée : une table de bois blanc, deux bancs, quelques chaises dépareillées en bois, un poêle et une pile de bûches.

« Le plus important d'abord ! » s'écria Petersen. Il regarda Georges qui venait de sortir une bouteille de bière du panier. « Vous connaissez vos priorités, vous, au moins.

— J'ai une soif féroce, répondit Georges avec dignité. Je peux boire ça et allumer un poêle en même temps.

— Vous vous occupez de nos hôtes ? J'ai une visite à faire.

— Ça ne vous prendra pas plus d'une demi-heure, j'espère. »

Petersen ne revint qu'une heure plus tard. Georges n'aimait pas les demi-mesures et il faisait déjà une chaleur d'enfer dans la cabane. Le couvercle du poêle rougeoyait malgré la lumière et Petersen laissa la porte ouverte. Il posa sur la table un deuxième panier d'osier qu'il venait de rapporter.

« D'autres provisions. Pardonnez-moi d'être en retard.

— Nous n'étions pas inquiets, fit Georges. Le repas sera prêt quand vous le voudrez. Nous avons déjà mangé. » Il examina le contenu du second panier : « Il vous a fallu tout ce temps pour trouver ça ?

— J'ai rencontré quelques amis.

— Où est le camion ? demanda Sarina, qui était allée prendre l'air à la porte.

— Tout près. Dans les arbres. On ne peut pas le voir du ciel.

— Vous pensez qu'ils nous font rechercher par avion ?

— Pas vraiment, mais pourquoi prendre des risques inutiles ? » Il s'attabla et se confectionna un sandwich au fromage et au salami. « Ceux qui ont besoin de dormir ont intérêt à se reposer maintenant. C'est ce que je vais faire moi-même. Nous n'avons pas du tout dormi la nuit dernière. Nous repartirons dans deux ou trois heures. Personnellement, j'aime autant voyager la nuit.

— Et moi, je préfère dormir la nuit », dit Georges. Il prit une bouteille. « Laissez-moi veiller sur votre sommeil. En attendant, bon appétit ; nous nous sommes régelés.

— Après la cuisine de Giovanni, tout est exquis. »

Petersen s'absorba dans son repas. Au bout de quelques minutes, il leva la tête, regarda autour de lui et demanda à Georges : « Où sont passées nos petites pestes ?

— Elles viennent de sortir. Se promener, je suppose. »

Petersen secoua la tête. « C'est ma faute. Je ne vous ai rien dit. » Il se leva et sortit. Les deux jeunes femmes étaient à une quarantaine de mètres.

« Revenez ! », cria-t-il. Elles s'immobilisèrent et se retournèrent. « Revenez ! » répéta-t-il avec un geste impérieux de la main. Elles se regardèrent et revinrent lentement sur leurs pas.

Georges était surpris. « Quel mal y a-t-il à faire une innocente promenade ? »

Petersen baissa la voix afin de n'être pas entendu de l'intérieur de la cabane. « Je vais vous expliquer ce qu'il y a de mal à faire une innocente promenade. » Il murmura quelques phrases à l'oreille de Georges qui hocha la tête avec approbation. Il se tut lorsque les jeunes femmes furent à quelques pas.

« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Sarina.

Petersen pointa le menton vers une petite cahute à quelques mètres de la cabane : « Si c'est ce que vous cherchez...

— Non. Nous faisons une petite promenade. Où est le mal ?

— Rentrez.

— Si vous insistez. » Sarina lui sourit gentiment : « Cela vous étoufferait-il de nous dire pourquoi ?

— Les simples soldats ne parlent pas sur ce ton aux officiers. Que vous soyez des femmes ne change rien à la chose. » Sarina ne souriait plus ; le ton de Petersen n'incitait guère à la plaisanterie. « Je vais vous dire pourquoi. Parce que je le dis. Parce que vous ne pouvez rien faire sans ma permission. Parce que vous êtes des enfants perdus dans

les bois. Et parce que je vous ferai confiance lorsque vous me ferez confiance. » Les deux jeunes femmes échangèrent un regard interrogateur, puis rentrèrent sans mot dire.

« Un peu sec, non ? commenta Georges.

— Vous et votre sentimentalité de quinquagénaire. Sûr que c'était un peu sec. Je voulais seulement qu'elles comprennent bien qu'elles ne doivent pas se promener sans ma permission. Elles auraient pu nous mettre dans une situation fichtrement embarrassante.

— Bien sûr. Je comprends pourquoi, mais pas elles. Pour elles, vous n'êtes qu'un grand méchant loup, autoritaire et braillard par surcroît. Irrationnel, qu'elles vous croient. Les ordres sont les ordres. Ce n'est pas grave, Peter ; lorsqu'elles en viendront à apprécier vos solides qualités, elles tomberont peut-être même amoureuses de vous. »

Rentrant dans la cabane, Petersen dit : « Personne ne doit sortir, s'il vous plaît. À part, bien entendu, Georges et Alex. Eh, oui, Giacomo. »

Giacomo, assis sur un banc, près de la table, leva sa tête posée sur ses bras croisés et grogna d'une voix endormie : « Giacomo ne va nulle part.

— Et moi ? réclama Michael.

— Non.

— Alors, pourquoi Giacomo ?

— Vous n'êtes pas Giacomo », répliqua brutalement Petersen.

Petersen se réveilla deux heures plus tard et secoua la tête comme pour chasser le sommeil. Apparemment, seuls l'infatigable Georges, un verre de bière à la main, et les trois prisonniers étaient éveillés, Petersen se leva et secoua les autres.

« Nous allons bientôt partir. Le temps de prendre du thé, du café, du vin ou ce que vous voudrez et nous y allons. » Il entreprit de bourrer le poêle.

Le commandant Massamo, qui était resté remarquablement silencieux depuis qu'on lui avait retiré son bâillon, demanda : « Nous venons avec vous ?

— Vous restez ici. Ligotés, mais pas bâillonnés... Vous pourrez hurler tout votre soûl, personne ne vous entendra. » Il leva la main pour prévenir une protestation. « Non, vous ne mourrez pas de froid pendant les longues veillées nocturnes. Vous n'aurez pas le temps de vous enrhummer que vous serez délivrés. Environ une heure après notre départ je téléphonerai au poste militaire le plus proche – il se trouve à

environ cinq kilomètres d'ici – et je leur dirai où vous êtes. Ils devraient arriver un quart d'heure plus tard.

— Vous êtes très aimable. » Massamo eut un sourire mélancolique. « Mieux vaut cela que d'être abattu sur-le-champ.

— L'Armée royale yougoslave ne reçoit d'ordres de personne ; les Allemands et les Italiens ne font pas exception. Lorsque nos alliés se mettent en travers de notre chemin, nous sommes contraints d'agir pour nous protéger. Mais nous ne tuons pas. Nous ne sommes pas des barbares. »

Quelques instants plus tard, Petersen considéra les trois captifs ligotés de frais. « Le poêle est plein. Des étincelles ne peuvent pas sauter, vous ne risquez donc pas de périr brûlés. Vous serez certainement libres d'ici une heure et demie. Au revoir. »

Aucun des trois prisonniers ne lui répondit.

Suivi de ses compagnons d'aventure, Petersen descendit les marches herbues et prit le chemin jusqu'au premier virage. Le camion les attendait dans une petite clairière.

« Ooh ! Un *nouveau* camion, s'écria Sarina.

— Ooh ! Un *nouveau* camion, répéta Petersen sur le même ton. C'est exactement ce que vous auriez dit en rentrant dans la cabane après l'avoir trouvé. On ne peut pas avoir confiance en des enfants perdus dans les bois. Le commandant Massamo aurait beaucoup aimé vous entendre dire ça. Il aurait su alors que nous nous étions débarrassés du vieux camion, aurait annulé les recherches pour le retrouver – elles doivent avoir commencé maintenant – et aurait lancé une battue pour mettre la main sur un autre camion perdu. Voilà ce qui aurait pu se passer et j'aurais alors été contraint de me colleter à nouveau avec Massamo.

— Quelqu'un pourrait tomber sur notre premier véhicule, non ? intervint Giacomo.

— Il faudrait pour cela qu'il se décide à plonger dans les eaux glacées de la Neretva. Et qui serait assez fou pour s'y amuser ? Je l'ai fait tomber d'une petite falaise où l'eau est profonde. C'est ce que m'a dit un pêcheur du coin.

— On ne le voit pas sous l'eau ?

— Non. À cette époque de l'année les eaux de la Neretva sont boueuses et en crue. Dans quelques mois seulement, après la fonte des neiges, la rivière redeviendra verte et transparente. Qu'importe ce qui se passera alors.

— Quelle âme charitable vous a offert ce beau modèle tout neuf ?

demanda Georges. Pas l'armée italienne, j'imagine.

— Pas précisément. Mon ami le pêcheur, qui se trouve être également le propriétaire du garage où je me suis arrêté en cours de route, répare à l'occasion les camions de l'armée italienne qui n'a pas d'atelier dans la région. Il avait quelques camions civils qu'il aurait pu me proposer, mais nous avons estimé tous deux que celui-ci était beaucoup plus commode et officiel.

— Votre ami ne risque-t-il pas des ennuis ?

— Pas du tout. Nous avons déjà forcé le cadenas à l'arrière du garage au cas où des soldats viendraient demain. Ce qui est très improbable, puisque nous serons dimanche. Lundi matin, en bon collaborateur, il ira trouver les autorités militaires italiennes et leur apprendra que son garage a été cambriolé et qu'on y a volé un véhicule de l'armée. Il ne risque rien. Les coupables sont tout trouvés : nous.

— Et que se passera-t-il lundi matin, quand les recherches commenceront ? interrogea Sarina.

— Lundi matin, ce camion aura probablement rejoint son aîné. Quoiqu'il advienne, nous l'aurons alors abandonné depuis longtemps.

— Vous avez vraiment l'esprit tordu.

— Ne faites pas l'enfant. C'est ce que l'on appelle planifier l'avenir. Allez, montez. »

Le nouveau camion était nettement plus confortable et moins bruyant que l'autre. Tandis que Petersen démarrait, Sarina s'étonna : « Je ne voudrais pas avoir l'air de critiquer, mais... vous avez une attitude franchement cavalière envers ce qui appartient à vos alliés. »

Petersen lui jeta un regard et tourna de nouveau son attention vers la route : « Nos alliés », corrigea-t-il.

« Comment ? Oh ! Oui, bien sûr. Nos alliés. »

Petersen regardait toujours devant lui. Peut-être réfléchissait-il, mais c'était impossible à dire, tant il était capable de contrôler ses expressions. Puis il dit : « Cette auberge de montagne, hier à l'heure du déjeuner. Vous vous rappelez ce que Georges a dit ? »

— Me rappeler... comment voulez-vous ? Il parle tant, tout le temps. Ce qu'il a dit à propos de quoi ?

— De nos alliés.

— Vaguement.

— Vaguement ? » Il eut un claquement de langue désapprouvateur. « C'est un mauvais point. Un opérateur radio – n'importe quel agent –

devrait se rappeler tout ce qui se dit. Notre alliance est provisoire, elle est seulement dictée par les circonstances et la facilité. Nous nous battons *avec* les Italiens – Georges a dit “les Allemands” mais c’est la même chose – non *pour* eux. Nous nous battons pour nous. Lorsqu’ils auront rempli leur rôle, il sera temps pour eux de partir. Entre-temps, un conflit d’intérêts a surgi entre les Italiens et les Allemands d’une part et nous d’autre part. Notre intérêt d’abord. Dommage pour cette histoire de camions, mais un ou deux en plus ou en moins ne va rien changer au résultat de la guerre. »

Après quelques instants de silence, Lorraine demanda : « Qui va donc gagner cette horrible guerre, commandant Petersen ? »

— Nous. J’aimerais autant que vous m’appeliez simplement Peter. Tant que vous restez courtoise, bien sûr. »

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard. Petersen fit comme s’il n’avait rien vu.

À Čapljina, tandis que l’obscurité tombait, ils furent arrêtés par un barrage militaire. Un jeune officier s’approcha, braqua sa torche sur un papier qu’il avait à la main, puis sur les plaques d’immatriculation du camion, avant de la diriger sur le pare-brise. Petersen se pencha à la portière :

« Ne nous collez pas cette fichue torche dans les yeux ! » cria-t-il d’un ton irrité.

La lumière s’éteignit immédiatement.

« À vos ordres. Vérification de routine. Nous recherchons un autre camion. » Il recula de quelques pas, salua et leur fit signe de passer. Petersen repartit.

« Je n’aime pas ça ! dit Sarina. Que se passera-t-il quand votre chance tournera ? Et pourquoi nous a-t-il laissés passer si facilement ? »

— Un jeune homme bien élevé, sensible et discret, expliqua Petersen. Qui suis-je, s’est-il dit, pour intervenir dans les ardentes relations d’un officier de l’armée avec deux belles jeunes femmes. En tous cas, la chasse est ouverte. Le papier qu’il avait à la main portait le numéro de l’autre camion. Puis il a vérifié qui étaient le conducteur et les passagers, ce qui est très inhabituel. Il avait instruction de rechercher trois desperados. N’importe qui peut voir que je suis parfaitement respectable, et ni l’une ni l’autre d’entre vous ne pourrait être confondue avec un desperado, gros ou mince.

— Mais ils doivent savoir que nous sommes avec vous.

— Pourquoi « doivent » ? Ils le sauront, certes, bien assez tôt, mais ils l’ignorent encore. Les deux seules personnes à savoir que vous étiez

à bord de la vedette sont les deux soldats qui sont encore ficelés dans la cabane.

— Quelqu'un a pu poser des questions au *Colombo*.

— Possible, mais j'en doute. Et même dans ce cas, aucun membre de l'équipage n'aurait rien révélé sans l'accord de Carlos. Il a ce genre de rapport avec eux.

— Carlos pourrait le leur dire, estima Sarina.

— Carlos ne dirait rien de son propre chef. Il aurait peut-être des tiraillements avec sa conscience, mais pas longtemps, et le devoir ne serait pas le gagnant : il ne dénoncerait pas son ancienne petite amie, d'autant que ça ne se passerait pas sans coups de feu. »

Lorraine se pencha en avant et le regarda : « Qui est censé être la petite amie ? Moi ?

— Une parole en l'air. Vous savez comme je délire. »

Ils furent arrêtés encore deux fois à des barrages, sans incident. Quelques minutes après le second contrôle, Petersen se gara sur un terre-plein.

« Je préférerais que vous vous installiez à l'arrière maintenant, s'il vous plaît. Il y fait plus froid, mais mon ami le pêcheur m'a donné des couvertures.

— Pourquoi ? demanda Sarina.

— Parce qu'à partir de maintenant vous pourriez être reconnues. La probabilité est faible, mais elle existe. Votre description va être diffusée d'une minute à l'autre.

— Pas avant que le commandant Massamo... » Elle regarda sa montre. « Vous avez dit que vous téléphoneriez au poste militaire de Čapljina au bout d'une heure, il y a une heure et vingt minutes de cela. Ces hommes vont geler. Pourquoi avez-vous menti ?

— Si vous êtes incapable de réfléchir, et c'est manifestement le cas, au moins taisez-vous. Ce n'est qu'un petit mensonge innocent et nécessaire. Que serait-il arrivé si j'avais téléphoné pendant ces vingt dernières minutes ?

— Ils seraient allés à leur secours.

— C'est tout ?

— Quoi d'autre ?

— Que Dieu aide la Yougoslavie ! Ils auraient trouvé l'origine de l'appel téléphonique et auraient su à peu près où je me trouvais. Ils ont été prévenus à l'heure dite par mon ami. De Gruda, sur la route entre Čapljina et Imotski, au nord-ouest d'ici. Quoi de plus naturel que

nous tentions de rallier Imotski – une division italienne y a son quartier général. Ils vont donc concentrer leurs recherches sur les environs d'Imotski. Il y a énormément d'endroits – bâtiments, magasins, camions – où une personne peut se cacher au quartier général d'une division. Et comme les Italiens aiment à peu près autant les Allemands que les Yougoslaves – et l'ordre de m'arrêter vient du QG allemand à Rome – je n'ai pas l'impression qu'ils vont nous rechercher avec beaucoup d'enthousiasme. Mais il se peut qu'ils aient éventé ma manœuvre, c'est pourquoi il vaut mieux que vous passiez derrière tout de même. »

Petersen descendit, s'assura qu'elles étaient bien installées à l'arrière du camion, remonta dans la cabine et reprit la route.

Il franchit encore deux barrages – dans les deux cas on lui fit signe de passer sans même l'arrêter – avant d'arriver à Mostar. Il alla jusqu'au centre-ville, traversa la rivière, et tourna à droite le long de l'hôtel Bristol ; deux minutes plus tard, il se gara et coupa le moteur. Il descendit et fit le tour du camion.

« Restez dedans, s'il vous plaît, demanda-t-il. Je devrais être de retour dans un quart d'heure.

— Pourrions-nous savoir où nous sommes ? s'enquit Giacomo.

— Bien sûr. À Mostar, dans un parc de stationnement public.

— N'est-ce pas un endroit un peu trop public ? protesta, inévitablement, Sarina.

— Plus c'est public, mieux ça vaut. Si vous voulez vraiment vous cacher, rien de tel qu'un endroit évident.

— N'oubliez pas de dire à Josip que je n'ai rien mangé ni bu depuis des jours, intervint Georges.

— Je n'aurai pas besoin de le lui dire. Il vous connaît. »

Petersen revint dans un petit bus Fiat à quatorze places qui avait connu son heure de splendeur au milieu des années vingt. Le chauffeur était un petit homme mince, au teint basané, avec une féroce moustache noire, des yeux brillants et une réserve d'énergie apparemment inépuisable.

« Voici Josip », dit Petersen. Josip salua Georges et Alex avec un enthousiasme débordant : tous trois se connaissaient manifestement depuis longtemps. Petersen ne prit pas la peine de le présenter aux autres. « Mettez vos affaires dans le bus. Josip ne souhaite guère avoir un camion militaire italien garé devant son hôtel.

— Son hôtel ? s'étonna Sarina. Nous allons descendre dans un hôtel ?

— Lorsque vous voyagez avec nous, fit Georges, très grand seigneur, vous ne pouvez vous attendre qu'à ce qu'il y a de mieux. »

L'hôtel, où ils arrivèrent quelques instants plus tard, n'avait vraiment pas l'air de ce que l'on fait de mieux. Ses abords étaient même franchement peu ragoûtants. Josip gara le bus dans un garage et les précéda dans une étroite allée sinueuse, pas assez large pour laisser passer une voiture, qui débouchait sur un lourd portail de bois.

« L'entrée de service, expliqua Petersen. L'hôtel de Josip est tout à fait respectable, mais il ne souhaite pas attirer inutilement l'attention en recevant autant de monde à la fois. »

Ils traversèrent un couloir et arrivèrent à la réception, petite mais claire et propre.

« Maintenant, fit Josip en se frottant rapidement les mains, je vais vous montrer vos chambres. Un bon bain et je vous sers le dîner. » Il ouvrit les mains, paumes vers le ciel. « Ce n'est pas le Ritz, mais au moins vous ne vous coucherez pas le ventre vide.

— Je ne me sens pas le courage de monter l'escalier maintenant », bougonna Georges. Il pointa le menton vers une porte voûtée : « Je crois que je vais simplement aller me reposer là-dedans.

— Le barman est de congé ce soir, Professeur. Vous allez devoir vous servir vous-même.

— À la guerre comme à la guerre.

— Par ici, mesdames. »

En haut, dans le couloir, Sarina se tourna vers Petersen et lui demanda à voix basse : « Pourquoi votre ami a-t-il appelé Georges « Professeur » ?

— Beaucoup de gens l'appellent comme ça. Un surnom. Vous pouvez aisément comprendre pourquoi. Il ne cesse de pontifier. »

Le dîner excéda les promesses de Josip, mais il est vrai que les aubergistes bosniaques sont renommés pour leur imagination et leur esprit de ressource, sans parler de leur âpreté au gain. Vu la misère qui régnait alors dans ce pays ravagé par la guerre, ce repas relevait du miracle : jambon dalmate, mulet accompagné d'un excellent vin blanc de Josip et, pour couronner ce festin, du gibier avec lequel fut servi un des célèbres vins rouges de la Neretva. Après avoir fait remarquer, sombrement, que personne ne sait ce que l'avenir capricieux lui réserve, Georges resta silencieux – prodige inouï – pendant un quart d'heure, le temps d'exécuter une démonstration implacable de goinfrerie gastronomique.

Marija, la femme de Josip, partageait avec son mari la table de Georges et de ses deux compagnons. Petite, brune et énergique comme son mari, elle était aussi vive et étonnamment bavarde qu'il était réservé et taciturne. Elle regarda Michael et Sarina, assis à une petite table à quelque distance de là, puis Giacomo et Lorraine, installés à une autre table, dans un autre coin, et remarqua, en baissant la voix : « Vos amis sont très silencieux. »

Georges avala une monstrueuse bouchée de gibier : « C'est la nourriture, expliqua-t-il.

— Il leur arrive de parler, intervint Petersen. Simplement, vous ne pouvez pas les entendre avec le bruit de mastication que fait Georges. Mais vous avez raison, ils parlent à voix très basse.

— Mais pourquoi ? s'étonna Josip. Pourquoi se croient-ils obligés de murmurer ? Ils n'ont rien à craindre ici. Personne d'autre que nous ne peut les entendre.

— Vous avez entendu ce que Georges a dit. Ils ne savent pas ce que l'avenir leur réserve. C'est une expérience entièrement nouvelle pour eux – pas, bien entendu, pour Giacomo, mais pour les trois autres. Ils sont inquiets et, de leur point de vue, ils ont toutes les raisons de l'être. Pour ce qu'ils en savent, demain sera peut-être leur dernier jour.

— Ça pourrait être votre dernier jour aussi, fit Josip. On raconte au marché – nous autres restaurateurs y passons beaucoup de temps – que des groupes de Partisans ont contourné la garnison italienne de Prozor, descendu la vallée de la Rama et se trouvent dans les collines qui dominent la route entre ici et Jablanica. Ils contrôlent peut-être même la route : ils sont assez fous pour ça. Quels sont vos plans pour demain ? Si ce n'est pas indiscret...

— Ce n'est pas indiscret du tout. Nous allons devoir nous enfoncer dans les montagnes à un moment ou à un autre, bien sûr, mais ces trois jeunes gens ne me semblent pas très montagnards, et nous allons rouler le plus longtemps possible, sur la route de Jablanica s'entend.

— Et si vous tombez sur les Partisans ?

— Qui sait de quoi demain sera fait ? »

À la fin du repas, Giacomo et Lorraine se levèrent et se dirigèrent vers la table de Petersen. « J'ai essayé de faire une promenade, de me dégourdir les jambes cet après-midi, dit Lorraine, mais vous m'en avez empêchée. J'aimerais me promener maintenant, y voyez-vous un inconvénient ?

— Oui, j'y vois un inconvénient. Vous êtes jeune, belle, et les rues sont pleines de soldats affamés de chair fraîche. Même si une patrouille vous arrête, vous ne parlez pas un mot de la langue. En

outre, il fait un froid de loup.

— Depuis quand vous préoccupez-vous de ma santé ? protesta-t-elle, de nouveau impérieuse. Giacomo me protégera. Ce que vous voulez dire, c'est que vous n'avez toujours pas confiance en moi.

— Eh bien, oui il y a de cela aussi.

— Et que craignez-vous ? Que je m'enfuie ? Que je vous dénonce aux... aux autorités ? Et à quelles autorités ? Il n'y a rien que je puisse faire.

— Je le sais. Seule votre sécurité me préoccupe.

— Merci ! cracha-t-elle, incrédule.

— Allez, je viens avec vous.

— Non merci. Je ne veux pas de vous.

— Vous voyez, plaisanta Georges, elle ne vous aime pas. » Il recula sa chaise. « Mais tout le monde aime Georges, ce bon gros Georges. Je viens avec vous.

— Je ne veux pas de vous non plus. »

Petersen toussota. Josip s'interposa : « Le commandant a raison, vous savez, mademoiselle. Cette ville est dangereuse quand la nuit est tombée. Votre Giacomo semble parfaitement capable de protéger n'importe qui, mais il y a des rues dans cette ville où même les patrouilles de la police militaire ne s'aventurent pas. Je sais où l'on peut se promener sans danger et où il faut éviter d'aller.

— Vous êtes très gentil, sourit-elle.

— Pouvons-nous venir aussi ? demanda Sarina.

— Bien sûr que oui. »

Tous les cinq, Michael y compris, boutonnèrent leur manteau jusqu'aux oreilles et s'en furent, laissant Petersen et ses deux compagnons. Georges haussa les épaules et soupira.

« Quand je pense que j'étais la personne la plus populaire du pays. C'était avant de vous rencontrer, bien sûr. Le moment est venu de nous retirer, non ?

— Si tôt ?

— Au bar, s'entend. » Georges les précéda dans la pièce voisine et se glissa derrière le comptoir. « Curieuse jeune femme, cette Lorraine. Pourquoi veut-elle sortir par une telle nuit, sombre et dangereuse ? Elle n'a pourtant rien, apparemment, d'une fanatique du grand air.

— Pas plus que Sarina. Deux curieuses jeunes femmes. »

Georges déboucha une bouteille de vin rouge. « Convenons que les

lubies des femmes surtout jeunes, dépassent notre entendement et concentrons-nous avec plus de profit sur l'excellent millésime qu'est 1938. »

Alex parla soudain : « Je ne crois pas qu'elles soient si curieuses que cela. »

Petersen et Georges lui donnèrent toute leur attention. Alex parlait si rarement, hasardait une opinion tellement moins souvent encore, qu'on l'écoutait toujours lorsque d'aventure il ouvrait la bouche.

« Se pourrait-il, Alex, que vous ayez observé quelque chose qui nous aurait échappé ? demanda Georges.

— Oui. Vous voyez, je ne parle pas autant que vous, expliqua-t-il sans malice. Lorsque vous parlez, je regarde, j'écoute et je m'instruis, tandis que vous vous écoutez parler. Les deux jeunes femmes semblent s'être liées d'amitié. Je crois qu'elles sont devenues trop amies trop vite. Peut-être s'aiment-elles vraiment beaucoup, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'elles ne se font pas confiance. Je suis sûr que Lorraine est sortie pour apprendre quelque chose. Quoi ? je l'ignore. Je crois que Sarina a eu la même impression et a voulu savoir de quoi il s'agissait, elle est donc sortie pour la surveiller. »

Georges approuva de la tête. « Un raisonnement finement argumenté. À votre avis, que cherchent-elles à savoir ?

— Aucune idée, répliqua Alex avec une nuance d'irritation. Je me contente de regarder. C'est vous qui êtes censés réfléchir. »

Les deux jeunes femmes et leurs gardes du corps rentrèrent avant même que les trois hommes eussent fini leur bouteille de vin – c'est dire que leur absence fut brève. Les deux jeunes femmes et Michael étaient déjà légèrement bleuis par le froid et Lorraine claquait des dents.

« Agréable balade ? demanda poliment Petersen.

— Très agréable », répondit Lorraine. Manifestement elle ne lui avait pas pardonné. « Je suis seulement venue dire bonne nuit. À quelle heure partons-nous demain matin ?

— À six heures.

— Six heures !

— Si c'est trop tard...»

Elle ignore sa remarque et se tourna vers Sarina : « Vous venez ?

— Dans un instant. »

Lorraine sortit et Georges proposa : « Pour un dernier verre, Sarina,

je peux recommander ce marasquin de Zadar. Après une vie consacrée...»

Elle l'ignora, comme Lorraine avait ignoré Petersen, et se tourna vers ce dernier : « Vous m'avez menti.

— Mon Dieu. Comme vous y allez.

— Georges. Vous m'avez dit qu'on le surnommait le Professeur, parce qu'il était loquace...

— Ce n'est pas tout à fait ça. J'ai dit qu'il pontifiait.

— N'ergotez pas ! Un surnom ! Doyen de la faculté des Langues et professeur de langues occidentales à l'université de Belgrade !

— Ma parole, s'écria Petersen d'un ton admiratif, vous êtes astucieuse ! Comment avez-vous trouvé ça ?

— J'ai simplement demandé à Josip. » Elle sourit.

« Bien joué. Avouez que vous avez été surprise ; vous l'imaginiez plutôt en concierge, non ? »

Son sourire s'effaça et une légère rougeur lui colora les joues. « Non. Mais pourquoi m'avez-vous menti ?

— Pas vraiment menti. C'est sans aucune importance. Tout simplement Georges n'aime pas se vanter de ses modestes compétences universitaires. Il n'a jamais atteint les sommets enivrants d'un diplôme de sciences politiques et économiques de l'université du Caire. »

Elle rougit à nouveau, plus fortement, puis elle sourit, un sourire imperceptible, mais un sourire tout de même. « Je n'ai même pas été reçue. Vous êtes dur, je n'ai pas mérité cela.

— C'est vrai. Pardonnez-moi. »

Elle se tourna vers Georges. « Mais qu'est-ce que vous faites maintenant... Je veux dire, un simple soldat...»

Derrière le bar, Georges se redressa avec dignité. « Je suis un soldat très peu simple.

— Oui. Mais je veux dire... un doyen, un professeur...»

Georges hocha tristement la tête. « Lancer des plus-que-parfaits du subjonctif dans les tranchées ennemies n'a encore jamais permis de remporter une bataille. »

Sarina le contempla avec Stupéfaction, puis se tourna vers Petersen : « Mais que veut-il dire par là ?

— Il est retourné dans ses maquis universitaires.

— Où que nous allions, fit-elle avec conviction, je doute que nous y

parvenions. Vous êtes fous. Tous les deux. Complètement fous. »

CHAPITRE 5.

Il était trois heures du matin quand Petersen se réveilla. Du moins, c'est ce qu'indiquait sa montre. La lumière était allumée et pourtant il l'avait éteinte avant de se coucher. Toutefois, ce n'était pas la lumière qui l'avait réveillé, mais quelque chose de froid et de dur que l'on venait de poser sèchement sur sa pommette droite. Prenant bien soin de ne pas remuer la tête, Petersen leva les yeux pour tenter de voir l'homme qui braquait l'arme, assis sur une chaise au chevet de son lit. Vêtu d'un costume gris de bonne coupe, il devait avoir une trentaine d'années : un sourire engageant, une moustache soigneusement taillée, du style qu'avait rendu fameux Ronald Colman avant la guerre, des yeux très froids, d'un bleu très pâle. Petersen avançait lentement la main et détourna le canon du pistolet.

« Vous avez besoin de pointer cette chose vers ma tête ? Avec ces trois autres bandits armés jusqu'aux dents ? »

Il y avait en effet trois autres hommes dans la chambre. Contrairement à leur chef, ils avaient l'air négligé et féroce. Ils portaient un uniforme vaguement paramilitaire, mais leur apparence importait moins que le pistolet-mitrailleur que chacun braquait sur Petersen.

« Autres bandits ? dit l'homme assis d'un air peiné. Cela fait de moi un bandit, donc ?

— Seuls les bandits pointent des pistolets vers la tête de paisibles dormeurs.

— Allons, commandant Petersen. Vous avez la réputation d'être un homme éminemment dangereux et très violent. Comment pouvons-nous être sûrs que vous n'avez pas un pistolet chargé à la main, sous les couvertures ? »

Petersen sortit lentement sa main droite de dessous les draps et ouvrit sa paume vide. « Il est sous mon oreiller.

— Ah bon. » L'homme enleva l'arme. « Que voulez-vous, on ne se méfie jamais assez d'un professionnel.

— Comment êtes-vous entré ? Ma porte était fermée à clef.

— Le signor Pijade s'est montré très coopératif. » Pijade était le nom de famille de Josip.

« Vraiment ?

— On ne peut faire confiance à personne par les temps qui courent.

— Je m'en suis aperçu aussi.

— Je commence à croire ce qu'on dit de vous. Vous n'êtes pas inquiet, n'est-ce pas ? Vous ne vous préoccupez même pas de savoir qui je pourrais être.

— Pourquoi m'en faire ? Vous n'êtes pas un ami, c'est tout ce qui m'importe.

— Qu'en savez-vous ? Il se peut que je sois un ami. Honnêtement, je ne le sais pas encore. Je suis le commandant Cipriano. Vous avez peut-être entendu parler de moi.

— Effectivement. Hier, pour la première fois. Je vous plains, commandant, je vous plains vraiment, mais j'aimerais mieux être ailleurs. Voyez-vous, je suis de ces âmes délicates qui ne se sentent pas à l'aise avec les malades.

— Malade ? » Cipriano eut l'air quelque peu étonné, mais son sourire ne s'effaça pas. « Moi ? Je suis solide comme un roc.

— Physiquement, sans nul doute. Mais mentalement, vous êtes un roc fêlé, que dis-je, irrémédiablement fendu. L'homme de main de ce sadique salaud qu'est le général Granelli ne peut être qu'un malade mental ; et pour avoir comme homme de main personnel cet empoisonneur psychopathe, Alessandro, il faut être soi-même un sadique, un fou à lier bon pour une cellule ultra-capitonée.

— Ah oui ! Alessandro. » Cipriano n'était pas homme à s'offenser facilement ou alors il était trop astucieux pour le montrer. « Il m'a chargé d'un message pour vous.

— Vous m'étonnez. Je croyais que votre empoisonneur d'ami n'était pas en mesure de donner des messages. Vous l'avez donc vu ?

— Malheureusement non. Il est toujours solidement bouclé dans la cabine avant du *Colombo*. Il faut reconnaître, commandant Petersen, que vous ne faites pas les choses à moitié. Mais je lui ai parlé. Il m'a dit que lorsqu'il vous rencontrera de nouveau, vous mettrez très très longtemps à mourir.

— Il n'en aura pas l'occasion. Je l'abattrai sans sommations comme un chien enragé. Je ne souhaite pas parler davantage de votre forcené. Que voulez-vous de moi ?

— Je ne le sais pas encore tout à fait. Dites-moi, pourquoi ne cessez-vous pas de traiter Alessandro d'empoisonneur ?

— Vous ne le savez pas ?

— Peut-être, si seulement je savais de quoi vous parliez.

— Vous savez qu'il se promène avec des grenades à gaz anesthésique ?

— Oui.

— Vous savez aussi qu'il transporte avec lui une jolie trousse de chirurgie pleine de seringues et d'ampoules qui vous rendent inconscient – une sorte de scopolamine, je crois ?

— Oui.

— Mais savez-vous qu'il trimbale en outre des capsules qui, une fois injectées, font mourir leurs victimes dans d'atroces souffrances ? »

Cipriano ne souriait plus : « C'est un mensonge !

— Puis-je sortir du lit ? » Cipriano approuva de la tête. Petersen se dirigea vers son sac à dos, y prit le coffret métallique qu'il avait confisqué à Alessandro, et le tendit à Cipriano en lui disant : « Ramenez ça à Rome ou ailleurs, et faites analyser le contenu de ces ampoules. J'ai menacé votre ami de lui injecter le contenu de la capsule manquante et il s'est évanoui de terreur.

— J'en ignore tout.

— Je vous crois volontiers. Où Alessandro pourrait-il trouver un poison mortel de ce genre ?

— Je l'ignore également.

— Là je ne vous crois plus. Bon, que voulez-vous de moi ?

— Venez simplement avec nous. » Cipriano le précéda jusqu'à la salle à manger où les six compagnons de Petersen étaient déjà rassemblés sous la surveillance d'un jeune officier italien et de quatre soldats en armes. « Restez ici, ordonna Cipriano. Je sais que vous êtes trop professionnel pour tenter quelque chose de hasardeux. Nous ne serons pas longs. »

Georges, comme il se doit, était affalé dans un fauteuil, une chope de bière à la main. Alex arborait une expression tranquillement meurtrière. Giacomo avait l'air simplement pensif. Sarina, très pâle, pinçait les lèvres, tandis que l'inconstante Lorraine, curieusement, était sans expression.

Petersen hocha la tête. « Eh bien, nous voilà dans de beaux draps. Le commandant Cipriano vient de dire que j'étais un professionnel. Si...

— C'était le commandant Cipriano ? interrogea Georges.

— C'est ce qu'il dit.

— Il a de bons réflexes. Pourtant il n'a pas l'air d'un commandant Cipriano.

— Il ne parle pas non plus comme un commandant Cipriano. Comme j'allais le dire, Georges, si j'étais un professionnel, j'aurais placé des sentinelles. Mea culpa. Je pensais que nous étions en sécurité ici.

— En sécurité ! explosa Sarina.

— Enfin, nous nous en tirerons sans mal, j'espère.

— Sans mal ! »

Petersen tendit les mains d'un geste apaisant. « Il y a toujours des compensations. Vous – et Lorraine – vouliez me voir dans comment dirons-nous, une position désavantageuse. Eh bien, vous m'y voyez maintenant. Vous êtes contente ? » Il n'y eut pas de réponse. « Deux choses. Je suis surpris qu'ils vous aient eu, Alex. Vous entendriez une feuille tomber.

Ils pointaient une arme sur la tête de Sarina.

— Ah ! Et où se trouve notre bon ami Josip ?

— *Votre* bon ami, rectifia Sarina avec acrimonie, aide sans doute Cipriano et ses hommes à trouver tout ce qu'ils peuvent bien chercher.

— Mon Dieu ! Quelle méchante opinion – et hâtive en plus – vous avez de mon ami.

— Qui leur a dit que nous étions ici ? Qui les a laissés entrer ? Qui leur a remis les clefs – ou le passe-partout – des chambres ?

— Un de ces jours, dit doucement Petersen, il va vous arriver des ennuis, ma petite. Vous êtes une mauvaise langue et vous êtes bien trop prompte à juger et à condamner. Si ce soldat qui pointait son arme sur votre tête avait pris la seconde nécessaire pour appuyer sur la gâchette il serait mort maintenant. Vous aussi, bien entendu. Mais Alex ne voulait pas que vous soyez tuée. Personne ne les a laissés entrer – Josip ne ferme jamais à clef la porte d'entrée. Une fois dedans, rien de plus simple que d'obtenir les clefs. Je ne sais pas qui nous a dénoncés, mais je le découvrirai. C'est peut-être vous, d'ailleurs.

— Moi ! » Elle le fixa, stupéfaite, puis furieuse.

« Personne n'est au-dessus de tout soupçon !

Vous avez affirmé plus d'une fois que je n'avais pas confiance en vous. Si vous le dites, c'est que vous devez avoir des raisons de penser que j'ai des réserves à votre endroit. Quelles raisons ?

— Vous n'êtes pas dans votre état normal ! » La colère avait fait place à l'épouvante.

— Vous avez pâli bien soudainement. Pourquoi cette pâleur ?

— Laissez ma sœur tranquille ! cria furieusement Michael. Elle n'a rien fait ! Fichez-lui la paix. Sarina, une criminelle ? Une traîtresse ? Elle a raison, vous n'êtes pas dans votre état normal. Cessez de la torturer. Mais pour qui vous prenez-vous ?

— Pour un officier qui n'aurait aucun mal à inculquer les rudiments de la discipline à une recrue très cabocharde. On montre enfin un peu de courage, mon petit bonhomme. Je crains, cependant, que ce ne soit ni le moment ni l'endroit. En attendant, vous devriez vous réjouir d'apprendre que *vous* n'êtes pas soupçonné.

— Je devrais me réjouir quand Sarina, elle, fait l'objet de soupçons ?

— Que ça vous plaise ou non.

— Écoutez, Petersen...

— Petersen ? Qui est Petersen ? Pour un simple soldat, je suis "le commandant Petersen" ou "mon commandant". » Michael ne répondit pas. « Vous n'êtes pas soupçonné, parce qu'après avoir transmis ce message à Rome hier matin, j'ai mis votre radio hors service. Vous auriez pu utiliser celle de votre sœur cette nuit, mais vous n'en auriez pas eu le courage, pas après avoir été surpris la veille. Je sais que vous n'êtes pas très malin, mais la déduction est évidente. Alex, puis-je vous dire un mot ? »

Tandis que le frère et la sœur se regardaient avec un mélange d'appréhension, d'incompréhension et de consternation, Alex traversa la pièce et commença à écouter ce que Petersen lui disait.

« Stop ! » intima le jeune officier italien d'une voix cassante.

Petersen le regarda d'un air patient : « Comment cela ?

— Cessez de parler.

— Et pourquoi cela ? Vous m'avez laissé parler à ces jeunes gens.

Parce que je comprenais. Je ne comprends pas le serbo-croate.

— Votre manque d'instruction ne me regarde pas. D'autant que nous ne parlons pas serbo-croate mais un dialecte slave seulement compris ici par ce soldat à côté de moi, le gros monsieur à la chope de bière et moi-même. Vous imaginez, peut-être, que nous préparons une attaque suicide : trois hommes sans armes contre quatre mitraillettes et un pistolet ? Vous ne pouvez pas être assez fou pour croire que nous sommes fous. Quel est votre grade ?

— Lieutenant. » C'était un lieutenant très raide, très correct et très jeune.

— Les lieutenants ne donnent pas d'ordre aux commandants.

— Vous êtes mon prisonnier.

— Je n'en ai pas encore été informé. Et même si tel était le cas, et juridiquement ça ne l'est pas, je serais le prisonnier du commandant Cipriano, et il me considérerait comme une prise très importante à ne molester en aucun cas. Ne prenez donc pas la peine de regarder vos hommes. Si l'un d'eux essaie de nous faire taire ou de nous séparer, je lui arracherai son arme et la lui briserai sur la tête. À ce moment-là, vous pourrez, éventuellement, me tirer dessus. Vous passeriez alors en cour martiale, seriez cassé puis, selon les stipulations des Conventions de Genève, vous retrouveriez devant un peloton d'exécution. Mais vous savez tout cela, bien entendu. » Petersen espérait que le jeune lieutenant ne savait rien de tout cela, parce que lui-même n'en avait aucune idée, mais apparemment le jeune homme était aussi ignorant que lui car il n'insista pas davantage.

Petersen parla à Alex pendant une minute au plus, puis il alla derrière le bar, y prit une bouteille de vin et un verre – sans que le jeune lieutenant froncè seulement les sourcils, trop occupé qu'il était sans doute à se demander de combien d'hommes était constitué un peloton d'exécution et s'assit à la table de Georges. Ils se mirent à parler à voix basse et d'un ton apparemment passionné, et ils parlaient encore lorsque Cipriano arriva avec ses trois soldats, Josip et sa femme, Marija. Non seulement Cipriano semblait moins enjoué et confiant que lorsqu'il avait quitté la salle à manger, mais son éternel sourire était positivement morose.

« Je suis content de constater que vous ne vous ennuyez pas.

— Nous pourrions, légitimement, être un peu irrités d'avoir été dérangés dans notre sommeil, répondit Petersen en remplissant son verre, mais nous sommes d'une nature peu rancunière. Vous prendrez bien un dernier verre avec nous ? Je suis sûr que cela vous aiderait à nous faire des excuses plus gracieuses.

— Pas de dernier verre, merci, mais vous avez raison, il y a de l'excuse dans l'air. Je viens de donner un coup de téléphone.

— Aux savants experts du QG de vos services secrets, bien entendu.

— Oui. Comment le saviez-vous ?

— D'où pourraient venir toutes les erreurs d'information, sinon de là ? Nous travaillons, comme vous le savez, dans la même branche et cela nous arrive tout le temps.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir causé tous ces désagréments pour une stupide fausse alerte.

— Quelle fausse alerte ?

— Des papiers qui ont disparu à notre QG de Rome. Quelque petit génie mal inspiré de l'état-major du général Granelli – je ne sais pas encore qui, mais je serai fixé avant la fin de la journée – a décidé qu'ils étaient tombés, si je puis dire, entre vos mains ou celles de quelqu'un de votre groupe. Des papiers très importants, très secrets.

— Tous les papiers qui disparaissent sont très secrets. J'ai moi-même certains papiers avec moi, mais je vous assure qu'ils ne sont pas volés, et quant à savoir à quel point ils sont secrets ou importants, je ne saurais vous le dire.

— Je suis au courant de ces papiers, sourit Cipriano, comme vous vous en doutez sans doute. Les documents beaucoup plus importants dont je parle n'ont jamais bougé de leur coffre à Rome. Un oubli de classement.

— Peut-on demander de quoi il s'agit ?

— Vous pouvez, et c'est toute la réponse que vous obtiendrez. Je ne le sais pas, et même si je le savais je ne pourrais pas vous le dire. Je vous souhaite une nuit paisible – du moins ce qu'il en reste. Toutes mes excuses, encore une fois. Au revoir, commandant Petersen.

— Au revoir, répondit Petersen en serrant la main qui lui était tendue. Mes respects au colonel Lunz.

— Je n'y manquerai pas, bien que » – Cipriano fronça les sourcils – « je le connaisse à peine.

— Dans ce cas, mes salutations à Alessandro.

— Je les lui transmettrai... avec autre chose en plus. » Il se tourna vers Josip et lui prit la main. « Tous mes remerciements, signor Pijade. Vous avez été très complaisant. Nous ne l'oublierons pas. »

C'est Sarina, cédant à son ressentiment, qui rompit le silence après le départ de Cipriano et de ses hommes : « Merci, signor Pijade. Très complaisant, signor Pijade. Nous n'oublierons pas, signor Pijade. »

Josip la regarda avec étonnement, puis se tourna vers Petersen : « C'est à moi que s'adresse la jeune dame ?

— Je crois qu'elle parle à la cantonade.

— Je ne comprends pas.

— Je ne crois pas qu'elle comprenne elle-même. La jeune dame, comme vous l'appellez, a la ridicule impression que vous avez prévenu le commandant Cipriano – par téléphone, pense-t-elle, sans doute – de notre présence, et que vous lui avez ensuite offert une visite guidée de nos appartements respectifs, en lui confiant les clefs lorsque c'était nécessaire. Il se peut, bien sûr, qu'elle essaie ainsi de détourner d'elle les soupçons. »

Sarina ouvrit la bouche pour parler, mais Marija, insultée, ne lui en laissa pas le temps. Trois pas rapides et elle se dressa devant une Sarina brusquement affolée. Ses poings serrés et ses bras raidis sur les hanches témoignaient éloquemment de l'offense qui lui était faite. Ses yeux brillaient de fureur et elle ne desserra pas les dents en lui lançant :

« Quel beau visage, ma petite. » Difficile de ne pas siffler quand on parle les dents serrées. « Quel teint délicat. Moi, j'ai des ongles très longs. Je devrais vous déchirer le visage pour avoir insulté l'honneur de mon mari ? Mais peut-être que quelques bonnes gifles suffiront pour une créature comme vous ! » Dans l'art d'exprimer le mépris, Marija n'avait de leçons à recevoir de personne.

Sarina resta coite. L'appréhension avait fait place à une stupéfaction abasourdie.

« Un soldat – pas le commandant ; lui est un homme civilisé, mais il n'était pas là – m'a menacé de son arme. Comme ça. » D'un geste dramatique, elle leva son bras droit et pressa son index contre son cou. « Pas seulement menacé, poussé, et fort. Mon mari, a-t-il dit, avait trois secondes pour lui remettre le passe-partout. Je suis sûre qu'il n'aurait pas tiré, mais Josip lui a donné immédiatement la clef. C'est ce que vous lui reprochez ? »

Lentement, d'un air absent, Sarina secoua la tête.

« Mais vous croyez toujours que Josip vous a trahie ?

— Non. Je ne sais que penser, mais je ne le crois plus. Je ne sais plus que penser. Je suis désolée, Marija, vraiment désolée. » Elle eut un sourire vague. « Un soldat m'a menacée d'une arme, moi aussi. Il l'a pressée contre mon oreille. C'est peut-être pour ça que mes pensées ne sont pas très claires. »

Sur le visage de Marija, la fureur froide fit place à l'interrogation puis à l'apitoiement. Elle fit impulsivement un pas en avant, enlaça la jeune femme et commença à lui caresser les cheveux.

« Je ne crois pas qu'aucun d'entre nous ait les pensées très claires. Georges ! À quoi pensez-vous ?

— Šljivovica, répondit Georges d'un ton décidé. Le remède universel. Si vous lisez l'étiquette sur une bouteille de Pellegrino...

— Georges !

— Tout de suite. »

Josip se frotta le menton. « Si ni Sarina ni moi ne sommes les coupables, nous ne sommes toujours pas plus avancés. Qui a parlé ? Vous n'avez pas quelques soupçons, Peter ?

— Aucun. Nul besoin de soupçons. Je sais qui c'est.

— Vous savez...» Josip se tourna vers le comptoir, prit une bouteille de Šljivovica sur un plateau que Georges était en train de préparer, remplit un petit verre, le vida, et lorsqu'il eut fini de tousser et de s'étouffer, il demanda : « Qui ?

— Je ne suis pas disposé à le dire maintenant. Non que j'aie l'intention de prolonger l'inquiétude, d'accroître la tension, de donner au coupable assez de corde pour qu'il – ou elle – se pend, ou quelque autre stupidité de ce genre. Simplement je ne peux pas – encore – le prouver. Je ne suis même pas sûr de vouloir le prouver. Peut-être la personne à laquelle je pense s'est-elle fourvoyée, ou il se peut encore que son action ait été non intentionnelle, accidentelle, commise par inadvertance, ou même faite avec les meilleures intentions – du point de vue, bien entendu de la personne en question. Au contraire de Sarina, je préfère ne pas aventurer des jugements ou des condamnations prématurés.

— Peter ! » lança Marija d'un ton désapprobateur, presque péremptoire. Elle avait toujours un bras autour des épaules de Sarina.

« Pardon, Marija. Pardon, Sarina. Ce n'est que ma méchanceté naturelle qui remonte à la surface. À propos, si vous voulez aller vous coucher, allez-y, bien entendu. Mais nous ne sommes plus aussi pressés. Un changement de plan. Nous ne partirons guère avant midi. Giacomo, pourrais-je m'entretenir tranquillement avec vous ?

— Ai-je le choix ?

— Bien sûr. Vous pouvez toujours dire non. »

Avec son large sourire habituel, Giacomo se leva et plongea la main dans sa poche : « Josip, puis-je acheter une bouteille de cet excellent vin rouge...»

Josip eut un air légèrement offensé : « Les amis de Peter Petersen ne paient pas dans mon hôtel.

— Peut-être que je ne suis pas son ami. Je veux dire qu'il n'est peut-être pas mon ami. » Giacomo sembla trouver la chose très amusante. « Tous mes remerciements, néanmoins. » Il prit une bouteille et deux verres sur le bar, se dirigea vers une table éloignée, versa le vin et dit avec admiration : « Cette Marija. Quelle fille. Elle change d'idées rapidement, non ?

— Inconstante, diriez-vous ?

— Voilà le mot : Elle semble bien vous connaître. Depuis longtemps ?

— Encore assez. Vingt-six ans, trois mois et quelques jours. Depuis

sa naissance, en fait. C'est ma cousine. Pourquoi posez-vous la question ?

— Par curiosité. Je commençais à me demander si vous connaissiez tout le monde dans la vallée. Bien, passons à l'interrogatoire. Incidemment, laissez-moi vous dire que je suis honoré d'être le premier suspect, voire le coupable que vous avez choisi.

— Vous n'êtes ni suspect, ni coupable. Vous n'avez pas le style du personnage. Si, d'aventure, vous vouliez vous débarrasser de Georges, d'Alex ou de moi-même, ou mettre la main sur quelque chose que nous avons, vous auriez recours à des moyens directs et contondants. Les coups de téléphone discrets ou les dénonciations secrètes ne sont pas dans votre nature. Vous n'avez pas l'esprit naturellement tordu.

— Eh bien, merci. Quelle déception, pourtant ! Je suppose que vous voulez me poser quelques questions ?

— Si je le peux ?

— Sur moi, certainement. Ouvrez le feu, ou plutôt laissez-moi vous donner mon curriculum vitae. J'ai vécu une existence pure et sans reproches. Vous avez raison, je suis monténégrin. J'ai été baptisé Vladimir, mais je préfère Giacomo. En Angleterre, ils m'appelaient Johnny, mais je préfère Giacomo.

— Vous avez vécu en Angleterre ?

— Je suis anglais. Bizarre, mais pas tant que ça. Avant la guerre j'étais officier en second dans la marine marchande yougoslave. J'ai rencontré une jolie Canadienne à Southampton, aussi ai-je abandonné mon navire. » Il dit cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et Petersen comprit que pour lui ç'avait été le cas. « Après quelques difficultés, au début, pour rester en Angleterre, j'ai trouvé un excellent patron, très compréhensif, qui avait un contrat de plongée pour le gouvernement et à qui manquait un plongeur expérimenté. J'avais obtenu un diplôme de plongée avant d'entrer dans la marine marchande. Ensuite, je me suis marié...

— La même fille ?

— La même fille. J'ai été naturalisé en août 1939 et un mois plus tard la guerre éclatait : j'ai donc été mobilisé. En tant qu'ancien officier de marine marchande et plongeur expérimenté en exercice, je me suis retrouvé, comme il se doit, dans l'infanterie. Expédié en Europe, je suis revenu via Dunkerque, puis je suis reparti, au Moyen-Orient cette fois.

— Et vous n'avez pas quitté cette partie du monde depuis ? Pas de permission ?

— Pas de permission.

— Vous n'avez donc pas vu votre femme depuis deux ans. Des enfants ?

— Des jumelles. L'une mort-née, l'autre morte à six mois. Polio. » Giacomo dit tout cela sans emphase, presque avec désinvolture. « Ma femme a été tuée au début de l'été 1941, lors d'un raid de la Luftwaffe sur Portsmouth. »

Petersen hocha la tête et resta silencieux. Il n'y avait rien à dire. On pouvait se demander pourquoi un homme comme Giacomo souriait tant, mais on ne se le demandait pas longtemps.

« J'étais dans la huitième armée. Les commandos du désert. Puis un petit génie a fini par découvrir que j'étais marin et je suis entré dans les services navals spéciaux de Jellicoe, en mer Égée. » Ces deux corps dangereux ne comprenaient que des volontaires, Petersen le savait bien : inutile de demander pourquoi Giacomo s'était porté volontaire. « Puis le même petit génie a découvert d'autres détails sur mon compte – que j'étais yougoslave – et l'on m'a rappelé au Caire pour escorter Lorraine jusqu'à sa destination.

— Et que se passera-t-il lorsque vous l'aurez livrée à destination ?

— Quand *vous* l'aurez livrée, vous voulez dire. Je n'ai qu'à laisser courir. Ils croyaient que j'étais le mieux fait pour cette mission ; ils ne pouvaient pas savoir que j'aurais la bonne fortune de vous rencontrer. » Giacomo remplit à nouveau les verres, se renfonça dans son fauteuil et reprit avec un large sourire : « Je n'ai pas un seul cousin dans la Bosnie tout entière.

— Si c'est de la chance, j'espère qu'elle se maintiendra. Ma question, Giacomo.

— Certainement. Ensuite... eh bien, je rentrerais volontiers maintenant, la conscience tranquille, mais je dois obtenir un reçu, ou quelque chose de ce genre, de Mihajlović. Je crois qu'ils veulent que je recommence à plonger. Pas difficile de deviner pourquoi – sans doute le même petit malin qui s'est aperçu que j'étais un ancien marin. Comme Michael l'a dit dans cette auberge de montagne, c'est un drôle de monde. Voilà plus de trois ans que je me bats contre les Allemands et dans une quinzaine de jours je recommencerai. Cet interlude pendant lequel je me bats plus ou moins avec les Allemands – quoique je ne verrai sans doute pas un seul Allemand en Yougoslavie – me déplaît souverainement.

— Vous avez entendu ce que Georges a dit à Michael. Inutile d'y revenir. Un très bref interlude, Giacomo. Vous faites des adieux émouvants à votre chargement, en essayant de ne pas sourire, puis en

route pour la mer Égée.

— En essayant de ne pas sourire ? » Il contempla le contenu de son verre. « Peut-être bien. Oui et non. Si c'est un drôle de monde, c'est une drôle de jeune femme dans une drôle de guerre. Inconstante, comme votre cousine. Une jeune femme d'allure aristocratique mais manquant désespérément du sang-froid aristocratique. Froide, réservée, voire distante un instant, elle peut être amicale, même affectueuse l'instant suivant.

— Le côté affectueux m'a échappé jusqu'à présent.

— Un certain manque de cordialité entre vous deux ne m'a pas échappé en revanche. Elle peut être gentille et en colère au même moment, ce qui n'est pas une mince réussite. Très peu anglais. Je suppose que vous savez qu'elle est anglaise. Vous semblez en savoir long sur son compte.

— Je sais qu'elle est anglaise parce que Georges me l'a dit. Il m'a également appris que vous veniez du Monténégro.

— Ah ! Notre professeur de langues.

— Un linguiste remarquable, doué d'une oreille exceptionnelle. Il pourrait probablement vous dire de quel village vous êtes originaire.

— Elle m'a dit que vous connaissiez ce capitaine Harrison qu'elle va seconder ?

— Je le connais bien, en effet.

— Elle aussi. Elle travaillait pour lui autrefois. Avant la guerre, à Rome. Il était directeur de la filiale italienne d'une société anglaise de roulements à billes. Elle était sa secrétaire. C'est là qu'elle a appris l'italien. Elle semble l'aimer beaucoup.

— Elle semble tout simplement aimer beaucoup les hommes. Vous n'êtes pas encore tombé entre ses griffes, Giacomo ?

— Non. » Il sourit. « Mais je m'y emploie.

— Eh bien, merci. » Petersen se leva et se dirigea vers l'endroit où Sarina était assise. « J'aimerais vous parler. Seul à seule. Je sais que cela doit vous paraître un peu inquiétant, mais en fait ça ne l'est pas.

— À quel propos ?

— Question stupide. Si je veux vous parler en privé je ne vais pas vous répondre publiquement. »

Elle se leva, et Michael en fit autant : « Vous n'allez pas lui parler sans moi », fit-il.

Georges poussa un soupir, se dressa d'un air las, se dirigea vers l'endroit où se trouvait Michael, posa les deux battoirs qui lui

servaient de mains sur les épaules du jeune homme et le rassit dans son fauteuil aussi facilement que s'il s'était agi d'un petit enfant.

« Michael, vous n'êtes qu'un simple soldat, de deuxième classe. Je suis adjudant-chef. À titre provisoire, sans doute, mais ça ne change rien à l'affaire. Je ne vois pas pourquoi vous devriez embêter le commandant. Je ne vois pas pourquoi vous devriez m'embêter moi. Pourquoi nous laisserions-nous embêter par vous ? Vous n'êtes pourtant plus un gamin. » Il tendit la main derrière lui, prit un verre de marasquin sur la table et le tendit à Michael qui le prit d'un air boudeur mais ne but pas. « Si Sarina est enlevée, nous saurons tous par qui. ».

Petersen emmena la jeune femme dans sa chambre. Il entrouvrit la porte, regarda à droite et à gauche, mais pas avec l'air de quelqu'un qui s'attend à découvrir quelque chose, et renifla l'air. Sarina le regarda froidement et lui demanda sèchement :

« Que cherchez-vous ? Pourquoi reniflez-vous ainsi ? Tout ce que vous faites, tout ce que vous dites est déplaisant, méchant, supérieur, humiliant...

— Allons, allons. Je suis votre ange gardien. On ne parle pas comme ça à son ange gardien.

— Ange gardien ! Et vous mentez aussi. Vous mentiez dans la salle à manger. Vous êtes toujours convaincu que j'ai envoyé un message par radio.

— Non. Je ne l'ai jamais cru. Vous êtes bien trop gentille pour faire quelque chose d'aussi sournois. » Elle le considéra avec méfiance, puis avec stupéfaction lorsqu'il posa doucement ses mains sur ses épaules. « Vous êtes vive, intelligente – pas comme votre frère, mais ce n'est pas sa faute – et je ne doute pas que vous puissiez faire preuve de dissimulation parce que votre visage n'est pas très expressif. Mais il y a une chose qui vous interdit d'être une bonne espionne : vous êtes trop manifestement honnête.

— C'est un curieux compliment.

— Curieux ou pas, c'est vrai. » Il se mit à genoux, glissa la main sous la porte mal jointe, se releva, sortit la clef et l'examina : « Vous avez fermé votre porte à clef, hier soir ?

— Bien sûr.

— Qu'avez-vous fait de la clef ?

— Je l'ai laissée dans la serrure. Tournée à demi. De la sorte, quelqu'un ayant un double ou un passe-partout ne peut faire tomber votre clef pour se servir de la sienne, ni la faire tomber sur une feuille

de papier glissée sous la porte pour la récupérer. Ils nous ont appris cela au Caire.

— Je vous en prie. Votre instructeur était sans doute un gamin de dix ans. Vous voyez ces minuscules indentations sur le bout de la tige de la clef ? » Elle approuva de la tête. « Elles ont été faites par un instrument très apprécié des cambrioleurs trop subtils pour défoncer les portes à coups de masse. Une paire de pinces très fines à l'extrémité en acier au carborundum ou au titane. Avec ça, vous faites tourner n'importe quelle clef dans sa serrure. Vous avez eu une visite cette nuit.

— Quelqu'un a pris ma radio ?

— En tout cas quelqu'un s'en est servi. Peut-être dans votre chambre même.

— C'est impossible. J'étais fatiguée la nuit dernière, mais j'ai le sommeil léger.

— Peut-être pas la nuit dernière. Comment vous êtes-vous sentie en vous réveillant ce matin – quand vous avez été réveillée, plus précisément ?

— Eh bien...» Elle hésita. « Je me suis sentie un peu malade, en fait. Mais j'ai cru que c'était parce que j'étais trop fatiguée et n'avais pas assez dormi, ou parce que j'avais peur – je ne suis pas extrêmement peureuse, mais je ne suis pas si courageuse que ça non plus, et c'était la première fois que quelqu'un pointait une arme sur moi – ou peut-être avais-je mal digéré une nourriture à laquelle je ne suis pas habituée.

— Autrement dit, vous vous sentiez l'estomac barbouillé.

— Oui.

— Vous avez probablement été droguée. Je ne crois pas que quelqu'un se soit avancé en catimini vers votre lit pour vous appliquer sur le nez un tampon de chloroforme ou quelque chose de ce genre, car l'odeur de ces produits met des heures à se dissiper. Un gaz a sans doute été injecté par le trou de votre serrure, un anesthésique qui vient probablement du même magasin de farces et attrapes où Alessandro achète ses joujoux. Quoi qu'il en soit, je peux vous promettre que vous ne serez pas dérangée de nouveau cette nuit. Et ne vous faites pas de soucis, vous n'êtes sur la liste noire de personne. Ni jugée, ni condamnée, ni même soupçonnée. Vous pourriez au moins avoir la bonté de me dire que je ne suis pas un monstre aussi abominable que vous le pensiez.

— Peut-être n'êtes-vous pas un monstre du tout, fit-elle avec un léger sourire.

— Vous allez dormir maintenant ? » Elle fit oui de la tête. Il lui souhaita alors une bonne nuit et ferma la porte derrière lui.

Une heure s'écoula avant que Petersen, Georges et Josip ne se retrouvent seuls dans la salle à manger. Les autres n'étaient pas pressés de monter se coucher. Les événements de la nuit n'incitaient guère à se replonger immédiatement dans un profond sommeil et, en outre, tout le monde savait que le départ ne serait pas matinal.

Georges, qui s'était remis au vin rouge, vidait consciencieusement sa victime gratuite du moment, mais on aurait dit qu'il n'avait bu que de l'eau minérale. Malheureusement sa tabagie laissait plus de traces : une brume bleuâtre et fétide remplissait le haut de la pièce.

« Votre ami, le commandant Cipriano ne s'est pas incrusté, remarqua Josip.

— Ce n'est pas un ami, répondit Petersen. Je ne l'avais jamais vu avant. Les apparences ne veulent rien dire, mais il semble plutôt raisonnable. Pour un agent de renseignements, s'entend. Mais *vous*, Cvous le connaissez depuis longtemps ?

— Il est venu deux fois ici. Comme voyageur ordinaire. Ce n'est pas un ami. En me remerciant de mon aide il essayait de détourner les soupçons de celui ou celle qui l'a informé. Piteuse tentative. Il devait savoir qu'elle échouerait, mais c'est probablement tout ce qu'il a trouvé à ce moment-là. Quel était l'objet de sa venue ?

— Rien de mystérieux à cela. Les Italiens comme les Allemands se méfient de moi. Je dois remettre un message au chef des Četniks. Sur le navire qui nous amenait d'Italie, un de ses agents, un personnage déplaisant appelé Alessandro, a essayé de me dérober ce message. Il voulait vérifier si c'était le même qu'une copie qu'il transportait. Il a échoué, aussi Cipriano s'est inquiété et s'est rendu à Ploče. Quelqu'un lui a dit où nous nous trouvions, il est venu ici – presque certainement à bord d'un petit avion – et, tandis que nous étions rassemblés dans cette pièce, il a fouillé nos bagages, ouvert à la vapeur l'enveloppe contenant mon message, s'est aperçu qu'il n'avait pas été modifié et l'a refermée. Exit Cipriano, confondu mais satisfait – pour le moment du moins.

— Et Sarina ? demanda Georges.

— Quelqu'un est entré dans sa chambre pendant la nuit, après l'avoir droguée. Sa radio a servi à prévenir Cipriano. Sarina dit qu'elle a confiance en moi maintenant. Je ne la crois pas.

— C'est comme toujours, fit tristement Georges. Tout le monde, homme et femme, est contre nous.

— Drogée ? s'étonna Josip. Dans mon hôtel ? Comment est-ce possible ?

— Dans votre hôtel comme ailleurs.

— Qui est le coupable ?

— La coupable. Lorraine.

— Lorraine ? Cette jolie fille ?

— Peut-être ce qui se cache dans sa tête est-il moins joli que le reste.

— Sarina. Maintenant Lorraine. » Georges secoua tristement la tête. « Le monstrueux régiment des femmes.

— Mais comment le savez-vous ? interrogea Josip.

— Simple arithmétique. Par élimination. Lorraine est allée se promener hier soir et est revenue très rapidement. Elle n'est pas sortie pour le plaisir de se promener. Elle avait une autre raison. S'informer. Vous raccompagniez, Josip. Est-ce qu'elle a fait ou dit quelque chose de bizarre ?

— Elle n'a rien fait. Elle a seulement marché. Et elle n'a presque rien dit.

— Vous devriez vous en souvenir d'autant plus facilement.

— Eh bien, elle s'est étonnée de ne pas voir le nom de l'hôtel sur la façade. Je lui ai dit que je n'avais pas encore d'enseigne et qu'il s'appelait Hôtel Eden. Elle s'est également étonnée de ne pas voir de plaques avec le nom des rues. Je lui ai donc indiqué le nom de la rue. Ah, voilà comment elle a eu le nom de l'hôtel et l'adresse.

— Voilà. » Petersen se leva. « Au lit. J'imagine que vous n'allez pas rester ici pendant le reste de la nuit, Georges.

— Certainement pas. » Georges alla chercher une nouvelle bouteille derrière le bar. « Mais nous autres universitaires devons méditer de temps à autre... »

À midi ce jour-là Petersen et ses six compagnons n'avaient toujours pas quitté l'Hôtel Eden. Ils étaient attablés autour d'un déjeuner, à l'insistante requête de Josip, déjeuner qui devait se révéler aussi remarquable que le dîner de la veille. Mais un siège était resté vide.

« Où est le professeur ? demanda Josip.

— Georges est indisposé, expliqua Petersen. Il est au lit. Avec de terribles maux de ventre. Il croit que c'est quelque chose qu'il a mangé hier soir.

— Quelque chose qu'il a mangé hier soir ! s'indigna Josip. Il a

mangé exactement la même chose que tout le monde – enfin, beaucoup plus – et personne d'autre n'est malade. Mon dîner, allons donc ! Je sais ce qu'a le professeur. Lorsque je suis descendu tôt ce matin, deux heures après que vous êtes allés vous coucher, le professeur était encore ici, à méditer, comme il dit.

— Ceci pourrait expliquer cela.

Ceci aurait pu expliquer cela, mais n'expliquait pas l'apparition de Georges une dizaine de minutes après le début du repas. Il esquissa un pâle sourire mais sans parvenir à rendre pâle son teint rubicond.

« Pardonnez-moi d'arriver en retard. Le commandant a dû vous dire que je n'allais pas bien. Mes douleurs se sont un peu calmées et je me suis dit que je pourrais peut-être prendre un petit quelque chose. Pour remettre l'estomac en place, vous comprenez. »

À une heure, l'estomac de Georges semblait merveilleusement en place. Dans la cinquantaine de minutes qui s'était écoulée depuis qu'il avait rejoint ses compagnons, il avait avalé deux fois plus de nourriture que son concurrent le plus immédiat, tout en vidant comme en se jouant deux grandes bouteilles de vin.

« Vous méritez toutes nos félicitations, s'écria Giacomo. Il y a quelques instants vous étiez aux portes de la mort et maintenant... bravo, quelle incroyable démonstration.

— Ce n'est rien, protesta modestement Georges. Par bien des aspects, je suis un homme incroyable. »

Petersen s'assit sur le lit, dans la chambre de Georges.

« Alors ?

— Satisfaisant. En un sens. Il y avait deux articles que l'on n'aurait pas songé à chercher dans les bagages d'une jeune femme aussi aristocratique. L'un était une minuscule trousse de cuir contenant quelques outils de cambrioleur extrêmement professionnels. L'autre, une petite boîte de métal avec dedans quelques sachets remplis de liquide. Si on les presse, le liquide devient gaz. Je n'en ai inhalé qu'une toute petite quantité. Un anesthésique, c'est certain. L'intéressant, c'est que cette boîte est la réplique presque parfaite, en plus petit, du coffret d'Alessandro. Qu'allons-nous faire de cette délicieuse enfant ?

— Laissons-la tranquille. Elle n'est pas dangereuse. Si elle l'était, elle n'aurait pas commis une erreur aussi grossière.

— Vous avez dit que vous connaissiez l'identité du coupable. Elle va se demander pourquoi vous ne l'avez pas révélée.

— Laissons-la s'interroger. Que peut-elle y faire ?

Certes, fit Georges. Certes. »

CHAPITRE 6.

Il neigeait à gros flocons lorsque Petersen, au volant du camion italien volé, sortit de Mostar, peu après deux heures de l'après-midi. Les deux jeunes femmes à ses côtés restaient silencieuses et distantes ; détendu et guilleret, il conduisait sans plus se presser que s'il avait tout le temps du monde. Après avoir franchi sans encombre le barrage routier de Potoci, il ralentit encore davantage : étroite et tortueuse, la route avait désespérément besoin de réparations. Plus important, ils avaient commencé à monter, fortement : la vallée de la Neretva s'était rétrécie et la rivière grondait au fond de précipices de plus en plus profonds. Bientôt, la route surplomba la rivière fumante en un à-pic de plusieurs centaines de mètres. Vu l'instabilité de la chaussée et l'absence de toute barrière de protection pouvant les empêcher de sortir de la route glissante, sans compter les rafales de neige qui supprimaient parfois toute visibilité, ce voyage n'avait rien pour réjouir le cœur de quiconque était un tantinet imaginaire ou nerveux. À en juger par la crispation de leurs mains et l'inquiétude qui déformait leur visage, les deux compagnes de Petersen relevaient clairement de cette catégorie. Il n'aurait servi à rien d'essayer de les rassurer.

Leur soulagement fut presque palpable lorsque Petersen quitta la route pour s'enfoncer dans un étroit passage qui s'ouvrit soudain – par miracle, sembla-t-il aux jeunes femmes – dans la paroi verticale, sur leur droite. Ce n'était pas un chemin, seulement un raidillon tortueux, plein d'ornières où les roues arrière patinaient presque sans arrêt, mais au moins toute chute était impossible : il s'encaissait en effet entre deux hautes murailles rocheuses. Peut-être cinq minutes après avoir quitté la grand-route, Petersen s'arrêta, coupa le moteur et sauta à terre.

« Nous n'allons pas plus loin. Dans ce camion, du moins. Restez ici. » Il fit le tour du véhicule, écarta les battants de la bâche, répéta ce qu'il venait de dire et disparut dans la neige tourbillonnante.

Il fut de retour quelques minutes plus tard, assis auprès du conducteur d'un curieux véhicule ouvert qui donnait l'impression d'avoir été jadis un petit camion dont on aurait découpé le toit et l'arrière. Le chauffeur, en capote de l'armée britannique – un épais manteau kaki en laine –, dissimulait son visage sous une casquette de fourrure enfoncée jusqu'aux sourcils, une barbe luxuriante noire et

une paire de lunettes de soleil à monture en corne : pas un seul trait de son visage n'était reconnaissable, sauf son nez qui aurait pu appartenir à n'importe qui. Petersen descendit de l'engin.

« Voici Dominic, fit-il. Il est venu nous donner un coup de main avec son camion à double traction. Il peut aller dans des endroits inaccessibles à notre véhicule, mais de toute façon il ne pourra nous emmener très loin, deux kilomètres peut-être. Dominic va transporter les jeunes femmes, tout notre matériel et nos couvertures – je peux vous garantir que nous allons en avoir besoin ce soir – aussi loin que possible, puis il reviendra chercher le reste d'entre nous. Commençons à marcher.

— Vous voulez nous faire croire que vous aviez prévu que votre ami nous retrouverait ici ? À ce moment précis ? s'étonna Sarina.

— À quelques minutes près. Je ne serais pas un bon guide si mes correspondances n'étaient pas assurées, non ?

— Le camion, intervint Giacomo, vous n'allez certainement pas le laisser ici ?

— Et pourquoi pas ?

— Je croyais que vous aviez l'habitude de garer dans la Neretva les camions italiens dont vous n'aviez plus besoin. J'ai vu quelques jolies places dans le ravin que nous venons de quitter.

— Quel impardonnable gâchis ! En outre, nous pourrions en avoir à nouveau besoin. L'important, évidemment, est que notre ami le commandant Cipriano sait déjà que nous l'avons.

— Comment pourrait-il savoir cela ?

Comment pourrait-il l'ignorer, vous voulez dire. Il ne vous est pas venu à l'esprit que le mouchard qui l'a informé de notre présence à l'Hôtel Eden lui a également donné tous les détails de notre voyage depuis que nous avons quitté la vedette, y compris la description de ce camion ? Peu importe que ce soit par radio ou avant d'être apparemment traîné de force hors de sa chambre d'hôtel. Nous avons franchi un barrage à Potoci, il y a environ une heure, et le garde n'a même pas pris la peine de nous faire ralentir. Curieux, non ? sauf si on lui avait communiqué les caractéristiques de notre véhicule, qu'il l'eût reconnu immédiatement et obéi aux ordres de nous laisser continuer. Dépêchons-nous de décharger nos affaires. Il fait encore plus froid que je ne l'avais imaginé. »

Un vent du sud-est, dont ils auraient été abrités dans la vallée de la Neretva, s'était en effet levé et forcissait régulièrement. Son premier chargement embarqué, le tout terrain, entre les mains expertes de Dominic, s'éloigna rapidement.

Les cinq hommes partirent à pied, et quinze minutes plus tard Dominic les embarquait à leur tour. La course, sur ce sentier plus que cahotant était, à cause de la couche de neige et de la déclivité, très inconfortable, dangereuse et à peine moins pénible et plus rapide que la marche. Personne ne regretta de voir l'engin s'arrêter au bout du raidillon devant une hutte en ruine qui se révéla être un garage. À l'intérieur, les deux jeunes femmes s'abritaient de la neige. S'y trouvaient également trois hommes – des gamins, plutôt – dans des uniformes vaguement militaires, et cinq poneys.

« Mais où diable sommes-nous ? s'enquit Sarina.

— Dans nos chers pénates, répondit Petersen. Enfin, encore une agréable petite chevauchée d'une heure et demie, et nous y serons. Nous sommes dans la montagne de Prenj. La Neretva fait un vaste coude et la borde sur trois côtés, ce qui fait de Prenj une place forte idéale. Deux ponts seulement franchissent la rivière, l'un au nord-ouest, à Jablanica, l'autre au nord-est, à Konjik, et les deux sont faciles à garder et à défendre. La montagne est ouverte au sud-est, mais aucun danger ne menace de là.

— Agréable chevauchée, dites-vous. Est-ce que vos bêtes préfèrent le trot ou le galop ? Je n'aime pas les chevaux.

— Ce sont des poneys, pas des chevaux et ils ne trottent ni ne galopent. Pas cette fois-ci du moins. Ils ne seraient pas assez stupides pour essayer. Le chemin est plutôt escarpé...

— Je ne crois pas que je saurai apprécier cette promenade.

— Vous apprécierez la vue. »

Une heure et demie plus tard, Sarina n'appréciait ni la promenade ni la vue. Le chemin était en effet plutôt escarpé, et la vue, si remarquable qu'elle fût, ne produisait en elle qu'une sensation qui tenait le milieu entre la fascination horrifiée et une terreur paralysante. Le sentier, large d'à peine deux mètres, parfois sensiblement moins, avait été évidé au flanc d'une pente si raide qu'il s'agissait presque d'un précipice, et il s'y hissait par une série, apparemment interminable, de lacets en épingle à cheveux. À chaque pas du poney, le fond de l'étroite vallée, lorsqu'il était possible de l'apercevoir parmi les flocons qui tombaient en rafales, semblait plus lointain et à pic. Seules Sarina et Lorraine avaient eu droit à des poneys, les trois autres montures transportaient l'équipement et les couvertures soigneusement arrimés. Mais Lorraine, maintenant à pied, étreignait le bras de Giacomo comme s'il était son ultime, et bien faible, espoir sur terre.

Petersen, qui marchait à côté du poney de Sarina, lui dit : « Je

regrette de constater que vous ne semblez pas apprécier cette promenade autant que je l'aurais aimé.

— Apprécier ! » Elle ne put réprimer un frisson. « À l'hôtel je vous avais dit que je n'étais pas extrêmement peureuse. Eh bien, si. J'ai peur ! Je suis terrifiée. Je ne cesse de me répéter que c'est stupide, mais je n'y peux rien. »

Petersen corrigea d'un ton détaché : « Vous n'êtes pas peureuse : C'est comme ça depuis votre tendre enfance.

— Comme ça quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Le vertige. N'importe qui peut y être sujet. Certains des hommes les plus courageux que je connais, certains des combattants les plus téméraires que j'ai rencontrés ne peuvent monter sur un escabeau ou mettre le pied dans un avion.

— Oui, oui. J'ai toujours connu ça. Que savez-vous du vertige ?

— Je n'y suis pas sensible, mais j'ai vu trop de gens l'avoir pour ignorer ce que c'est. Étourdissements, perte de l'équilibre, un désir presque incontrôlable de se jeter dans le vide et, dans le cas présent, la conviction que votre poney va sauter dans l'espace d'un moment à l'autre. C'est un peu ça, non ? »

Elle approuva de la tête, sans rien dire. Petersen parvint à s'empêcher de lui faire remarquer que si elle avait imaginé sa situation présente et l'escarpement des montagnes yougoslaves, elle serait restée au Caire. Il se saisit de l'étrivière du cheval.

« Ces poneys ont le pied plus sûr que nous, et de loin. Et même s'il devait soudain être en proie au vertige, je serais le premier à rouler dans le vide. Et si vous aviez envie de vous jeter dans le précipice, vous ne le pourriez pas parce que je suis entre vous et le bord de la falaise, et que je vous rattraperais. Et je vais changer de côté à chaque virage. Comme cela, nous serons certains d'arriver au sommet. Je n'aurai pas la bêtise de vous dire de vous détendre : tout ce que je peux vous garantir c'est que vous vous sentirez infiniment mieux dans un quart d'heure.

— Nous serons loin du précipice ? demanda-t-elle d'une voix encore tremblante.

— Oui, oui. » Ce n'était pas vrai, mais il ferait si sombre alors qu'elle ne pourrait pas voir la vallée dans le fond.

L'obscurité était déjà tombée depuis longtemps lorsqu'ils franchirent le périmètre de ce qui ressemblait à une sorte de campement permanent. Il y avait un grand nombre de cabanes et de tentes, serrées les unes contre les autres et presque toutes illuminées :

pas a giorno sans doute, car à cette altitude il n'y avait pas de branchement sur le réseau électrique général, et le seul petit générateur disponible était réservé à l'état-major : le reste, la grande majorité des partisans et de ceux qui les accompagnaient, s'éclairait avec des lampes à huile, des chandelles ou des braseros au charbon. Passé le campement, le chemin continuait à s'élever gentiment. Au bout de trois cents mètres environ, la petite colonne s'arrêta devant une grande baraque couverte de tôle ondulée et dont les deux fenêtres étaient, curieusement, brillamment illuminées.

« Eh bien, nous voilà arrivés, s'écria Petersen. Chez nous, si la formule ne vous paraît pas trop abusive. » Il tendit les mains et aida la jeune femme à mettre pied à terre. Elle se raccrocha à lui pour ne pas s'effondrer.

« Je ne sens plus mes jambes, fit-elle d'une voix rauque mais qui ne tremblait plus.

— Rien d'étonnant. Je parierais que vous n'étiez jamais montée à cheval auparavant.

— Vous gagneriez votre pari, mais ce n'est pas pour ça. Je me suis tellement cramponnée à ce cheval...» Elle essaya de rire, sans grand succès. « Ce malheureux poney va avoir les côtes couvertes de bleus pendant des semaines.

— Vous vous êtes très bien débrouillée.

— Très bien ! J'ai honte de moi. J'espère que vous n'allez pas raconter partout que vous avez rencontré l'opérateur radio le plus peureux de tous les Balkans.

— Je ne ferai pas cela, parce que je n'aime pas colporter des mensonges. Vous êtes peut-être la fille la plus courageuse que j'aie jamais rencontrée.

— Après cette piteuse démonstration !

— Surtout après cette démonstration. »

Elle se retenait encore à lui, n'osant se fier à son équilibre. Au bout d'un instant, elle dit : « Je crois que vous êtes peut-être l'homme le plus gentil que j'aie jamais rencontré.

— Mon Dieu ! fit-il, très étonné. L'épreuve a été trop forte. Après tout ce que vous avez dit de moi !

— Surtout après tout ce que j'ai dit de vous. »

Ils furent interrompus par de vigoureux coups de poing frappant contre une porte en bois et par la voix tonitruante de Georges qui criait : « Ouvrez, au nom de la loi, au nom du ciel, par pitié ! Nous venons de traverser les sables brûlants du désert et nous mourons de

soif. »

La porte s'ouvrit presque immédiatement et une haute silhouette mince s'encadra dans la lumière. Elle descendit les deux marches et tendit une main.

« Non, il ne peut s'agir de... » L'homme avait un accent d'Oxford insupportablement traînant.

— Mais si. » Georges saisit la main tendue. « Abrégeons les formalités. Il s'agit rien moins que d'honorer le nom sacré de l'hospitalité britannique.

— Doux Jésus ! » L'homme vissa un monocle, d'une curieuse forme ovale, dans son œil droit, s'avança vers Lorraine, lui prit la main, la porta à ses lèvres avec un geste d'une exquise galanterie et la baisa. « Doux Jésus. Lorraine Chamberlain ! » Il semblait sur le point d'entamer un long discours lorsqu'il aperçut Petersen. « Peter, mon ami. Une fois de plus vous êtes venu à bout de toutes ces terribles tribulations. Ma parole, vous ne pouvez savoir à quel point ces deux semaines depuis votre départ ont été ennuyeuses et déprimantes. Abominables, je vous assure, parfaitement abominables. »

Petersen sourit. « Bonjour Jamie. Ça fait plaisir de vous revoir. Les choses devraient s'arranger maintenant. Georges, tout à fait illicitement, bien entendu, vous a rapporté quelques cadeaux – de nombreux cadeaux : ils ont presque rompu le dos d'un de ces poneys. Des cadeaux qui font cling. » Il se tourna vers Sarina. « Permettez-moi de vous présenter le capitaine Harrison. Le capitaine Harrison, précisait-il pince-sans-rire, est anglais. Jamie, voici Sarina von Karajan. »

Harrison lui secoua la main avec enthousiasme. « Enchanté, enchanté. Si seulement vous saviez à quel point nous manquent les agréments les plus communs de la civilisation dans ces coins perdus. Non, évidemment, se hâta-t-il d'ajouter, que vous évoquiez quoi que ce soit de commun. Mon Dieu, loin de moi une telle idée. » Il regarda Petersen. « La malchance des Harrison s'avère éclatante à nouveau. Nous sommes nés sous une étoile maudite. Allez-vous me dire que vous avez eu la grande joie, l'honneur, le plaisir d'escorter ces deux charmantes dames depuis l'Italie ?

— Ni l'une ni l'autre ne pense que ce fut une joie, un honneur ou un plaisir. Je ne savais pas que vous aviez le plaisir de connaître Lorraine. » Giacomo étouffa une brève quinte de toux qu'ignora Petersen.

« Oh, mon Dieu, oui, bien sûr. De vieux amis, très vieux amis. Nous avons travaillé ensemble naguère, vous savez. Je vous raconterai un jour. Vos autres nouveaux amis ? » Petersen présenta Giacomo et

Michael qu'Harrison salua avec son effusion coutumière avant de dire : « Allons, entrez, entrez. Je ne vais pas vous laisser mourir de froid dans cet abominable temps. Je vais faire apporter vos affaires. Entrez, entrez. »

L'intérieur de la baraque était étonnamment spacieux, chaud, bien éclairé, et même, pour un refuge de maquisards, confortable. Le mobilier se composait de trois banquettes le long de chaque mur, de quelques placards ou armoires, d'une table en bois blanc, d'une demi-douzaine de chaises en sapin, et enfin, luxe inouï, d'une paire de fauteuils quelque peu défraîchis et même de deux bouts de tapis usés et fanés. À chaque extrémité de la pièce se trouvaient deux portes qui donnaient, selon toute vraisemblance, sur d'autres pièces. Harrison referma la porte d'entrée derrière lui :

« Asseyez-vous, asseyez-vous. » Le capitaine avait une forte propension à se répéter. « Georges, si je puis me permettre de vous suggérer... ah, naïf que je suis, j'aurais dû savoir qu'une telle suggestion était superflue. » Georges, effectivement, n'avait pas attendu la proposition pour interpréter son rôle favori de barman. Harrison parcourut la pièce avec un air de propriétaire satisfait. « Pas mal, j'ose le dire, pas mal du tout. On ne trouve pas beaucoup de havres de ce genre dans ce pays dévasté par la guerre. J'ai le regret de signaler que nous bénéficions bien trop rarement de semblables résidences, mais lorsque cela se produit, nous en tirons le meilleur parti. Lumière électrique, s'il vous plaît – vous ne pouvez pas l'entendre, mais nous avons le seul groupe électrogène de la base, en dehors de celui du commandant en chef. Pour nos grosses radios. » Il montra du doigt deux tubes de quinze centimètres de diamètre qui grimpaient en diagonale le long du mur et disparaissaient dans le plafond. « Le chauffage central, bien entendu. En fait, ce sont simplement les tuyaux de notre poêle à bois et à charbon. Nous l'avons mis dehors, parce qu'à l'intérieur il nous asphyxierait en quelques minutes. Et que nous offrez-vous donc, Georges ? » Il inspecta le contenu du verre que venait de lui tendre ce dernier.

Georges haussa les épaules et répondit innocemment : « Rien de particulier. Du whisky de malt des Highlands.

— Du whisky de malt des Highlands. » Harrison contempla avec révérence le liquide ambré, le huma, en prit une petite gorgée et son visage s'illumina de plaisir. « Mais où diable avez-vous dégoté cette merveille, Georges ?

— Un de mes amis à Rome.

— Dieu bénisse vos amis romains. » Et avec une expression de béatitude il dégusta une nouvelle gorgée. « On n'en trouve pas de

meilleur en Écosse même. Cette porte à gauche donne sur ma salle de radio. Il y a quelques bonnes choses là-dedans, mais malheureusement nous ne pouvons rien emporter ou presque lorsque nous voyageons, c'est-à-dire, malheureusement, la plupart du temps. L'autre porte ouvre sur ce que j'appelle un peu pompeusement ma chambre à coucher. À peine plus grande qu'une cabine téléphonique, mais on y trouve quand même deux couchettes. » Harrison avala une autre gorgée de son whisky et reprit galamment : « Naturellement, j'abandonne bien volontiers cette chambre aux deux jeunes dames.

— Vous êtes très aimable, fit Sarina, indécise. Mais je... nous étions censés nous présenter au colonel.

— C'est absurde. N'y pensez pas. Vous êtes épuisés par vos voyages, vos souffrances, vos privations. Il suffit de vous voir. Je suis sûr que le colonel ne verra aucun inconvénient à attendre jusqu'à demain matin. N'est-ce pas, Peter ?

— Demain suffira largement.

Bien sûr. Eh bien, nous autres proscrits, exilés sur ce pic neigeux, sommes toujours affamés de nouvelles du monde extérieur. Que s'est-il passé pendant ces deux dernières semaines, mon ami ? »

Petersen posa son verre, auquel il n'avait pas touché, et se leva. « Georges vous le dira. Il est bien meilleur conteur que moi.

— C'est vrai, il vous manque nettement ce don de l'embellissement spectaculaire. Le devoir vous appelle ? » Petersen approuva de la tête. « Ah ! Le colonel ?

— Qui d'autre ? Je ne serai pas long. »

Petersen ne revint pas seul. Les deux hommes qui raccompagnaient étaient, comme lui, couverts de neige. Tandis qu'ils se brossaient dans l'entrée, Harrison se leva poliment et les présenta :

« Bonsoir, messieurs. Nous sommes très honorés. » Il se tourna vers les nouveaux venus. « Permettez-moi de présenter le commandant Ranković et le commandant Metrović, deux des principaux adjoints du colonel. Vous vous aventurez dehors par une nuit bien affreuse, messieurs.

— Autrement dit, vous nous demandez pourquoi nous sommes venus ? » Celui qui avait parlé, le commandant Metrović, était un homme de taille moyenne, trapu, basané et souriant. « La curiosité, voyons. Les mouvements de Peter sont toujours environnés de mystère et Dieu sait que nous voyons peu de nouvelles têtes du monde extérieur.

— Peter n'aurait-il pas aussi mentionné que deux de ces nouvelles

têtes étaient jeunes, féminines et – je parle en observateur détaché, bien entendu – assez extraordinairement jolies ?

— Possible, possible. » Metrović sourit de nouveau. « Mais vous savez comment nous sommes, mon collègue et moi. Nous n'avons à l'esprit que des préoccupations purement militaires. N'est-ce pas, Marino ? »

Marino – le commandant Ranković – grand, mince, la barbe sombre, personnage plutôt ténébreux qui semblait laisser à Metrović le soin de sourire pour lui, ne répondit pas. Il paraissait soucieux et manifestement c'était Giacomo qui le préoccupait.

« Je les ai conviés à venir, expliqua Petersen. C'était le moins que je pouvais faire pour donner quelque relief à leur vie monotone.

— Eh bien, bienvenue, bienvenue. » Harrison regarda sa montre. « Je ne serai pas long, aviez-vous dit. Quelle est votre conception de la brièveté ?

— Je voulais laisser à Georges le temps de finir son histoire. En outre, j'ai été retenu. Beaucoup de questions. Et je me suis arrêté à ma cabane radio pour voir si vous m'aviez embarqué quelque chose pendant mon absence. Il semble que non. Vous avez peut-être égaré la clef ?

— La cabane radio ? » Sarina lança un regard vers la porte au bout de la pièce. « Mais nous n'avons rien entendu, je veux dire...

— Ma cabane radio est à cinquante mètres de là. Pas de mystère. Il y a trois radios dans le camp. L'une est pour le colonel, la deuxième pour le capitaine et la troisième pour moi. Vous serez affectée à celle du colonel. Lorraine reste ici.

— Vous avez arrangé tout cela ?

— Je n'ai rien arrangé. J'obéis aux ordres, comme tout le monde. Le colonel a arrangé cela. L'affectation de Lorraine a été décidée il y a des semaines de cela. Rien de secret. Le colonel, pour des raisons qui peuvent vous sembler obscures mais que je comprends fort bien, préfère que l'opérateur radio du capitaine Harrison, comme le capitaine Harrison lui-même, ne parle ni ne comprenne le serbo-croate. En matière de sécurité, la devise du colonel est que personne ne doit faire confiance à personne.

— Vous devez avoir beaucoup de points communs avec le colonel.

— Je vous trouve injuste, mademoiselle, intervint Metrović en souriant. Je peux vous confirmer ce que le commandant vient de dire. Je suis l'intermédiaire, le traducteur, si vous voulez, entre le colonel et le capitaine Harrison. Comme le commandant, j'ai fait une partie de

mes études en Angleterre.

— Restons-en là, protesta Harrison. Laissons de côté les pensées malséantes et intéressons-nous à des questions plus importantes.

— Comme l'hospitalité ? fit Georges.

— Comme l'hospitalité. Asseyez-vous, je vous prie. Que prendrez-vous, messieurs – et mesdemoiselles aussi, bien sûr ?

Chacun fit son choix, à l'exception du commandant Ranković qui se dirigea vers l'endroit où Giacomo était assis et lui lança : « Puis-je vous demander votre nom ? »

Giacomo, légèrement surpris, fronça les sourcils, sourit et répondit : « Giacomo.

— C'est un nom italien, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Giacomo comment ?

— Giacomo tout court.

— Giacomo tout court, répéta Ranković d'une voix grave et rocailleuse. Vous aimez faire des mystères ?

— J'aime me mêler de mes propres affaires.

— Quel est votre grade ?

— Ça fait partie de mes propres affaires.

— Je vous ai déjà vu. Pas dans l'armée, cependant. À Rijeka, Split, Kotor, un endroit de ce genre.

— C'est possible. » Le sourire de Giacomo s'était rétréci. « Le monde est petit. J'étais marin autrefois.

— Vous êtes yougoslave. »

Giacomo, Petersen le savait bien, aurait pu facilement reconnaître ce fait, mais il savait également qu'il ne le ferait pas. Ranković était un bon soldat mais il manquait de psychologie.

« Je suis anglais.

— Vous êtes un menteur. »

Petersen s'avança et donna une tape sur l'épaule de Ranković. « Si j'étais vous, Marino, j'en resterais là. »

Ranković se retourna : « Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous êtes encore intact et en un seul morceau. Continuez comme ça et vous allez vous réveiller à l'hôpital en vous demandant si vous êtes passé sous un train. Je me porte garant de Giacomo. Il est anglais. Son palmarès militaire est si long et si

remarquable qu'il pourrait faire honte à tous les gens présents dans cette pièce. Pendant que vous flâniez dans les montagnes il se battait en France, en Belgique, en Afrique du Nord et dans la mer Égée, généralement au cours de missions si dangereuses que vous ne pourriez même pas commencer à vous demander à quoi elles ressemblaient. Regardez ce visage, Marino. Regardez-le, c'est le visage même de la guerre. »

Ranković examina Giacomo. « Je ne suis pas un imbécile. Je n'ai jamais mis en question ses qualités de soldat. Je suis curieux, voilà tout, et peut-être, comme le colonel et vous-même, ne suis-je guère enclin à faire confiance à quiconque. Je ne voulais insulter personne.

— Et je ne voulais pas être insulté, répondit Giacomo, sa bonne humeur revenue. Vous êtes soupçonneux, je suis chatouilleux. Un mélange détonnant. Essayons un bon mélange ou mieux pas de mélange du tout. Vous ne mélangez jamais le whisky de malt avec quoi que ce soit, Georges ? Pas même avec de l'eau ?

— Sacrilège.

— Vous aviez raison sur un point, commandant. Je suis anglais mais je suis né en Yougoslavie. Buvons à la Yougoslavie.

— Un toast que personne ne saurait refuser », fit Ranković. Il n'y eut ni poignée de main, ni protestations d'amitié éternelle. C'était, au mieux, une trêve. Ranković, mauvais acteur, conservait ses réserves sur Giacomo.

Petersen, pour sa part, n'en avait aucune.

Considérablement plus tard dans la soirée, une atmosphère bien plus détendue, comme il se doit, régnait parmi les participants. Certains avaient rapidement dîné dans un mess, à quatre cents mètres de là. Sarina et Lorraine, au dernier moment – et sagement, s'avéra-t-il avaient refusé de braver la quasi-tempête qui se déchaînait dehors. Michael, bien entendu, avait choisi de rester avec sa sœur, et Giacomo, après avoir échangé un coup d'œil avec Petersen, avait annoncé qu'il n'avait pas faim.

Auprès des agapes offertes à midi par Josip Pijade, le repas était un désastre gastronomique. Ce n'était pas la faute des cuisiniers četniks – comme partout ailleurs dans ce pays ravagé, les vivres manquaient et les mets délicats étaient pratiquement introuvables. Mais le contraste était si brutal avec la bonne chère d'Italie et de Mostar que même Georges ne put avaler que deux assiettées du mouton trop gras aux haricots qui constituait le plat unique. Ils se retirèrent dès que la décence le leur permit.

De retour dans la baraque de Harrison, ils eurent tôt fait d'oublier leurs souffrances toutes relatives.

« Rien de tel que de se retrouver chez soi », lança Harrison à la cantonade. S'il n'était pas ivre, on ne pouvait nier qu'il eût bu royalement.

Il abaissa un regard approbateur sur le verre qu'il tenait à la main. « Ce nectar m'enhardit. Georges m'a fait un rapport très détaillé de vos activités ces deux dernières semaines. Il n'a pas été, néanmoins, jusqu'à me dire *pourquoi* vous avez commencé par vous rendre à Rome, ni n'a cherché d'ailleurs à m'expliquer votre retour.

C'est parce que je ne le savais pas moi-même. »

Harrison secoua la tête avec componction : « C'est bien naturel. Vous faites tout ce voyage jusqu'à Rome et retour sans savoir pourquoi...

— Je ne faisais que porter un message dont j'ignorais le contenu.

— Est-on autorisé à vous demander si vous en connaissez le contenu maintenant ?

— Vous l'êtes. Je le connais.

— Ah ! Est-on autorisé, de surcroît, à être mis dans la confidence ?

— Pour parler comme vous, Jamie, je ne sais pas si l'on est autorisé ou non. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il s'agit d'une question purement militaire. À strictement parler, je ne suis pas un militaire, mais un agent de renseignements. Or les agents de renseignements ne livrent pas les batailles. Nous sommes bien trop malins pour cela. Ou trop lâches. »

Harrison regarda successivement Metrović et Ranković. « Vous êtes des militaires. Si je dois croire la moitié de ce que vous me racontez, vous livrez des batailles. »

Metrović sourit : « Nous ne sommes pas aussi malins que Peter.

— Vous connaissez le contenu du message ?

— Bien sûr. La discrétion de Peter lui fait honneur, mais elle n'est pas vraiment nécessaire. D'ici un jour ou deux tout le monde dans le camp sera au courant. Nous – les Allemands, les Italiens, nous-mêmes et les Oustachis – allons lancer une offensive décisive contre les Partisans. Nous allons annihiler Titoland. Les Allemands ont baptisé cette attaque “Opération Weiss” les Partisans l'appelleront sans nul doute la Quatrième Offensive. »

Harrison ne sembla pas particulièrement impressionné. Il dit avec une nuance de doute : « Cela signifie, bien entendu, que vous avez

déjà effectué trois autres offensives. Elles ne vous ont pas menés très loin, n'est-ce pas ? »

Metrović resta impassible. « Je sais que c'est facile à dire, mais cette fois, ce sera vraiment différent. Ils sont acculés. Piégés. Ils n'ont aucune issue, aucun refuge. Ils n'ont pas le moindre avion, chasseur ou bombardier ; nous en avons des escadrilles et des escadrilles. Ils n'ont pas un char, pas même un seul canon antiaérien efficace. Au maximum, ils disposent de quinze mille hommes, pour la plupart affamés, faibles, malades et mal entraînés. Nous sommes presque cent mille hommes, bien entraînés et en bonne santé. Et la faiblesse ultime de Tito, son talon d'Achille, pourriez-vous dire, est son manque de mobilité ; on sait qu'il a au moins trois mille blessés sur les bras. Nous n'aurons aucun mérite. Je ne dis pas que j'attends cet assaut avec impatience, mais ce sera un massacre. Aimez-vous les paris, James ?

— Pas quand les chances sont si disproportionnées. Comme Peter ici présent, je ne prétends pas être un militaire – je n'avais jamais vu un uniforme il y a seulement trois ans – mais si l'action est aussi imminente, comment se fait-il que vous soyez en train : de boire tranquillement du vin au lieu d'être penchés sur vos cartes d'état-major à coller des drapeaux ici et là, à faire des plans de bataille et à effectuer tous les préparatifs de rigueur dans ces cas-là ? »

Metrović rit. « Il y a trois excellentes raisons à cela. Premièrement, l'offensive n'est pas imminente il reste encore deux semaines. Deuxièmement, tous les plans ont déjà été faits et toutes les troupes sont déjà en position ou le seront dans quelques jours. Troisièmement, l'assaut principal sera lancé à Bihać où sont actuellement concentrées les forces des Partisans, donc à plus de deux cents kilomètres au nord-ouest d'ici. Nous ne participons pas à l'attaque, nous restons ici au cas où les Partisans seraient assez suicidaires pour tenter de fuir par le sud-est : les empêcher de franchir la Neretva, dans l'hypothèse douteuse où quelques traînards parviendraient jusqu'ici, ne serait qu'une formalité. » Il fit une pause et fixa une fenêtre obscure. « Il se pourrait qu'il y ait une quatrième possibilité. Si le temps empire, ou même ne change pas, les plans les mieux conçus du Haut Commandement pourraient échouer. Un ajournement serait inévitable. Personne ne va manœuvrer dans les montagnes si ces conditions climatiques impossibles se poursuivent pendant les jours qui viennent, c'est certain. Les jours pourraient bien se transformer en semaines.

— Sans doute, fit Harrison. On comprend mieux pourquoi vous faites face à l'avenir avec un courage aussi résigné. Sur la base de ce que vous dites, il y a de bonnes chances que vous ne participiez à rien. Quant à moi, j'espère que votre pronostic sera exact. Comme je l'ai

dit, je ne suis pas un homme de guerre et j'ai fini par m'attacher à ces quartiers somme toute assez confortables. Mais vous, Peter, prévoyez-vous d'hiverner avec nous ?

— Non. Si le colonel n'a rien pour moi demain matin – et il ne m'a rien laissé entendre de tel – je partirai dans deux jours. À condition, bien entendu, que nous ne soyons pas dans la neige jusqu'aux oreilles.

— Vers quels horizons, si l'on...

— ... est autorisé à demander ? Vous l'êtes. Un certain officier italien de renseignements s'intéresse un peu trop à moi. Il essaie de me discréditer ou de me gêner dans mes opérations. À essayer, devrais-je dire. Et j'aimerais savoir pourquoi.

— De quelle manière a-t-il essayé, Peter ? » demanda Metrović.

— Il nous a braqués la nuit dernière dans un hôtel de Mostar, avec une bande de ses séides. Je suppose qu'il cherchait quelque chose. Je ne sais pas s'il l'a trouvé. Peu de temps auparavant, sur le bateau qui nous a amenés d'Italie, certains de ses mignons ont essayé de nous surprendre pendant la nuit. Ils ont échoué, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé, car ils avaient des seringues et des drogues mortelles qu'ils étaient plus que disposés à utiliser.

— Mon Dieu ! s'écria Harrison abasourdi. Que s'est-il passé ?

— Tout s'est passé très paisiblement, répondit Georges avec satisfaction. Nous avons soudé la porte de leur cabine. La dernière fois que nous avons entendu parler d'eux, ils y étaient encore. »

Harrison regarda Georges d'un air désapprobateur. « Vous aviez oublié ce détail dans votre bouleversant compte rendu de vos activités.

— Discretion, discretion.

— Cet officier italien de renseignements, reprit Metrović, est, bien entendu, un allié. Avec certains alliés, comme vous le savez, nous évitons de nous faire des ennemis. Quand vous reverrez cet allié, que ferez-vous ? Allez-vous l'interroger ou le tuer ? » Metrović avait posé la question comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle.

« Le tuer ? » Sarina était choquée. « Cet homme charmant. Le tuer ! Je croyais qu'il vous plaisait plutôt.

— Qu'il me plaisait ? Il est raisonnable, présente bien, est souriant, a l'air ouvert, sa poignée de main est ferme et il vous regarde bien en face. Tout le monde peut donc dire immédiatement que c'est un criminel authentique. Il était prêt à me tuer, par personne interposée, qui plus est, de la main de son homme lige, Alessandro, ce qui, à tout le moins, dénote des intentions encore plus haineuses de sa part. Je ne

vois donc vraiment pas pourquoi je ne devrais pas tenter de lui rendre la monnaie de sa pièce ? Mais je ne le ferai pas, du moins pas tout de suite. Je veux simplement lui poser quelques questions.

— Mais... vous ne pourrez peut-être même pas le trouver.

— Je le trouverai.

— Et s'il refuse de répondre ?

— Il répondra. » Il y avait une certitude glaçante dans sa voix.

Sarina mit le poing sur ses lèvres et se tut. « Vous n'êtes pas homme à poser des questions sans être pratiquement certain des réponses à l'avance, dit Metrović, l'air pensif. Vous cherchez confirmation de quelque chose. N'auriez-vous pas pu obtenir cette confirmation à l'hôtel que vous avez mentionné ?

— Certainement. Mais je ne voulais pas que l'endroit soit jonché de cadavres, d'autant que tous n'auraient pas forcément été les leurs. J'avais promis de livrer ce groupe intact avant tout. Chaque chose en son temps. Une confirmation ? Je veux la confirmation des raisons pour lesquelles l'Italie s'apprête à se retirer de cette guerre. Qu'elle en ait l'intention, je n'en doute pas une seconde. Le peuple italien n'a jamais voulu de cette guerre. L'armée, la marine et l'aviation n'en ont jamais voulu. Souvenez-vous du moment où l'armée de Wavell a bousculé les Italiens en Afrique du Nord. Une photo a été prise juste après la dernière bataille, une photo qui devait devenir célèbre dans le monde entier. Elle montrait environ un millier de prisonniers italiens conduits à leurs camps de fil de fer barbelé par trois soldats britanniques. Le soleil était si chaud que les soldats avaient donné leurs fusils à porter à trois prisonniers. Voilà qui résume l'attitude de l'Italie face à la guerre. Donnez-leur une cause qui soit chère à leur cœur et les Italiens se battront aussi courageusement que n'importe quel autre peuple de la terre. Cette cause n'est pas chère à leur cœur – elle ne pourrait l'être moins. C'est la guerre de l'Allemagne et ils n'aiment pas faire la guerre de l'Allemagne parce que, fondamentalement, ils n'aiment pas les Allemands. Il a été dit et répété, par les Italiens comme par les Britanniques, que les Italiens sont, au fond, pro-britanniques. La vérité est, bien évidemment, qu'ils sont tout simplement pro-italiens. Personne n'est plus vivement conscient de cela que le haut commandement italien. Mais ce n'est pas seulement une question de patriotisme. Le haut commandement italien ne manque pas d'esprits brillants et je suis persuadé qu'ils sont convaincus, même à ce stade, que les Allemands vont perdre la guerre. » Petersen parcourut la pièce du regard. « Ce n'est peut-être pas votre sentiment, il se peut que ce ne soit pas le mien, mais la question n'est pas là. L'important, c'est qu'ils le croient et qu'ils

cherchent dès maintenant une manière de s'arranger avec les Britanniques et les Américains. Cet arrangement, bien sûr, prendrait la forme d'une reddition complète mais, bien entendu, ce ne serait rien de tel. Il impliquerait une coopération complète des Italiens, dans tous les domaines, avec les forces britanniques et américaines à la seule exception d'un engagement de leurs soldats sur le front.

— Vous semblez bien sûr de tout cela, Peter, fit Metrović. Comment pouvez-vous avoir cette certitude ?

— Parce que j'ai accès à des gens et à des informations dont aucun de vous ne dispose. Je suis en contact constant avec les forces italiennes et allemandes dans ce pays ; en outre, comme vous le savez, je visite fréquemment l'Italie et j'ai parlé littéralement à des centaines d'Italiens, militaires et civils. Je ne suis ni sourd ni stupide. Je sais, par exemple, que les services de renseignements italiens et allemands se parlent à peine et se méfient les uns des autres comme de la peste. Le général Granelli, chef des services de renseignements italiens et patron de Cipriano – Cipriano est ce commandant des services de renseignements dont je vous parlais – est un personnage diabolique et pervers, mais remarquablement intelligent. Il connaît la situation et les possibilités aussi bien que personne ; il ne doute pas que les Allemands vont tomber en flammes et il n'a aucune intention de partager leur sort. Il est aussi tout à fait certain que je connais très bien la situation véritable et que si je commence à formuler mes doutes – mes convictions, plus précisément – à haute et intelligible voix, je pourrais représenter un danger véritable pour lui. Je crois qu'il a été sur le point de me faire éliminer deux fois et qu'il a changé d'avis chaque fois à la dernière minute. Je sais qu'il y aura une troisième fois, ce qui explique en partie que je veuille partir d'ici... avant que Cipriano ou un autre ne vienne organiser un accident qui me serait fatal. Mais la principale raison de mon départ est que je veux mettre la main sur leur intermédiaire, avant qu'il ne me mette la main dessus.

— Intermédiaire, intermédiaire ? » Harrison secoua la tête, interloqué. « Vous parlez par énigmes, Peter.

— Une énigme qu'un enfant déchiffrerait. Si les Allemands s'effondrent, pour qui sonnera le glas ?

— Ah, ah !

— Vous l'avez dit, ah, ah. Pour tous ceux qui auront combattu avec eux, voilà. Nous compris. Si vous étiez le général Granelli et que vous ayez son sens aigu de l'avenir, qui des frères ennemis yougoslaves soutiendriez-vous ?

— Bon Dieu ! » s'écria Harrison, stupéfait. Il regarda autour de lui.

Les autres, s'ils n'étaient pas abasourdis, semblaient, pour la plupart, plongés dans de profondes réflexions, Ranković et Metrović en particulier. « Vous dites donc que le général Granelli travaille main dans la main avec les Partisans et que Cipriano est son agent double ? »

Petersen se frotta le menton, jeta un bref regard à Harrison, soupira, et sans daigner répondre se versa un autre verre de vin rouge.

La cabane où Petersen avait disposé sa radio n'approchait pas en magnificence celle de Harrison, d'où ils étaient partis quelques instants plus tôt, départ précipité provoqué directement par le malaise prolongé qui s'installa après les derniers mots du capitaine anglais. Harrison et les deux officiers Četniks s'étaient absorbés dans leurs pensées ; Sarina et Lorraine n'avaient pas desserré les dents, mais leur expression montrait clairement que leur aversion pour Petersen était plus violente que jamais ; Alex et Michael, comme toujours, n'avaient rien à dire. Les deux grands causeurs qu'étaient George et Giacomo avaient fait de leur mieux avant de renoncer rapidement. La cause était perdue d'avance.

La baraque de Petersen aurait pu servir de garage à une voiture à condition que celle-ci soit suffisamment petite. Trois lits, une table, trois chaises et un petit fourneau en constituaient le mobilier ; la radio se trouvait dans un minuscule bureau attenant.

« Je suis triste et troublé, dit Georges. Profondément troublé. » Il se versa un grand verre de vin dont il avala la moitié d'une seule gorgée interminable pour bien montrer à quel point il était bouleversé. « Triste est peut-être un mot plus exact. Se rendre compte que sa vie et son œuvre sont un échec total, voilà une pilule difficile à avaler. Quant aux dégâts subis par l'orgueil et l'amour-propre, ils sont irréparables. Quel désastre !

— Je sais ce que vous ressentez, compatit Petersen. J'ai connu cela moi aussi. »

Georges sembla ne pas l'avoir attendu. « Vous n'avez pas oublié l'époque où vous étiez mon élève à Belgrade ?

— Qui le pourrait ? Comme vous l'avez dit vous-même, pas plus d'une centaine de fois, arpenter en votre compagnie les chemins universitaires ombragés de roses est une expérience immortelle.

— Vous souvenez-vous des préceptes que je prêchais, des vérités éternelles que je chérissais ? L'honneur, l'honnêteté, la franchise, la pureté de l'esprit, l'ouverture du cœur, le mépris sans mélange pour la fourberie, le mensonge, la malhonnêteté : il s'agissait, rappelez-vous, de traverser les ténèbres de ce monde guidés par la seule lueur de la

flamme éternelle de la vérité.

— Oui, Georges.

— Je suis un homme brisé.

Je suis navré, Georges. »

CHAPITRE 7.

Ils étaient six, et il aurait été difficile d'imaginer – et bien plus encore de trouver – six bandits à l'aspect plus terrifiant. On eût dit des frères : tous les six d'une taille à peine supérieure à la moyenne, minces, les épaules larges ; ils portaient exactement le même uniforme – pantalons kaki enfoncés dans des bottes hautes, blouson de toile kaki barré d'une ceinture par-dessus une tunique kaki, et casquette de la même couleur. Pas d'insignes, pas de marques d'identification. Tous arboraient un armement rigoureusement identique : un pistolet mitrailleur à la main, un revolver à la hanche et un couteau de chasse dans une gaine placée sur la botte droite. Ils avaient le visage sombre et immobile, des yeux tranquilles et vigilants. C'étaient des hommes dangereux.

La surprise avait été complète, la résistance inconcevable. La même compagnie que la veille au soir venait de se retrouver peu avant vingt heures dans la cabane de Harrison, lorsque la porte d'entrée s'était violemment ouverte ; trois hommes étaient dans la pièce, mitraillettes braquées, avant que personne ait eu le temps d'esquisser un geste. Ils étaient maintenant six et avaient refermé la porte derrière eux. Un des intrus, un peu plus petit et plus large que les autres, fit un pas en avant :

« Je m'appelle Crni. » Noir, en serbo-croate. « Vous allez vous défaire de vos armes, un par un, et les poser sur le sol. » Il désigna Metrović du menton : « Vous, commencez ! »

Une minute plus tard toutes les armes de la pièce – toutes celles qui étaient visibles du moins – gisaient sur le sol. Crni s'adressa à Lorraine : « Ramassez ces armes et placez-les sur la table là-bas. Il va de soi que vous n'aurez pas l'extrême stupidité de penser à en utiliser une. »

Lorraine était loin d'avoir de telles pensées : ses mains tremblaient tellement qu'elle eut quelques difficultés à ramasser les armes. Lorsqu'elles furent sur la table, Crni demanda : « Êtes-vous armées, mesdemoiselles ?

— Non, répondit Petersen. Je le garantis. Si vous trouvez une arme sur elles ou dans leurs sacs, vous pouvez me tuer. »

Crni le considéra avec un soupçon de raillerie, plongea la main à l'intérieur de son blouson et sortit une feuille de papier. « Comment

vous appelez-vous ?

— Petersen.

— Ah ! Commandant Peter Petersen. Premier sur la liste. On peut facilement voir qu'elles ne portent pas d'armes sur elles. Mais dans leurs sacs ?

— Je les ai fouillés. »

Les deux jeunes femmes perdirent un instant leur expression angoissée pour échanger des regards indignés. Crni eut un léger sourire.

« Vous auriez dû le leur dire. Je vous crois. Si l'un des hommes présents a encore une arme à feu sur lui, il lui reste une chance de la poser par terre ; ensuite, si je la trouve, je lui tirerai une balle dans le cœur. » Le ton désinvolte de Crni avait quelque chose de dangereusement convaincant.

« Inutile de proférer toutes ces menaces grotesques, protesta Georges. Si c'est de la coopération que vous voulez, je suis votre homme. » Il sortit un automatique de sous ses vêtements et donna à Alex un petit coup de coude dans les côtes : « Ne faites pas l'imbécile, voyons. Je ne crois pas que ce Crni ait le moindre sens de l'humour. » Alex rechigna un peu et jeta sur la table un pistolet du même genre.

« Merci », fit Crni. Il consulta sa liste. « Vous êtes certainement le savant professeur, numéro deux sur notre liste. » Il leva les yeux sur Alex. « Et vous devez être le numéro trois. Je lis : "Alex, entre parenthèses, assassin." Voilà qui n'est guère une référence. Nous nous en souviendrons. » Il se tourna vers l'un de ses hommes : « Edvard. Fouillez les manteaux pendus là-bas.

— Inutile, intervint Petersen. Seulement celui de gauche. C'est le mien. La poche droite.

— Vous êtes très coopératif, commenta Crni.

— Je suis un professionnel, moi aussi.

— Je sais. Je sais beaucoup de choses sur vous.

Ou plutôt, on m'en a dit beaucoup. » Il considéra le pistolet qu'Edvard venait de lui apporter : « Je ne savais pas que l'Armée royale yougoslave était équipée de Lugers avec silencieux.

— Elle ne l'est pas. C'est le cadeau d'un ami.

— Bien sûr. J'ai cinq autres noms sur cette liste. » Il regarda Harrison. « Vous devez être le capitaine James Harrison.

— Pourquoi dois-je l'être ?

— Est-ce qu'il y a deux officiers en Yougoslavie qui portent un

monocle ? Et vous, vous devez être Giacomo. Giacomo tout court.

— Même question.

— J'ai votre description. »

Giacomo sourit. « Flatteuse ?

— Non. Seulement exacte. » Il regarda Michael. « Et vous, par élimination, devez être Michael von Karajan. Et deux dames. » Il se tourna vers Lorraine ? « Vous êtes Lorraine Chamberlain.

— Oui. Vous avez ma description aussi ? demanda-t-elle avec une ébauche de sourire.

— Sarina von Karajan ressemble remarquablement à son frère jumeau, expliqua patiemment Crni. Vous venez avec moi, tous les huit.

— Puis-je poser une question ? s'enquit Georges.

— Non.

— C'est parfaitement discourtois, protesta-t-il plaintivement. Et injuste. Et si je veux aller aux toilettes ?

— Je présume que vous êtes le comique de service, riposta froidement Crni. J'espère que votre sens de l'humour ne vous abandonnera pas pendant les jours à venir. Commandant, je vous tiens personnellement responsable de la conduite de votre groupe. »

Petersen sourit. « Si quelqu'un tente de s'enfuir, vous m'abattrez ?

— Je ne l'aurais pas dit aussi crûment, commandant.

— Commandant ceci, commandant cela. Commandant Crni ? Capitaine Crni ?

— Capitaine, rétorqua-t-il sèchement. Je préfère Crni. Dois-je être officier ?

— On n'envoie pas le serveur du mess chercher des criminels apparemment notoires.

— Personne n'a dit que vous étiez un criminel. Pas encore. » Il regarda les deux officiers četniks. « Vos noms ?

— Je suis le commandant Metrović, répondit ce dernier. « Lui est le commandant Ranković, ajouta-t-il.

— J'ai entendu parler de vous. » Il se tourna vers Petersen. « Tous les huit, vous allez emporter vos bagages avec vous.

— C'est gentil, fit Georges.

— Quoi ?

— Eh bien, expliqua Georges, si nous emmenons nos bagages, il y a

donc peu de chances que vous nous abattiez sur-le-champ.

— Comique, passe encore, mais bouffon, c'est insupportable. » Il s'adressa de nouveau à Petersen : « Combien d'entre vous ont leurs bagages ici ?

— Cinq. Trois d'entre nous avons nos bagages dans une cabane à une cinquantaine de mètres de là – moi-même et ces deux messieurs.

— Slavko, Sava. » Deux hommes s'avancèrent. « Cet homme, Alex, va vous montrer où se trouve la cabane. Rapportez les bagages. Mais avant, fouillez-les soigneusement. Et surveillez tout aussi soigneusement cet homme. Son palmarès est impressionnant. » Pendant un bref instant, l'expression qui flotta sur le visage d'Alex rendit la déclaration de Crni irréfutable. « Ne précipitez rien, veillez sur tout. » Il regarda sa montre. « Il nous reste quarante minutes. »

En moins de vingt minutes, tous les bagages étaient prêts. Georges dit alors : « Je sais que je n'ai pas le droit de poser de questions, puis-je donc faire une déclaration ? » Il se reprit : « Oh, mais c'est encore une question ! Je rectifie : je veux faire une déclaration.

— Oui ?

— J'ai soif.

— Rien ne s'y oppose.

— Merci. » À peine avait-il prononcé ce mot qu'il avait ouvert une bouteille et englouti un verre de vin.

« Essayez cette autre bouteille », suggéra Crni. Georges plissa les yeux, fronça les sourcils mais s'exécuta de bon gré. « Cela semble satisfaisant. Mes hommes n'auront pas de trop d'un bon cordial contre le froid.

Cela semble satisfaisant ? » Georges écarquilla les yeux. « Vous insinuez que j'aurais pu empoisonner quelques bouteilles en prévision d'une éventualité aussi invraisemblable ? Moi ? Un doyen de faculté ? Un savant universitaire ? Un... un...

— Certains universitaires sont plus savants que d'autres. Vous en auriez fait autant. » Trois de ses hommes prirent un verre, les autres gardèrent leur mitraillette braquée sur leurs prisonniers. Il y avait une assurance décourageante dans tout ce que Crni disait et faisait ; il semblait prendre ses précautions contre toute éventualité et prévoir, comme Georges l'avait dit, même l'invraisemblable. Metrović demanda : « Qu'advient-il du commandant Ranković et de moi ?

— Vous restez ici.

— Morts ?

— Vivants. Ligotés et bâillonnés, mais vivants. Nous ne sommes pas des Četniks. Nous n'assassinons pas les soldats sans défense et encore moins les civils désarmés.

— Nous non plus.

— Bien sûr que non. Ces milliers de musulmans massacrés en Serbie du Sud se sont suicidés. Des lâches, non ? »

Metrović ne répondit pas.

« Et combien de milliers d'autres Serbes, hommes, femmes et enfants, ont été massacrés en Croatie, au milieu des atrocités les plus bestiales jamais vues dans les Balkans, uniquement à cause de leur religion ?

— Nous n'y sommes pour rien. Les Oustachis ne sont pas des soldats, mais des terroristes indisciplinés.

Les Oustachis sont vos alliés, tout comme les Allemands. Souvenez-vous de Kragujevac, commandant, où les Partisans tuèrent dix Allemands et où les Allemands prirent et fusillèrent cinq mille otages yougoslaves ! Ils firent sortir les enfants des écoles et les massacrèrent en foule jusqu'à ce que même les pelotons d'exécution soient écoeurés et se rebellent. Vos alliés. Rappelez-vous la retraite d'Užice où les chars allemands labourèrent les champs jusqu'à ce que tous les Partisans blessés fussent morts écrasés ! Vos alliés. La culpabilité de vos massacreurs d'amis est aussi votre culpabilité. Bien que nous aimerions beaucoup vous rendre la pareille, nous ne le ferons pas. J'ai mes ordres et, en outre, techniquement du moins, vous êtes nos alliés. » La voix de Crni était lourde de mépris.

« Vous êtes des Partisans ! s'écria Metrović.

— Dieu nous en garde ! protesta Crni avec une expression, fugitive mais indubitable, de répulsion. Avons-nous l'air de cette racaille ? Nous sommes des parachutistes de la division Murge. » C'était la meilleure division italienne alors en opérations en Europe du Sud-Est. « Vos alliés, comme je l'ai dit. » Crni désigna les huit prisonniers d'un geste. « Vous abritez un nid de vipères. Vous êtes incapables de les reconnaître comme telles, encore moins de savoir ce qu'il convient d'en faire. Nous, nous le savons. »

Metrović regarda Petersen. « Je crois que je vous dois des excuses, Peter. Hier soir je ne savais pas si je devais croire votre évaluation de la situation. Elle semblait si fantastique. Plus maintenant. Vous aviez raison.

— Me voilà bien avancé. Je me suis, en effet, trompé de vingt-quatre heures dans mes prévisions.

Attachez-les », intima Crni.

À peine étaient-ils sortis de la baraque qu'ils furent rejoints par deux autres soldats. Personne n'en fut surpris, Crni n'était pas homme à rester quelque part près d'une heure sans avoir posté des sentinelles à l'extérieur. Qu'il s'agît de troupes d'élite nul n'en pouvait douter. Il neigeait dru, le vent était glacé et la visibilité nulle, mais Crni et ses hommes, non contents de résister à ces conditions extrêmes, semblaient s'y ébattre avec plaisir.

Metrović s'était trompé une fois de plus la veille ; personne n'allait manœuvrer dans les montagnes dans ces conditions impossibles pendant les prochains jours, avait-il estimé : Crni et ses soldats venaient de lui infliger un cuisant démenti.

À quelque distance du camp, les parachutistes sortirent des torches électriques. Les prisonniers furent disposés en file indienne pour mieux progresser dans la neige qui s'épaississait – elle arrivait déjà presque à la hauteur du genou – tandis que quatre de leurs gardiens les flanquaient de part et d'autre. Puis, à un commandement de Crni, ils firent halte.

« Je crains que nous ne devions vous attacher, expliqua Crni. Mettez les mains derrière le dos.

— Je suis surpris que vous ne l'ayez pas fait plus tôt, remarqua Petersen. Je suis encore plus surpris que vous vouliez le faire maintenant. Auriez-vous, par hasard, l'intention de nous tuer ?

— Expliquez-vous.

— Nous sommes au début de ce sentier accroché au flanc de la montagne et qui conduit dans la vallée, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Parce que le vent n'a pas changé depuis hier. Vous avez des poneys ?

— Deux seulement. Pour les dames. C'est tout ce dont vous avez eu besoin hier.

— Vous êtes très bien renseigné. Et nous allons avoir les mains liées dans le dos au cas où nous serions tentés de vous pousser, vous ou vos hommes, dans le précipice. Erreur, capitaine Crni, erreur.

— Ah oui ?

— Pour deux raisons. Le sentier est inégal et glissant, à cause de la glace ou de la neige tassée. Si un homme dérape sur cette surface, comment va-t-il, avec les mains liées derrière le dos, se rattraper au sol pour se retenir de tomber dans le gouffre – et même, comment va-

t-il pouvoir garder l'équilibre les mains attachées. Pour garder son équilibre on doit pouvoir se servir de ses bras comme d'un balancier. Vous devriez savoir cela. La deuxième raison est que vos hommes n'ont pas besoin de rester près des prisonniers. Quatre loin devant, quatre loin derrière, les prisonniers, avec peut-être une torche ou deux, au milieu. Que pourrions-nous donc tenter, sinon de nous suicider en sautant dans le vide ? Je peux vous assurer qu'aucun d'entre nous n'en a la moindre intention.

— Je ne suis pas un montagnard, commandant Petersen. Votre suggestion est acceptable.

— Une autre requête, si je le puis. Permettez-nous, à Giacomo et à moi, de rester auprès des jeunes femmes. Je crains qu'elles n'aient aucune affection particulière pour les précipices.

— Je ne veux pas de vous ! » La seule perspective de la descente avait fait surgir une note d'hystérie dans la voix de Sarina. « Je ne veux pas de vous !

— Elle ne veut pas de vous, constata sèchement Crni.

— Elle ne sait pas ce qu'elle dit. Mais ce n'est qu'une opinion personnelle. Elle est terriblement sujette au vertige. Quel intérêt aurais-je à vous raconter des histoires.

— Aucun, en effet. »

Tandis qu'ils s'alignaient au bord du précipice, Giacomo, tenant un poney par la bride, frôla Petersen et lui glissa à voix basse : « Un remarquable numéro, commandant ! » Petersen, songeur, le regarda disparaître dans les tourbillons de neige.

Une descente abrupte, dans des conditions défavorables, est toujours plus difficile et plus dangereuse que la montée, plus longue aussi, et il leur fallut quarante bonnes minutes pour atteindre la vallée. Sarina ouvrit alors la bouche pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le plateau : « Nous sommes en bas ?

— Sains et saufs. »

Elle poussa un soupir de soulagement. « Merci. Il n'est plus nécessaire que vous teniez mon cheval.

— Poney. Comme vous voulez. Je commençais à m'attacher à cette brave bête.

— Je suis désolée, se reprit-elle. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est que vous êtes... si horrible et si gentil. Non, c'est *moi* qui suis horrible, et c'est après *vous* qu'ils en ont.

— Rien de plus normal. Mon grade est plus élevé.

— Ils vont vous tuer, non ?

— Me tuer ? Quelle idée. Pourquoi donc ? Peut-être quelques questions discrètes :

Vous avez dit que le général Granelli était un homme malfaisant.

— Le général Granelli est à Rome. Mais vous n'avez pas réfléchi à ce qui allait vous arriver, à vous ?

— Non, répondit-elle d'une voix morne. Peu m'importe.

— Eh bien n'en parlons plus », fit Petersen.

Ils continuèrent de marcher en silence dans la neige qui tombait toujours à gros flocons, jusqu'au moment où Crni donna l'ordre de faire halte. Il pointa le rayon de sa torche sur le camion de l'armée italienne que Petersen avait volé deux jours plus tôt.

« Quelle prévoyance, commandant, de nous laisser ce moyen de transport.

— Si nous pouvons être utiles à nos alliés... Mais vous n'êtes pas arrivés dans ce camion.

— Nous n'avons pas eu besoin de profiter de votre prévoyance. » Crni fit bouger le rayon de sa torche. Un autre camion italien, encore plus gros, était garé près du premier. « Montez tous. Edvard, venez avec moi. »

Les huit prisonniers grimpèrent dans le véhicule et ils furent invités à s'agglutiner sur le plancher contre la cabine. Cinq soldats les suivirent et s'assirent sur les bancs latéraux, à l'arrière. Leurs cinq torches étaient dirigées vers l'avant et l'on pouvait voir cinq canons de mitraillettes pointés dans la même direction. Le moteur démarra et le camion bondit en avant. Cinq minutes plus tard, il tournait à droite et s'engageait sur la grand-route de la vallée de la Neretva.

« Ah, s'exclama Harrison. En route vers Jablanica, la ville-lumière. Je vois...

— Où d'autre voulez-vous aller sur cette route ? fit Petersen. Après, il y a un embranchement et nous pourrions nous diriger n'importe où. Mais je pense que nous ne dépasserons pas Jablanica. Il se fait tard. Même Crni et ses hommes doivent parfois dormir. »

Peu de temps après, le chauffeur arrêta le camion et coupa le moteur.

« Je ne vois aucune illumination par ici, s'étonna Harrison. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ?

— Rien qui nous regarde, répondit Petersen. Notre conducteur attend simplement que Crni et son ami Edvard le rejoignent.

— Pourquoi donc ? Ils ont leur propre véhicule.

— Avaient. Il est maintenant dans la Neretva. Le garçon qui nous a accueillis hier – vous vous rappelez, Dominic, l'homme aux lunettes de soleil – n'aurait pas manqué de noter la marque et le numéro minéralogique du camion. Lorsque Ranković et Metrović seront découverts et libérés – sans doute pas avant quelques heures encore – il se pourrait que ce soit le haro traditionnel. Il se pourrait, dis-je, car j'en doute. Le colonel n'est pas homme à se vanter des failles dans la sécurité de son camp. Mais Crni, pour sa part, n'est manifestement pas du genre à courir des risques inutiles.

— Objection, intervint Giacomo. Si votre ami Cipriano est à l'origine de cette initiative, il connaît déjà la description du camion. Dans ce cas, à quoi bon le détruire ?

— Giacomo, vous me désolez. Nous n'avons pas la *certitude* que Cipriano est à l'origine de cet enlèvement, mais si tel est le cas, il n'a aucun intérêt à laisser des traces susceptibles de le dénoncer. Souvenez-vous qu'officiellement le colonel et lui sont alliés, à la vie à la mort. »

Des voix résonnèrent à l'avant, une portière claqua, le moteur ronfla et le camion reprit la route. « Ce doit être ça », remarqua Giacomo sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Ils continuèrent leur chemin cahotant dans la nuit, torches et canons de mitraillettes toujours braqués sur eux, jusqu'à ce que Harrison s'écrie soudain : « Enfin, la civilisation ! Je n'avais pas vu les lumières de la ville depuis bien longtemps. »

À son habitude, Harrison exagérait considérablement. Quelques vagues lueurs apparaissaient parfois par l'arrière entrouvert du camion, mais rien qui pût donner l'impression qu'ils traversaient une métropole. Puis le camion prit soudain une route secondaire et, après une brève montée, s'arrêta. Les gardes semblaient savoir où ils se trouvaient ; sans attendre les ordres, ils sautèrent du camion et se mirent en position, torches et mitraillettes braquées. Crni les rejoignit.

« Descendez, ordonna-t-il. Nous n'allons pas plus loin ce soir. »

Ils sortirent et regardèrent autour d'eux. Pour autant qu'on pût en juger à la lueur des torches, le bâtiment qui se dressait devant eux était isolé et semblait avoir la forme d'un chalet. Mais, dans l'obscurité et la neige, il était difficile de se faire une idée précise.

Crni les précéda à l'intérieur. Le vestibule offrait un contraste réconfortant avec la nuit glacée d'où ils venaient. Il n'y avait que quelques meubles : une table, des chaises et un buffet, mais il y faisait chaud – un petit feu de bois brûlait dans une cheminée basse – et

l'éclairage était chaleureux sinon éblouissant : l'électricité n'avait pas atteint ces faubourgs lointains de Jablanica et seules des lampes à huile pendaient du plafond.

« La porte sur la gauche est une salle de bains, indiqua Crni. Vous pouvez vous en servir quand vous voulez. Un garde sera en permanence dans le hall, crut-il utile de préciser. L'autre porte sur la gauche donne dans le salon et la salle à manger. Vous n'y aurez pas accès, pas plus qu'à cet escalier. » Il les conduisit vers une porte ouverte, au fond à droite, et les fit entrer. « Vos appartements pour la nuit. »

On n'aurait pu trouver une pièce semblable en dehors d'un chalet : longue, large et basse, elle avait un plafond aux poutres apparentes, des murs lambrissés de sapin et un parquet de chêne. Des bancs recouverts de coussins s'adossaient aux murs, sur la longueur ; une table, plusieurs fauteuils, un buffet immense, quelques placards et des étagères constituaient le mobilier. Enfin et surtout, un superbe feu de bois illuminait la pièce. Une note incongrue frappa immédiatement les arrivants : des matelas de toile, des couvertures et des oreillers soigneusement empilés dans un coin. Georges, avec sa curiosité habituelle, tira les rideaux dissimulant une des deux fenêtres pour découvrir, avec intérêt, que de gros barreaux avaient été fixés à l'extérieur.

« Voilà bien la rançon du malaise général qui corrompt notre époque, pontifia-t-il tristement. Avec la guerre, la détérioration des valeurs est aussi immédiate qu'inévitable. Les règles de l'honneur, des bons usages et du droit s'effondrent, et la dégénérescence morale dresse sa tête immonde. » Il laissa retomber le rideau. « Une précaution pleine de sagesse. On peut être certain que les rues de Jablanica sont infestées de cambrioleurs, pillards et autres coupe-jarrets. »

Crni l'ignora et s'adressa à Petersen qui inspectait la literie. « Oui, commandant, je sais compter aussi. Il n'y a que six paillasses. Les deux demoiselles ont leur chambre à l'étage.

Quelle prévenance. Vous étiez bien sûr de vous, n'est-ce pas, capitaine Crni ?

— Pas difficile, fit Georges d'un ton dégoûté. Un aveugle pourrait impunément conduire un carrosse à quatre chevaux bardés de clochettes dans tout le territoire de Mihajlović. »

Crni l'ignora derechef. Il était probablement parvenu à la conclusion que c'était la seule manière d'agir avec lui.

« Il se peut que nous poursuivions notre chemin demain. Quoi qu'il

advienne, nous ne partirons certainement pas tôt. Tout dépend du temps. À compter de maintenant notre voyage se fera essentiellement à pied. Si vous avez faim, il y a des provisions dans le placard là-bas. Quant à ce grand buffet, son contenu devrait intéresser le professeur.

— Ah ! » fit Georges en ouvrant les battants. Il contempla avec ravissement un petit bar bien approvisionné. « Les barreaux aux fenêtres étaient superflus, capitaine Crni. Je ne bougerai pas d'ici ce soir.

— Et même si vous le pouviez, où iriez-vous ? Mesdemoiselles, lorsque vous voudrez dormir, faites-le savoir au garde, et je vous conduirai à votre chambre. Il se peut également que je souhaite vous interroger un peu plus tard, cela dépendra d'une certaine communication.

— Vous me surprenez, dit Petersen. Je croyais que le réseau téléphonique ne marchait plus.

— Par radio, bien évidemment. Nous en avons une. En fait nous disposons de quatre émetteurs-récepteurs, avec le nôtre et les deux appareils tout à fait modernes appartenant aux von Karajan. Je crois que les codes qui les accompagnent se révéleront aussi très utiles. »

Un silence profond accueillit ces mots et se prolongea quelques instants après son départ. Il ne fut interrompu que par le bruit d'une bouteille que Georges débouchait. Michael fut le premier à parler :

« Les radios, fit-il amèrement. Les codes. » Il jeta un regard accusateur à Petersen. « Vous comprenez ce que cela signifie, n'est-ce pas ?

— Oui. Rien. Crni s'amusait. Tout ce que cela implique, c'est que nous devons prendre la peine de trouver un nouveau code. Que croyez-vous qu'ils feront lorsqu'ils s'apercevront que les codes ont disparu ? Ils devront se protéger, non de leurs ennemis, évidemment, mais de leurs amis. Les Allemands ont déjà décrypté deux fois le code dont nous nous servons entre nous. » Il considéra Harrison qui s'était assis, jambes croisées, dans un fauteuil devant le feu et qui contemplait le verre de vin que Georges venait de lui donner. « Pour un homme qui vient d'être chassé de chez lui, Jamie, ou plutôt d'être arraché à son cher foyer, ce qui revient d'ailleurs au même, vous ne semblez vraiment pas abattu.

— Je ne le suis pas, répondit Harrison. Pourquoi le serais-je ? Je croyais que je ne trouverais jamais d'appartements plus confortables que ceux que j'occupais tout à l'heure, mais je me trompais. Je veux dire, regardez, un vrai feu de bois. *Carpe diem*, comme dit l'autre. Peter, que croyez-vous que l'avenir nous réserve ?

— Je ne sais pas me servir d'une boule de cristal.

— Dommage. J'aurais été content d'apprendre que je pourrais revoir les blanches falaises de Douvres.

— Je ne vois pas ce qui s'y oppose. Personne ne veut votre peau. Je veux dire, vous n'avez jamais rien fait de répréhensible, Jamie ? Envoyé des messages radio clandestins, dans des codes inconnus de nous, à des correspondants inconnus de nous, ce genre de choses ?

— Certainement pas, répondit Harrison sereinement. Ce n'est pas mon genre. Je n'ai pas de secrets et je sais à peine me servir d'une radio, de toute manière. Donc, vous croyez que je reverrai peut-être les falaises d'Albion ? Et pensez-vous que je reverrai la vieille chaumière du mont Prenj ?

— Cela me semble hautement improbable.

— Voilà une prédiction bien assurée, et sans boule de cristal, s'il vous plaît.

— Pour ça, je n'ai pas besoin d'une boule de cristal. Quelqu'un qui a occupé votre... euh... délicate position ne sera jamais réutilisé à ce poste après avoir été capturé par l'ennemi. Les tortures, le lavage de cerveau, le retournement comme agent double, ce genre de choses. Rien de plus habituel. On ne vous fera plus jamais confiance.

— Alors ça, c'est un peu raide, non ? Une réputation sans tache. Ce n'est tout de même pas ma faute si j'ai été capturé. Rien de tel ne serait arrivé si vous autres les professionnels m'aviez un peu mieux protégé. Merci, Georges, j'en prendrai volontiers une goutte de plus. Maintenant que j'ai quitté ce trou, je n'ai aucune intention de jamais y retourner, sauf si l'on m'y traîne de force, et encore. » Il leva son verre. « À votre santé, Peter.

— Vous éprouvez donc de l'aversion pour tout ce monde, les Četniks, le colonel, moi-même ?

— Une profonde aversion. Enfin, pas pour vous, bien que je doive reconnaître que je n'apprécie pas outre mesure ce que l'on pourrait appeler votre politique militaire. Vous êtes pour moi une énigme totale, Peter, mais je préfère vous avoir de mon côté que contre moi. Quant aux autres, je les méprise. C'est tout de même extraordinaire qu'un allié se retrouve dans une position semblable, non ?

— Je crois que je vais prendre un peu de vin aussi, Georges, si vous le voulez bien. Il est vrai, Jamie, que vous avez manifesté votre mécontentement d'une manière assez subtilement évidente de temps à autre, mais je croyais que vous ne faisiez qu'exercer le droit inaliénable de tout soldat à se plaindre en long et en large de tous les aspects concevables de la vie militaire. » Il dégusta son vin

pensivement. « Il semblerait que les choses soient un petit peu plus compliquées que ça ?

— Un petit peu plus compliquées ? Beaucoup plus. » Harrison sirotait son vin, les yeux plongés dans le feu, en homme pleinement détendu, en paix avec lui-même. « Malgré le fait que l'avenir ne semble pas très brillant, dans une certaine mesure je dois à notre capitaine Crni de la reconnaissance. Il n'a guère fait que prévenir mon intention, ma décision, de quitter le mont Prenj et ses misérables habitants, à la première occasion convenable. Voyez-vous, j'avais déjà demandé officiellement ma mutation. Évidemment, les choses étant ce qu'elles étaient avant l'apparition du capitaine Crni, je n'aurais jamais fait une telle confession.

— J'aurais pu me tromper sur votre compte, Jamie :

— Indubitablement. » Il regarda autour de lui pour voir si quelqu'un s'abusait encore à son propos ; tout le monde était suspendu à ses lèvres.

— Alors vous ne nous aimiez... aimez... pas ?

— Je pensais avoir été on ne peut plus clair. Je ne suis sans doute pas un militaire – et Dieu sait à quel point ! – mais je ne suis pas non plus un clown, malgré les apparences. J'ai reçu une certaine instruction : dans pratiquement tous les domaines intellectuels importants, le soldat moyen est virtuellement ignare. Je ne suis pas instruit à la manière de Georges, je ne me promène pas dans un pays de Cocagne ni ne déambule sous les arcades ombragées de roses de l'université. » Georges affecta un air profondément blessé et tendit la main vers la bouteille de vin. « J'ai reçu une éducation plus pratique. N'est-ce pas votre avis, Lorraine ?

— Certainement. » Elle sourit et récita, comme une litanie : « Licence de mathématiques, licence de sciences physiques, membre de l'Association des ingénieurs en électricité, membre de l'Association des ingénieurs en mécanique : Il a reçu une certaine formation. J'étais la secrétaire de James...

— Voyez-vous ça, s'étonna Petersen. Le monde est encore plus petit que je ne je croyais. » Giacomo se dissimula le visage dans ses mains.

« Peu important les titres, reprit Harrison. L'important, c'est que j'ai été formé à observer, évaluer et analyser. Je ne suis resté là-haut que moins de deux mois, mais je peux vous assurer qu'il ne m'a pas fallu tout ce temps, avec un minimum d'observation, d'évaluation et d'analyse, pour m'apercevoir que la Grande-Bretagne jouait le mauvais cheval en Yougoslavie. Je parle en officier britannique. Je ne veux pas avoir l'air abusivement dramatique, mais la Grande-Bretagne livre un

combat mortel à l'Allemagne. Comment allons-nous vaincre les Allemands ? En les combattant et en les tuant. Comment devrions-nous juger nos alliés, réels ou potentiels ? Quel étalon utiliser ? Un seul et unique : combattent-ils et tuent-ils les Allemands ? Est-ce le cas de Mihajlović ? Oui ou non ? Il se bat aux côtés des Allemands. Tito ? Tout soldat allemand à portée de fusil d'un Partisan est un homme mort. Et pourtant, ces balourds, ces idiots de Londres continuent d'envoyer du matériel à Mihajlović, un homme qui, en fait, est leur ennemi juré. J'ai honte de mon propre peuple. La seule raison que je vois à tout ceci – et Dieu sait que ce n'est pas une excuse –, c'est que la guerre de la Grande-Bretagne, sur le front des Balkans, est confiée à des politiciens et à des militaires, et les politiciens sont presque aussi naïfs et ignares que les militaires.

— Vous avez des paroles bien dures pour vos compatriotes, James, dit Georges.

— La ferme ! Non, pardon, Georges, ce n'est pas ce que je voulais dire, mais malgré votre vaste érudition, ou peut-être à cause d'elle, vous êtes tout aussi naïf et ignare que chacun d'eux. Dures, mais vraies. Comment cette situation extraordinaire s'est-elle produite ? Mihajlović est un vrai petit Machiavel de la politique internationale : Tito est trop occupé à tuer les Allemands pour avoir le temps de se livrer à des manœuvres semblables.

« Dès septembre 1941, Mihajlović et ses Četniks, au lieu de combattre les Allemands, s'occupaient de nouer des contacts avec votre précieux gouvernement royaliste à Londres. Oui, Peter Petersen, j'ai dit précieux, mais ironiquement, croyez-le. Peu leur importent les souffrances inimaginables du peuple yougoslave, tout ce qu'ils veulent, c'est recouvrer le pouvoir royal, et si ce doit être sur les cadavres d'un ou deux millions de leurs compatriotes, tant pis pour eux. Et bien entendu, lorsqu'il a pris contact avec le roi Pierre et ses prétendus conseillers, Mihajlović pouvait difficilement se dispenser de nouer également des relations avec le gouvernement britannique. Jolie prime. Naturellement, il s'est mis en même temps en rapport avec les forces britanniques au Moyen-Orient. Pour ce que j'en sais, les grosses légumes bornées du Caire sont bien capables de considérer encore le colonel comme le grand espoir blanc de la Yougoslavie. » Il fit un geste en direction de Sarina et de Michael. « En fait, ces abrutis en sont indubitablement toujours certains. Regardez nos deux petits jobards, entraînés spécialement par les Britanniques pour venir en aide aux vaillants Četniks.

— Nous ne sommes pas des jobards ! » protesta Sarina d'une voix vibrante. Les mains crispées, elle semblait hésiter entre la colère et les larmes. « Nous n'avons pas été entraînés par les Anglais mais par les

Américains. Et nous ne sommes pas venus aider les Četniks.

— Il n'y a pas au Caire d'école américaine pour la formation des opérateurs radio. Anglaise seulement. Et si vous avez reçu un entraînement américain, c'est uniquement parce que les Britanniques l'ont voulu ainsi. » Le ton de Harrison était aussi froid et peu encourageant que son visage. « Je crois que vous êtes des jobards, je crois que vous dites des mensonges et que vous êtes venus aider les Četniks. Je crois aussi que vous êtes une excellente actrice.

— Très juste, Jamie, approuva Petersen. Vous avez mis le doigt sur quelque chose, là. Elle est une excellente actrice. Mais elle n'est pas jobarde, elle ne dit pas de mensonges – bah, à part peut-être quelques menues fables – et elle n'est pas venue nous aider. »

Harrison et Satina le dévisagèrent avec stupéfaction.

« Comment diable pouvez-vous dire ça ? demanda Harrison.

— L'intuition.

— L'intuition ! répéta sarcastiquement Harrison. Si votre intuition se rapporte à votre jugement, vous êtes le phénix des hôtes de ces montagnes. Et n'essayez pas de m'égarer. N'avez-vous jamais saisi l'ironie du fait que lorsque vous et vos précieux Četniks – Harrison raffolait du mot “précieux” et s'en servait toujours par antiphrase receviez des armes et de l'argent des Allemands, des Italiens et du régime croupion serbe de Nedić, vous receviez simultanément armes et argent des alliés occidentaux – et cela, notez-le bien, à un moment où vous vous battiez aux côtés des Allemands, des Italiens et des Oustachis pour tenter de détruire les Partisans, les seuls alliés objectifs de la Grande-Bretagne en Yougoslavie ?

— Un peu de vin, Jamie ?

— Merci, Georges, » Harrison secoua la tête. « J'avoue que je suis totalement abasourdi, par vous, les Četniks et par mes compatriotes. Se peut-il vraiment qu'il n'y ait pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ? Êtes-vous coiffés d'œillères par votre forme perverse et mesquine de patriotisme, par votre allégeance aveugle à une monarchie discréditée, au point que vos yeux myopes en soient réduits à un champ de vision de dix degrés, au point que vous ne perceviez rien des trois cent cinquante degrés restants ? Et mes compatriotes à Londres sont-ils pareillement aveuglés ? Ils doivent l'être, ils doivent l'être, sinon comment expliquer l'inexplicable, l'absurdité incompréhensible consistant à continuer d'envoyer du matériel à Mihajlović alors qu'ils ont sous les yeux la preuve irréfutable qu'il collabore activement avec les Allemands.

— Je vous parie que vous seriez incapable de répéter cette tirade,

plaisanta Petersen d'un ton admiratif. Tous ces grands mots... Comme vous le dites, Jamie, tout se réduit, probablement, à une question de vision, à ce que perçoivent les yeux de l'observateur. » Il se leva, se dirigea vers la cheminée et s'assit à côté de Sarina. « Nous ne changeons pas de conversation, nous parlons toujours de la même chose. Avez-vous aimé votre tête-à-tête avec le colonel ce matin ?

— Tête-à-tête ? Je n'ai pas eu de tête-à-tête avec lui. Michael et moi nous sommes simplement présentés au rapport. C'est vous qui nous l'avez demandé. L'auriez-vous oublié ?

— Je n'ai rien oublié, mais je crois que vous, vous avez oublié quelque chose. Les murs ont des oreilles. Ce n'est pas original mais c'est vrai. »

Elle jeta un bref coup d'œil à Michael puis elle répondit : « Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Les murs ont aussi des yeux.

— Cessez de bousculer ma sœur ! s'écria Michael.

— Bousculer ? Poser une question simple veut dire bousculer pour vous ? Voulez-vous que je vous montre ce que j'entends par bousculer ? Vous étiez là aussi, non ? Avez-vous quelque chose à me dire ? Vous êtes au courant de ce qui s'est passé. Je sais déjà ce que votre réponse devrait être. Votre réponse franche, s'entend.

— Je n'ai rien à vous dire ! Rien ! Rien du tout !

— Vous êtes un mauvais acteur. Beaucoup trop de véhémence.

— J'en ai par-dessus la tête de vous, Petersen ! » Michael haletait. « Vous nous avez assez malmenés, ma sœur et moi. » Il bondit sur ses pieds. « Si vous croyez que je vais rester...

— Restez plutôt assis, Michael. » Georges s'était avancé derrière Michael et avait posé les mains sur les épaules du jeune homme. Michael s'assit. « Si vous n'êtes pas capable de rester tranquille, je vais devoir vous attacher et vous bâillonner. Le commandant Petersen pose des questions.

— Doux Jésus ! s'exclama Harrison d'un ton outré. C'est un peu raide, Georges, un peu abusif, je dois dire. Peter, je ne crois pas que vous soyez encore en mesure de...»

Georges l'interrompt avec une nuance d'agacement dans la voix : « Et si vous, vous ne restez pas tranquille, je vous ferai la même chose.

— À moi ? » Cette fois Harrison était vraiment outré. « À moi ? Un officier ? Un capitaine de l'armée britannique ! Mon Dieu ! Giacomo, vous êtes anglais. Je fais appel à vous...

— Appel rejeté. Je ne voudrais pas vexer un officier en lui demandant de la fermer, mais je crois que le commandant essaie d'établir quelque chose. Il se peut que vous n'aimiez pas sa philosophie militaire, mais vous devriez du moins garder une certaine ouverture d'esprit. Et Sarina aussi, je pense. Je crois que vous vous conduisez tous deux de manière puérile. »

Harrison murmura deux fois « Mon Dieu » et se tut.

Petersen reprit : « Merci, Giacomo. Sarina, si vous croyez que j'essaie de vous blesser ou de vous nuire, alors vous êtes puérile, comme le dit Giacomo. J'en serais incapable et je ne le souhaite pas. Je veux vous aider. Avez-vous eu ou non une conversation privée avec le colonel ?

— Nous avons parlé, si c'est ce que vous voulez dire.

— Bien *sûr* que vous avez parlé. Si j'ai l'air un peu exaspéré, avouez que j'ai quelques excuses. De quoi avez-vous parlé ? De moi ?

— Non. Oui. Je veux dire, entre autres choses.

— Entre autres choses, répéta-t-il sur le même ton. Quelles autres choses ?

— Simplement d'autres choses. De tout et de rien.

— C'est un mensonge. Vous avez parlé simplement de moi et, peut-être, un peu du colonel Lunz. Rappelez-vous, les murs ont des oreilles et des yeux. Et vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez dit quand vous m'avez vendu ? La preuve, c'est que je me retrouve ici. Combien de pièces d'argent vous a remises le bon colonel ?

— C'est faux ! » Elle haletait maintenant, et des taches rouges étaient apparues sur ses joues. « Je ne vous ai pas trahi. C'est faux ! C'est faux !

— Et tout cela pour un petit bout de papier. J'espère que vous avez reçu votre dû, vos trente deniers d'argent. Vous ne saviez pas que j'avais ramassé ce papier après. » Il sortit un morceau de papier de sa tunique et le déplia : « Celui-ci. »

Elle fixa le document avec des yeux vides, puis le regarda avec la même absence d'expression. Elle posa les coudes sur les genoux, enfouit son visage dans ses mains. « Je ne sais pas ce qui se passe, fit-elle d'une voix sourde. Je ne sais plus. Je sais que vous êtes diabolique, mais je ne vous ai pas trahi.

— Je le sais bien. » Il lui effleura gentiment l'épaule. « Je sais ce qui s'est passé. Je l'ai toujours su. Navré de vous avoir blessée, mais il fallait que vous le disiez. Pourquoi ne l'avez-vous pas admis tout de suite ? Ou auriez-vous déjà oublié ce que j'ai dit hier matin

seulement ?

— Oublié quoi ? » Elle ôta ses mains de dessus son visage et le regarda. Des larmes embuaient ses yeux noisette.

« Que vous êtes bien trop gentille et manifestement honnête pour agir en traître. Il y avait trois documents. Le premier, je l'ai remis au colonel, celui-ci, je l'ai fabriqué avant de quitter Rome – je n'ai rien ramassé après votre entretien de ce matin – et le troisième est celui que le colonel Lunz vous avait donné.

— Vous êtes *vraiment* malin. » Elle essuya ses larmes ; ses yeux n'exprimaient plus que la fureur.

« Plus malin que vous, en tout cas », fit Petersen gaiement. Pour une raison inexplicable, Lunz croyait que je pourrais être une sorte d'espion ou d'agent double et que je modifierais peut-être son message, que je fabriquerais des ordres différents. Mais je ne l'ai pas fait, n'est-ce pas ? Le message que j'ai remis au colonel était bien celui que j'avais reçu et il correspondait à l'exemplaire que vous avait donné Lunz. Paradoxalement – puisque vous êtes femme – cela vous a déplu. Si j'avais été un espion, une sorte de renégat reconverti, passé de l'autre côté, vous auriez été absolument ravie, non ? Vous m'auriez peut-être respecté, qui sait si je ne vous aurais pas plu un peu même. Eh non, je restais un Četnik, pur et dur. Vous vous rendiez compte, bien évidemment, que si j'avais changé les ordres, Mihajlović m'aurait fait exécuter ? »

Elle pâlit légèrement et porta sa main à ses lèvres.

« Bien sûr que vous ne vous en rendiez pas compte. Non seulement vous êtes incapable de doubler quelqu'un, non seulement vous êtes incapable de raisonner en ces termes tordus, mais encore vous n'êtes même pas capable d'imaginer ce qu'il adviendra de l'agent double qui se fait démasquer. Comment une fille intelligente par ailleurs... Enfin, n'en parlons plus. Comme je l'ai déjà dit, dans ce vilain monde de l'espionnage, laissez la conception à ceux qui en sont capables. Pourquoi avez-vous fait cela, Sarina ?

— Pourquoi ai-je fait quoi ? » Elle semblait soudain sans défense. Elle reprit, d'un ton presque monocorde : « De quoi vais-je être accusée maintenant ?

— De rien, ma chère. Je vous le promets. De rien. Je me demandais simplement, bien que je ne sache pas vraiment pourquoi, comment vous en êtes venue à accepter la manœuvre machiavélique que vous a proposée le colonel Lunz, une chose aussi totalement étrangère à votre nature. C'était votre seul passeport pour la Yougoslavie. Si vous aviez refusé, il vous aurait empêché de venir ici. Voilà, j'ai répondu à ma

propre question. » Petersen se leva. « Du vin, Georges, du vin. Tout ce bavardage m'a donné soif.

— Et tout le monde ne sait peut-être pas, ajouta Georges, qu'écouter donne encore plus soif. »

Petersen leva son verre plein et se tourna vers Harrison : « À votre santé, Jamie. En tant qu'officier britannique, s'entend.

— Oui, oui, bien entendu. » Se cramponnant à son verre, Harrison se leva péniblement. « Bien entendu. À votre santé. Euh, bon. Circonstances atténuantes, cher ami. Comment pouvais-je.

— Et gentleman.

— Bien sûr, bien sûr. » Il rougissait de confusion. « Gentleman.

— Était-ce agir en gentleman, Jamie, que de la traiter de menteuse jobarde, elle qui est l'aide et le réconfort de nous autres misérables ? Et cette jeune et charmante personne n'est pas seulement cela, elle est exactement ce que vous recherchiez pour réchauffer votre cœur patriotique : une loyaliste pure et dure et non une royaliste à tout crin, une patriote selon votre cœur, une vraie Yougoslave comme vous rêvez d'en rencontrer. Une Partisane aussi engagée qu'on peut l'être quand on n'a pas vu un seul Partisan de sa vie. Voilà pourquoi son frère et elle sont revenus dans leur pays par des chemins aussi pénibles, pour offrir – comme vous diriez, Jamie, dans votre langage émouvant – leurs services à leur pays, c'est-à-dire aux Partisans. »

Harrison reposa son verre, se dirigea vers Sarina, s'inclina et lui baisa la main. « Madame, je suis votre serviteur.

— Est-ce une excuse ? demanda Georges.

— Pour un officier anglais, admira Petersen, c'est, ventrebleu ma foi, une fameuse excuse !

— Il n'est pas le seul à devoir des excuses, intervint timidement Michael. Commandant Petersen, je dois...

— Ne vous excusez pas, Michael, coupa Petersen. Ne vous excusez pas. Si j'avais une sœur comme elle, je refuserais de dire le moindre mot à son tourmenteur – moi en l'occurrence. Je le décervellerais en un tournemain. Si donc je ne prie pas votre sœur de me pardonner ce que je lui ai fait, ne me faites aucune excuse, de grâce.

— Merci beaucoup, mon commandant. » Il hésita. « Puis-je vous demander depuis combien de temps vous savez que Sarina et moi sommes... euh, ce que vous avez dit que nous étions.

— Depuis que je vous ai vus pour la première fois. Ou plutôt, disons que j'ai soupçonné que quelque chose n'allait pas du tout lorsque je vous ai rencontrés dans cet appartement de Rome. Vous

étiez tous deux raides, mal à l'aise, réservés, voire hostiles. Pas de sourire aux lèvres, pas de fleur au fusil, pas le moindre semblant de l'enthousiasme juvénile de ceux qui chargent vers un avenir glorieux. Hyper-méfiants. La mauvaise attitude par excellence. Si vous aviez brandi des drapeaux rouges vous n'auriez pu manifester plus clairement que quelque chose vous pesait sur la conscience. Votre passé était si immaculé que vos préoccupations ne pouvaient avoir trait qu'à des problèmes futurs comme – ainsi que cela deviendrait très vite évident – la manière dont vous alliez rejoindre les Partisans une fois arrivé à notre QG. Votre sœur, en plus, vous a trahis très rapidement, dans l'auberge des Apennins, quand elle a essayé de me convaincre de ses sympathies royalistes, quand elle m'a raconté qu'elle était une vieille amie du roi Pierre – alors prince Pierre.

— Je n'ai jamais dit cela ! protesta-t-elle avec une indignation peu convaincante. Je l'ai seulement rencontré deux ou trois fois.

— Sarina », fit Petersen d'un ton gentiment réprobateur.

Elle ne répondit rien.

« Combien de fois faudra-t-il que je vous dise...

— Elle ne l'a jamais rencontré. Elle a compati avec moi sur sa claudication. Ce jeune homme gambade comme un cabri, il ne sait même pas ce que boiter veut dire. Enfin, tout cela présente certes un intérêt, mais purement académique, je le crains.

— Oh, je ne sais pas, intervint Giacomo. Pour moi, c'est d'un intérêt plus qu'académique. » Il souriait, comme toujours, mais en l'occurrence il était difficile de savoir ce qui le faisait sourire. « Néanmoins, même si la conversation n'est qu'académique, je suis entièrement d'accord avec ces petits – pardon, je veux dire avec Sarina et Michael. Je ne veux pas me battre – du moins, pas dans ces fichues montagnes. La mer Égée et la Royal Navy suffiront à mon bonheur, merci – mais si je le dois, ce sera avec les Partisans.

— Vous êtes comme Jamie, dit Petersen. Si vous devez vous battre, ce sera contre les Allemands ?

— Je croyais vous l'avoir clairement expliqué à l'Hôtel Eden.

— Exact. Mais tout cela n'a toujours qu'un intérêt académique. Qu'allez-vous faire exactement ? Comment allez-vous rejoindre vos amis maquisards ?

— J'attendrai l'occasion, sourit Giacomo.

— Elle ne se présentera peut-être jamais.

— Peter. » Il y avait une note d'appel, presque de désespoir, dans la

voix de Harrison. « Je sais que vous ne nous devez rien, que vous n'avez plus aucune responsabilité envers nous. Mais il doit y avoir une solution. Quelque différentes que soient nos philosophies, nous sommes tous dans la même galère. Allons, Peter. Nous pourrions régler nos différends ensuite. Entre-temps... Eh bien, un homme avec vos ressources infinies...»

Petersen, l'interrompit doucement : « Jamie, ne pouvez-vous pas voir la barrière au milieu de la pièce. Georges, Alex et moi sommes d'un côté. Vous cinq, de l'autre. Enfin, les Karajan, Giacomo et vous. Je ne sais pas où se situe Lorraine. Elle fait un kilomètre de haut, cette barrière, Jamie, et on ne la saute pas comme ça.

— Je comprends son point de vue, capitaine Harrison, fit Giacomo. On ne saute pas cette barrière. En outre, ma fierté me l'interdirait. Je dois reconnaître, commandant, que vous n'êtes pas du genre à laisser une situation en suspens. Lorraine relève-t-elle d'une catégorie ? Je pose la question pour notre édification.

— D'une catégorie ? Je ne sais pas. Et je ne dis pas cela pour vous offenser, Lorraine, mais peu me chaut maintenant. Ça n'a pas d'importance. Plus d'importance. » Il s'assit, verre en main, et se tut. Pour autant qu'ils pussent en juger, c'était la première fois que les assistants voyaient le commandant Petersen sombrer dans un silence soucieux.

Ce silence, ponctué seulement par le glouglou occasionnel de Georges, se prolongea désagréablement jusqu'à ce que Lorraine s'écrie soudain : « Qu'est-ce qui ne va pas ? S'il vous plaît, qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est à moi que vous parlez ? demanda Petersen.

— Oui. Vous me fixez-vous n'arrêtez pas de me fixer.

— Être du mauvais côté de la barrière n'empêche pas d'avoir bon goût, plaisanta Giacomo.

— Je vous fixais sans vous voir », expliqua Petersen. Il sourit. « En outre, comme le dit Giacomo, cela n'a rien de pénible. Je suis désolé. J'étais loin, très loin, voilà tout.

— Puisque l'on parle de fixer, dit joyeusement Giacomo, Sarina peut vous rendre des points. Ses yeux n'ont pas quitté votre visage depuis que vous avez commencé votre numéro de penseur à la Rodin. Des courants profonds coulent dans ces parages. Savez-vous ce que je crois ? Je pense qu'elle pense.

— Oh, taisez-vous, Giacomo ! » Elle semblait vraiment en colère.

« Eh bien, je suppose que nous pensons tous d'une manière ou

d'une autre, fit Petersen. Dieu sait que les sujets de réflexion ne manquent pas. Vous, Jamie, êtes plongé dans une profonde mélancolie. Les lumières de la ville ? Non. Les blanches falaises ? Non. Ah ! Auprès de ma blonde...»

Harrison sourit sans mot dire.

« Comment est-elle, Jamie ?

— Comment est-elle ? » Harrison sourit de nouveau, haussa les épaules et regarda Lorraine.

« Jenny est merveilleuse, répondit doucement Lorraine. Je crois que c'est la personne la plus merveilleuse au monde. C'est ma meilleure amie et James ne la mérite pas. Elle est dix fois mieux que lui. »

Harrison sourit en homme content de lui et prit son verre ; s'il était blessé, il le cachait bien.

Petersen regarda autour de lui jusqu'à ce que ses yeux se posent, comme en passant, sur Giacomo, qui hocha la tête presque imperceptiblement : avec un léger sourire, Petersen détourna le regard.

Vingt minutes s'écoulèrent, dans un silence parfois entrecoupé de menus propos, avant que la porte ne s'ouvre et qu'Edvard n'ordonne : « Commandant Petersen ! »

Petersen se leva. Giacomo allait parler, mais Petersen le précéda : « Ne le dites pas. L'heure du passage à tabac. »

Il revint moins de cinq minutes plus tard. Giacomo eut l'air déçu : « Pas de passage à tabac ?

— Pas de passage à tabac. J'ai le regret de vous signaler qu'ils ont rempli la baignoire et que vous êtes le suivant. Je plaisante, pas de baignoire, mais vous êtes le suivant. »

Giacomo sortit. Harrison demanda : « Comment ça s'est passé ? Que voulaient-ils ?

— Très convenables, très civilisés. Qu'attendre d'autre de Crni ? Beaucoup de questions, certaines très personnelles, mais je ne leur ai donné que mon nom, mon grade et le numéro de mon régiment. C'est tout ce que vous êtes tenu juridiquement d'avouer. Ils n'ont pas insisté outre mesure. »

Giacomo fut de retour en moins de temps encore que Petersen. « Décevant, fit-il. Très décevant. Ils auraient été piteusement recalés par l'Inquisition espagnole. Votre présence est courtoisement requise, capitaine Harrison. »

Harrison fut absent un peu plus longtemps, mais guère. Il revint, l'air très pensif. « Vous êtes la suivante, Lorraine.

— Moi ? » Elle se leva et hésita. « Oui, si je n'y vais pas, je suppose qu'ils vont venir me chercher.

— Ce serait bien peu convenable, commenta Petersen. Nous avons survécu. Qu'est-ce qu'une tanière de lions pour une Anglaise comme vous ? »

Elle hocha la tête et sortit, mais à regret. Petersen demanda : « Comment ça s'est passé, Jamie ?

— Des gens très courtois, comme vous le disiez. Ils semblaient en savoir vraiment très long sur moi. Aucune question ayant les moindres implications militaires, pour autant que j'en puisse juger. »

Lorraine fut absente au moins un quart d'heure. Elle était très pâle quand elle revint, et si ses joues n'étaient pas humides, elle semblait avoir pleuré. Sarina regarda Petersen, Harrison et Giacomo, secoua la tête et prit Lorraine par les épaules.

« Comme ils sont galants, n'est-ce pas, Lorraine ? Et chevaleresques. Et attentionnés. » Elle leur lança un regard furieux. « Peut-être sont-ils seulement timides. À qui le tour ?

— Ils n'ont demandé à voir personne.

— Que vous ont-ils fait, Lorraine ?

— Rien. Voulez-vous dire... non, non, ils ne m'ont pas touchée. C'est seulement certaines des questions qu'ils m'ont posées... » Elle laissa la phrase en suspens. « Sarina, je vous en prie, j'aimerais mieux ne pas en parler.

— Marasquin », prescrivit Georges avec autorité. Il la saisit par le bras, l'assit et lui tendit un petit verre. Elle le prit, sourit avec reconnaissance et resta sans mot dire.

Crni entra, accompagné d'Edvard. Il souriait ; personne ne l'avait encore vu aussi détendu.

« J'ai des nouvelles pour vous. J'espère que vous les trouverez bonnes.

— Vous n'êtes même pas armés, remarqua Georges. Comment savez-vous que nous n'allons pas vous réduire tous deux en bouillie ? Ou mieux encore, nous pourrions vous prendre en otage pour nous échapper. Nous sommes prêts à tout.

— Feriez-vous une chose pareille, Professeur ?

— Non. Un verre de vin ?

— Merci, Professeur. Enfin, je crois que ce sont de bonnes

nouvelles pour les von Karajan, le capitaine Harrison et Giacomo. Pardonnez-nous cette petite supercherie, mais les circonstances nous y ont contraints : nous n'appartenons pas à la division Murge ; nous ne sommes pas même italiens, grâce au Ciel. Nous faisons partie d'un groupe de reconnaissance de Partisans.

— Partisans. » La voix de Sarina n'exprimait pas l'excitation, seulement de l'incompréhension nuancée d'incrédulité.

Crni sourit : « C'est vrai.

— Des Partisans ! Harrison secoua la tête. Par tous les diables ! Des Partisans. Eh... mais oui ! Il secoua encore la tête et sa voix monta d'une octave : « Des Partisans !

— C'est vrai ? » Sarina tenait Crni par le bras et le secouait vigoureusement. « C'est vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai. »

Elle sondait ses yeux du regard comme pour y découvrir la vérité, puis soudain elle l'enlaça et lui donna l'accolade. Elle resta immobile un instant, puis le relâcha et recula d'un pas. « Je suis désolée, fit-elle. Je n'aurais pas dû faire ça.

— Aucun règlement ne dit qu'une jeune recrue, surtout du sexe féminin, n'a pas le droit de donner l'accolade à un officier, sourit-il. Si, bien entendu, cela ne devient pas une habitude.

— Bien entendu. » Elle hésita, avec un sourire incertain.

« Y a-t-il autre chose ?

— Non, pas vraiment. Nous sommes très heureux de vous voir.

— Heureux ? s'exclama Harrison. Heureux ! » Le premier choc encaissé, il était au bord de l'euphorie. « Seule la Providence, dans sa miséricorde, a pu vous envoyer !

— Pas la Providence, capitaine Harrison, mais un message radio. Lorsque mon supérieur me dit : "En avant" je vais de l'avant. C'est l'"autre chose" que vous n'osiez mentionner, mademoiselle von Karajan. Vos craintes ne sont pas fondées. Les règlements militaires ne m'autorisent pas à fusiller mon supérieur.

— Votre supérieur ? » Elle le regarda fixement, se tourna vers Petersen avant de considérer de nouveau Crni : « Je ne comprends pas. »

Crni soupira. « Vous avez tout à fait raison, Peter. Et vous aussi, Giacomo. Pas d'espions parmi eux. Si c'était le cas, il ne faudrait pas leur enfoncer l'évidence presque de force. Nous sommes tous deux des Partisans. Nous sommes tous deux dans le renseignement. Je suis son

subordonné. Il est le chef adjoint. Voilà qui devrait clarifier les choses.

— Parfaitement », assura Georges. Il tendit un verre à Crni. « Votre vin, Ivan. » Il se tourna vers Sarina. « Il n'aime pas vraiment qu'on l'appelle Crni. Ne serrez donc pas les poings. Du calme, du calme, voilà un parfait résumé de la vie. Décision, décisions. Allez-vous l'embrasser ou le frapper ? » Abandonnant son ton gouailleur, Georges poursuivit : « Si l'on vous a abusée, n'en abusez pas, et cessez de faire la tête. Il n'y avait pas d'autre solution. Vous et votre fierté abusive. Vous avez vos Partisans et lui ne risque pas le peloton d'exécution. Que vous faut-il de plus, demoiselle ? Ou n'y a-t-il pas de place pour des émotions comme le soulagement et la gratitude dans le cœur de vous autres jeunes aristocrates gâtés ?

— Georges ! » Elle était choquée, moins par les mots que par un ton auquel elle n'était pas habituée. « Georges ! suis-je si égoïste ?

— Mais non. » Sa bonne humeur immédiatement retrouvée, il la prit par les épaules. « Je trouvais simplement que vous gâcheriez l'atmosphère du moment si vous pochiez l'œil de Peter. » Il lança un regard oblique. Harrison, le front posé sur ses bras croisés, frappait doucement la table de ses poings en marmonnant dans sa barbe. « Vous n'allez pas bien, capitaine Harrison ? demanda Georges.

— Mon Dieu, mon Dieu ! » Harrison continua à marteler la table.

« Une Šljivovica ? » proposa Georges.

Harrison releva la tête. « Et le plus horrible, c'est que, pour mon malheur, j'ai une mémoire impitoyablement excellente. Je me rappelle chaque mot que j'ai prononcé dans ce discours grandiloquent sur le patriotisme, le devoir, la loyauté et la myopie imbécile et... Oh, c'est trop absurde ! »

Petersen le réconforta : « Il ne faut pas vous en vouloir, Jamie. Songez au bien que vous avez fait à notre moral.

— S'il y avait la moindre justice, la moindre compassion en ce monde, reprit Harrison, le sol s'ouvrirait sous moi à l'instant même. Moi qui me targuais de savoir observer, évaluer, analyser. Mon Dieu ! Je me souviens de tout, je vous le dis, de tout ! Quelle horreur !

— Je regrette d'avoir raté ce discours, fit Crni.

— Dommage en effet, reconnut Petersen. Mais vous avez entendu ce que Jamie vient de dire : il se souvient de tout. Il pourra vous le répéter textuellement quand vous le voudrez.

— Pitié pour les vaincus, supplia Harrison. J'ai entendu ce que vous avez dit à Sarina, Georges, mais mon amertume subsiste. Roulé, roulé, roulé. Je suis d'autant plus amer que Peter ne m'a pas fait

confiance. Or vous avez fait confiance à Giacomo, n'est-ce pas ? Il était au courant.

— Je n'ai rien dit à Giacomo, souligna Petersen. Il a deviné. C'est un soldat.

Et pas moi ? Oui, c'est certain. Comment avez-vous deviné, Giacomo ?

— J'ai entendu ce que vous avez entendu. J'ai entendu le commandant dire – suggérer plutôt – au capitaine Crni que son intention de nous attacher avant de descendre ce sentier escarpé était dangereuse. Le capitaine Crni n'est pas homme à accepter les ordres ou les suggestions de n'importe qui. À ce moment-là j'ai compris.

— Bien sûr. Je n'ai pas saisi. Alors, vous n'aviez confiance en aucun de nous, n'est-ce pas Peter ?

— Exact. Il fallait que je sache à quoi m'en tenir avec chacun de vous. Bien des choses étranges sont arrivées à Rome et depuis notre départ de Rome. Il fallait que je sache. Vous en auriez fait autant.

— Moi ? Je n'aurais rien remarqué d'étrange pour commencer. Quand avez-vous décidé que vous pouviez parler librement ? Et pourquoi avez-vous décidé de parler ? Mon Dieu, lorsque j'y pense, quand avez-vous jamais parlé librement ? Ma parole, je n'arrive pas à imaginer une chose pareille. Ça me dépasse. Pas vous, Sarina ? Vivre une vie de mensonges, entouré d'ennemis, un faux mouvement, un mot de trop et pouf ! Et il passait la moitié de son temps ou presque avec nous !

— Ah ! Mais je passais l'autre moitié avec les nôtres. En vacances, pourriez-vous dire.

— Mon Dieu, des vacances. Je savais – et je ne vous connais pas depuis longtemps – que vous étiez différent, mais ceci... ceci dépasse ma compréhension. Et vous, un homme comme vous, n'êtes que le chef adjoint. J'aimerais beaucoup rencontrer l'homme que vous appelez patron.

— Je ne l'appelle pas "patron". Je lui donne des tas d'autres noms, mais pas celui-là. Quant à aimer beaucoup le rencontrer, n'exagérez rien, vous le connaissez déjà. En fait, vous nous avez même fait un joli portrait de lui : un gros clown, naïf et ignare, qui passe son temps à vagabonder mentalement dans un pays de cocagne. Ou était-ce dans les allées bordées de roses de l'Université ? Ce détail m'échappe. »

Harrison renversa son verre sur la table, abasourdi. « Là, je ne vous crois pas.

— Personne ne le croit. Je suis son bras droit seulement, chargé des

opérations sur le terrain. Comme vous le savez, il m'accompagne rarement. Cette mission était différente, d'une importance inhabituelle. Pas question de l'abandonner à des bousilleurs dans mon genre. »

Michael s'approcha de Georges, son visage exprimait une révérence nuancée d'incrédulité. « Mais à Mostar, vous m'avez dit que vous étiez adjudant-chef.

— Petit mensonge. » Georges éluda la chose d'un geste méprisant. « Inévitables dans ce genre de boulot. Les petits mensonges, je veux dire. Mais j'ai précisé que mon grade était temporaire. Général de division.

— Mon Dieu ! s'exclama Michael, stupéfait. Je veux dire, mon général !

— C'est trop. » Harrison ne remarqua même pas que Georges lui remplissait courtoisement son verre. « Vraiment, c'est trop. Trop pour que l'esprit l'accepte sans chanceler. Mais peut-être ne suis-je pas si intelligent que cela, après tout. Si vous me dites maintenant que je suis Adolf Hitler, je finirai par le croire ! » Il regarda Georges, secoua la tête et avala son verre d'un trait. « Vous avez devant vous un homme qui s'efforce désespérément de retrouver le chemin de la réalité. Où en étais-je ? Ah, oui. Je vous demandais quand vous avez décidé que vous pouviez parler librement.

— Lorsque vous – ou plutôt Lorraine – m'avez parlé de votre Jenny.

— Ah oui, bien sûr, Jenny. Tout s'explique en effet. » Manifestement, Harrison comprenait de moins en moins. Il se secoua soudain littéralement. « Et que diable Jenny vient-elle faire là-dedans ?

— Rien, directement.

— Ah, Jenny ! Lorraine ! La question que le capitaine Crni m'a posée dans l'autre pièce.

— Quelle question, James ? demanda Lorraine d'une voix calme.

— Il m'a demandé si je connaissais Giancarlo Tremino – vous savez, Carlos. Bien entendu j'ai dit oui, que je le connaissais très bien. » Il regarda son verre, « Peut-être n'aurais-je pas dû répondre. Je veux dire, ils ne me torturaient pas, ni rien. Peut-être ne suis-je pas si intelligent que cela, après tout.

— Ce n'est pas votre faute, James, dit Lorraine. Vous ne pouviez pas savoir. De plus, il n'y avait aucun mal à le dire.

— Comment le savez-vous, Lorraine ? demanda Sarina d'un ton

amer. Je sais que ce n'est pas la faute du capitaine Harrison. Et je sais que ce n'est pas vraiment le capitaine Crni qui a posé la question. Ne savez-vous pas que le commandant Petersen découvre *toujours* ce qu'il veut savoir ? Devons-nous encore nous considérer comme prisonniers dans cette pièce, capitaine Crni ?

Certes non ! En ce qui me concerne, vous êtes ici chez vous. Cela dit, ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Le commandant Petersen est le chef.

— Ou vous, Georges ? » Elle sourit légèrement. « Pardon, je ne suis pas encore habituée au général de division.

— Tout à fait franchement, moi non plus. Georges me convient parfaitement. » Il sourit et la menaça plaisamment du doigt. « Ne semez pas la zizanie dans les rangs. En dehors de mon poste de commandement, qui pour l'instant est une hutte de berger abandonnée, près de Bihać, Peter est le seul responsable. Je me contente de donner des indications générales avant de lui laisser le champ libre. Quand on sait que l'on n'est pas à sa hauteur, comme j'ai la sagesse de ne pas l'ignorer, on ne se met pas en travers du chemin du meilleur agent opérationnel qui soit.

— Pourrais-je vous parler, commandant ? Dans l'entrée ?

— Inquiétant, fit-il en prenant son verre. Très inquiétant. » Il la suivit et ferma la porte derrière eux. « Alors ? »

Elle hésita. « Je ne sais pas très bien comment dire cela. Je pense...

— Si vous ne savez pas quoi dire et que vous en soyez encore au stade de la réflexion, pourquoi me faire perdre mon temps de cette manière mélodramatique ?

— Ce n'est pas mélodramatique ! Et vous n'allez pas me mettre en colère. Ce que vous venez de dire vous résume à merveille. Supérieur, tranchant, méprisant, ne pardonnant jamais aux autres leurs faiblesses ; et en même temps vous pouvez être l'homme le plus prévenant et gentil que je connaisse. Vous n'êtes pas seulement insupportable, vous êtes inconnaissable. Dr. Jekyll et Mr. Hyde. J'aime et j'admire le Dr. Jekyll en vous. Vous êtes courageux ; Georges vous trouve brillant ; vous prenez des risques incroyables qui détruiraient quelqu'un comme moi et, ce qui n'est pas votre moindre talent, vous savez très bien prendre soin des gens. En tout cas, j'ai su hier soir que vous ne pouviez faire partie de ces gens-là. »

Petersen sourit. « Je ne voudrais pas vous donner de nouveau l'occasion de m'expliquer quel affreux je suis, je ne vous dirai donc pas que votre sagesse est bien rétrospective.

— Vous vous trompez, corrigea-t-elle tranquillement. C'est quelque

chose que le commandant Metrović a dit hier soir à propos du talon d'Achille de Tito, son manque de mobilité, ses trois mille blessés. Dans n'importe quelle guerre civilisée – si une telle chose existe – ces hommes seraient abandonnés à l'ennemi qui les soignerait dans des hôpitaux. Cette guerre n'a rien de civilisé. Ils seraient massacrés. Vous ne pourriez jamais accepter une chose pareille.

— Je ne suis pas entièrement dénué de qualités. Mais vous ne m'avez pas demandé de sortir pour me faire cette révélation.

— Non. C'est le côté Mr. Hyde... Oh, je ne veux pas vous faire la morale, mais je déteste ce côté de vous, il me blesse et me déroute. Qu'un homme aussi profondément gentil puisse également être aussi froid, aussi détaché, au point de n'être plus tout à fait humain.

— Comme vous y allez !

— C'est vrai. Afin d'atteindre vos propres buts vous pouvez être – vous êtes – indifférent aux sentiments des autres jusqu'à la cruauté.

— Lorraine ?

— Oui, Lorraine.

— Bon, bon. Je croyais que deux jolies femmes se détestaient automatiquement. »

Elle lui saisit le bras. « Ne changez pas de sujet.

— Je dois le dire à Alex.

— Lui dire quoi ? demanda-t-elle avec lassitude.

— Il croit que vous vous détestez mutuellement.

— Dites à Alex qu'il est un imbécile. C'est une fille très bien, et vous êtes en train de la détruire. »

Petersen hocha la tête. « On est effectivement en train de la détruire, mais je ne suis pas le tortionnaire. »

Elle le considéra longuement, comme si elle espérait découvrir la vérité dans son regard. « Alors qui ?

— Si je vous le disais, vous iriez immédiatement le lui raconter. » Elle ne dit rien, continua simplement à le dévisager intensément. « Elle sait qui c'est, mais je ne veux pas qu'elle pense que tout le monde est au courant. »

Sarina détourna le regard. « Deux choses. Peut-être qu'au fond, vos sentiments sont plus délicats que je ne l'imaginais après tout. » Elle le regarda de nouveau dans les yeux et ajouta avec un demi-sourire : « Et vous ne me faites pas confiance.

— J'aimerais bien.

— Essayez.

— C'est une Anglaise honnête et patriote, mais elle travaille pour les services secrets italiens, plus précisément pour le commandant Cipriano, et il se peut fort bien qu'elle soit responsable, indirectement sans doute, de la mort d'un certain nombre, inconnu, de mes compatriotes.

— Je ne le crois pas ! Je ne vous crois pas ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, les yeux écarquillés d'horreur. C'est faux ! C'est faux !

— Je sais que vous ne me croyez pas, fit-il doucement. C'est parce que vous ne voulez pas le croire. Je ne voulais pas le croire moi-même. Maintenant si. Je peux le prouver. Me croyez-vous assez stupide pour dire que je peux prouver quelque chose lorsque j'en suis incapable. Ou ne croyez-vous pas cela non plus ?

— Je ne sais pas quoi croire ! Oui, je le sais. Je le sais. Je sais ce que je dois croire. Je ne crois pas que Lorraine puisse faire une chose pareille.

— Trop bien, trop honnête, trop bonne, trop loyale pour cela ?

Oui ! Oui ! Voilà ce que je crois.

— C'est ce que je croyais aussi. Et c'est ce que je crois encore. »

Elle lui serra le bras plus fort et le regarda avec un air presque suppliant. « S'il vous plaît, par pitié, ne vous moquez pas de moi.

— On la fait chanter.

— Du chantage ! Comment pourrait-on donc faire chanter Lorraine ? » Elle regarda dans le vide en silence pendant quelques secondes et reprit : « Cela a quelque chose à voir avec Carlos, n'est-ce pas ?

— Oui. Indirectement. » Il la considéra avec surprise. « Comment savez-vous cela ?

— Parce qu'elle l'aime, fit Sarina impatiemment.

— Comment savez-vous cela ? » Cette fois il était vraiment surpris.

« Parce que je suis une femme.

— Ah bon. Oui. Je suppose que c'est une explication suffisante.

— Et parce que vous avez demandé au capitaine Crni de l'interroger sur Carlos. Mais je le savais déjà. N'importe qui pouvait le voir.

— Moi, je ne l'ai pas vu. » Il réfléchit. « Enfin, rétrospectivement c'est évident. Mais j'ai dit indirectement seulement. Personne ne serait assez stupide pour se servir de Carlos comme d'un moyen de chantage.

Ils se retrouveraient avec une arme à double tranchant entre les mains. Mais il est certain qu'il y est mêlé.

— Alors ? » Elle le secouait maintenant, pas un mince accomplissement compte tenu de la stature de Petersen. « Comment la fait-on chanter ?

— Je sais, ou je crois savoir ce dont il s'agit. Mais je n'ai aucune preuve.

— Dites-moi ce que vous croyez savoir.

— Parce qu'elle est honnête et loyale, vous pensez que sa vie a été sans reproche, qu'elle ne peut absolument pas avoir de secrets honteux ?

— Continuez.

— Je ne crois pas non plus qu'elle ait des secrets honteux. Sauf si vous considérez qu'avoir un enfant illégitime est un secret honteux, ce qui n'est pas mon avis. »

Elle ôta sa main droite de son bras et la porta à ses lèvres. Elle était choquée, non par ce qu'il venait de dire mais par ses implications.

« Carlos est médecin », expliqua-t-il d'une voix lasse ; et pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré il avait aussi l'air fatigué. « Il a fait ses études à Rome. Lorraine vivait avec lui lorsqu'elle était la secrétaire de Jamie Harrison. Ils ont un fils, de deux ans et demi. Je crois qu'il a été enlevé. Je m'en assurerai le jour où je presserai un couteau sur la gorge de Cipriano. »

Elle le regardait en silence. Deux larmes coulaient lentement sur ses joues.

CHAPITRE 8.

Le lendemain matin à neuf heures, Jablanica ressemblait tant à une carte postale de Noël qu'elle était presque d'une beauté irréelle. La neige avait cessé de tomber, les nuages avaient disparu, le soleil brillait dans un ciel bleu clair et les arbres ployant sous leur blanc fardeau étincelaient sur les collines. L'air immobile était vif et glacial. Il ne manquait que le tintement des clochettes des traîneaux pour compléter l'illusion. Mais ceux qui se retrouvèrent autour de la table du chalet pour prendre leur petit déjeuner ce matin-là ne songeaient guère au petit Papa Noël.

Petersen, le menton sur la main, perdu dans ses pensées, laissait refroidir son café devant lui. Harrison, qui ne semblait pas du tout se ressentir de ses monstrueuses libations de la veille, demanda : « Mais quelles sombres pensées vous soufflent dans la tête ?

— Ceux à qui je songe trouveraient mes pensées plus que sombres. Mais rassurez-vous, se hâta-t-il d'ajouter. Je n'avais aucun de vous à l'esprit.

— Non seulement vous avez l'air songeur, poursuivit Harrison, mais j'observe une légère diminution de votre exubérance matutinale. Le sommeil aurait-il été lent à venir ? Le changement de lit peut-être ?

— Comme je dors dans un lit différent pratiquement chaque nuit, votre hypothèse tombe à l'eau. Le fait est que je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit : je suis resté presque tout le temps avec Georges ou avec Ivan à m'escrimer sur la radio. Vous n'avez sans doute rien entendu, mais il y a eu un long et violent orage pendant la nuit – c'est pourquoi le ciel est si dégagé ce matin – et la transmission comme la réception étaient quasiment impossibles.

— Ah ! Tout s'explique. Consentiriez-vous à nous dire avec qui vous vous êtes entretenu pendant cette longue veillée ?

— Certainement. Pas de secrets pour vous. » Le visage de Harrison exprima brièvement l'incrédulité, mais il ne fit aucun commentaire. « Nous devons prendre contact avec notre QG de Bihać et avertir nos amis de l'attaque imminente. Rien que cela nous a pris deux heures.

— Vous auriez dû utiliser ma radio, suggéra Michael. Elle a une portée remarquable.

— C'est ce que nous avons fait. Mais les résultats n'ont pas été concluants.

— Oh. Alors vous auriez peut-être dû avoir recours à moi. Après tout, je connais bien ce matériel.

— Je n'en doute pas. Mais, voyez-vous, nos radios à Bihać ne connaissent pas le navajo, qui est le seul code que vous maîtrisiez. »

Michael le dévisagea, bouche bée. « Comment diable savez-vous cela ? Je veux dire... je n'ai pas de livres de code. » Il se frappa la tête. « Tout est là.

— Vous avez envoyé un message tout de suite après notre entretien avec le colonel Lunz à Rome. Vous êtes peut-être un bon opérateur radio, Michael, mais on ne devrait pas vous laisser sans chaperon.

— N'oubliez pas que j'étais là aussi, intervint Sarina.

— Deux chaperons. Je parie que vous n'avez même pas vérifié s'il y avait des micros dans la pièce.

— Des micros ! » Michael regarda sa sœur. « Comment pouviez-vous savoir que nous allions rester...

— Il aurait pu y avoir des micros. Il n'y en avait pas. Georges écoutait sur le balcon.

— Georges !

— Vous parliez en clair. Georges m'a dit que ce n'était aucun langage européen qu'il ait jamais entendu. Votre instructeur était américain, et les Américains s'imaginent naïvement que la navajo est indéchiffrable.

— C'est maintenant que vous me le dites ? » Georges n'avait pas l'air vexé !

« Pardon. J'étais occupé, j'ai oublié.

— Les compétences de Peter en espionnage n'ont d'égal que sa connaissance des codes. Les deux vont main dans la main. Il confectionne des codes tout le temps. Les décrypte aussi. Vous vous souvenez qu'il a dit que les Allemands avaient déchiffré deux fois le code des Četniks. Ils n'y sont pas parvenus, c'est Peter qui leur a donné les informations nécessaires. Sans qu'ils le sachent, bien entendu. Rien de tel que de semer la dissension entre les alliés.

— Comment savez-vous que les Allemands n'ont pas capté et décodé votre transmission de la nuit dernière ? demanda Harrison.

— Impossible. Nous ne sommes que deux à connaître mes codes – le récepteur et moi. Nous n'utilisons jamais le même code deux fois. On ne peut décrypter un code à partir d'un seul message.

— Parfait. Mais – je n'essaie pas de jouer les fâcheux, mon vieux – cette information aura-t-elle la moindre utilité pour vos Partisans ? Les

Allemands ne vont-ils pas savoir que vous avez été enlevé, que vous avez disparu, et que vous avez transmis le message ? Si tel est le cas, ils vont modifier leurs plans.

— Ne croyez-vous pas que j'y ai songé, Jamie ? Vous n'avez tout simplement pas la moindre idée sur la réalité des Balkans. Après tout, vous n'êtes ici que depuis deux mois. Que savez-vous du machiavélisme, des complots et contre complots, des rivalités et jalousies, de l'égoïsme, du manque de confiance, de l'obsession des avantages personnels, du gouffre qu'il y a entre l'esprit occidental et l'esprit byzantin ? Je ne crois pas que les Allemands aient une chance, même douteuse, de le savoir. Réfléchissez. Qui sait que j'ai les plans ? Pour autant que le colonel le sache, il n'existe que deux documents, il les a et j'en ignore le contenu. Pourquoi croirait-il le contraire ? Metrović lui aura donné le nom de Cipriano, mais je parierais que le colonel n'a jamais entendu parler de lui, et dans le cas contraire, que lui dirait-il ? Même dans cette hypothèse, Cipriano est trop astucieux pour croire que nous avons été enlevés par la division Murge – un groupe de commandos comme celui d'Ivan ne révèle jamais son identité véritable. Par ailleurs, outre le fait que la fierté du colonel lui interdirait probablement de faire savoir à quiconque que ses défenses ont été ainsi percées, il est sans doute assez machiavélique pour vouloir que les Allemands soient pris par surprise, non, bien entendu, pour qu'ils soient vaincus, mais afin qu'ils subissent de lourdes pertes. Il veut certes que les Partisans soient détruits mais, le moment venu, il veut également que les Allemands quittent le pays. Fondamentalement, ce sont là ses deux ennemis naturels. Même si les Allemands devaient finir par comprendre, la belle affaire ! Il est trop tard pour changer les plans et, de toute manière, ils ne peuvent inventer des plans nouveaux. Ils n'ont pas d'autre possibilité.

— Je dois me rendre à vos arguments, confessa Harrison. Ils lanceront l'attaque comme prévu. Un homme averti en vaut deux. Vous pouvez être satisfait de votre nuit de travail.

— Ça n'aura pas servi à grand-chose. Les Partisans auraient presque certainement été avertis de toute manière. Nous comptons un nombre considérable de contacts sûrs dans tout le pays. Dans les régions contrôlées par les Allemands, les Italiens, les Četniks et les Oustachis – c'est-à-dire l'essentiel du pays – il y a des citoyens respectables, au-dessus de tout soupçon – du point de vue des Allemands, Italiens, Četniks et Oustachis – qui, tout en collaborant de bon cœur avec l'ennemi, nous envoient régulièrement des rapports à jour sur les derniers mouvements de troupes de l'ennemi. Autrement dit, ce sont des espions des Partisans. Leurs informations sont loin d'être complètes mais elles suffisent pour donner à Tito et à son état-

major une bonne indication des intentions de l'adversaire.

— Je suppose que cela se passe ainsi dans toutes les guerres, s'étonna Harrison, mais je ne savais pas que les Partisans avaient des espions dans le camp de l'ennemi.

— Nous en avons depuis le tout début. Nous n'aurions pu survivre autrement. Si nous avons veillé aussi tard la nuit dernière, c'est que nous avons appris, à notre vive horreur, – enfin, nous avons des soupçons depuis une dizaine de semaines – que l'ennemi a des espions dans *notre* camp, plus grave encore, au QG des partisans. Rétrospectivement, nous avons été naïfs. Nous aurions dû envisager cette possibilité et prendre des précautions depuis longtemps. Pour être tout à fait honnêtes, ce n'est pas vraiment de la négligence de notre part, nous nous bercions simplement de l'illusion que chaque Partisan était un ardent patriote. Certains, hélas, sont moins ardents que d'autres. C'est cela, et non le plaisir de jouer les coursiers pour le général von Löhr, qui explique notre voyage en Italie ces deux dernières semaines. L'affaire était d'une telle importance que Georges y a vu une raison suffisante pour s'arracher à ses confortables retraites de Bihać et du mont Prenj. Ces espions dans notre camp étaient devenus une menace capitale pour notre sécurité, il nous fallait démanteler la filière italienne.

« Car il y avait – et il y a encore – une filière italienne, aucun doute là-dessus. Ni allemande, ni četnik, ni oustachi. Spécifiquement italienne. C'est en effet la division italienne Murge qui est à l'origine de toutes nos difficultés récentes. Nos Partisans sont d'aussi bonnes troupes de montagne, peut-être meilleures, mais des centaines d'entre eux ont été tués par la division Murge ces derniers mois. Jamais en bataille rangée. Invariablement dans des incidents isolés. Une patrouille, un mouvement de troupes localisé, un transfert de blessés vers un endroit supposé plus sûr, un groupe de reconnaissance derrière les lignes ennemies – nous en sommes au stade où aucun déplacement n'est à l'abri des attaques éclair d'unités spécialisées de la Murge qui savent apparemment toujours, exactement où, quand et comment frapper – ils semblent même connaître le nombre et la composition des groupes de Partisans qu'ils vont attaquer, voire l'effectif approximatif des groupes eux-mêmes. Nos petits mouvements de guérilla sont fortement entravés, presque entièrement paralysés, et la survie d'une armée de maquisards dépend très largement de sa mobilité, de son adaptabilité et de ses reconnaissances avancées.

« La division Murge reçoit donc des informations préalables précises sur nos mouvements. Ces renseignements doivent venir d'une ou plusieurs personnes gravitant autour de notre QG. Ces messages secrets, qui ont envoyé des centaines d'hommes à une mort certaine,

ne sont évidemment pas écrits, mis dans une enveloppe adressée à l'ennemi et déposés dans la première boîte aux lettres venue ; ils sont envoyés par radio. » Petersen fit une pause, comme pour rassembler ses idées : son regard, apparemment perdu dans le vague, fit le tour de la table. Lorraine, constata-t-il, était d'une pâleur anormale ; Sarina serrait les mains. Petersen fit semblant de ne rien remarquer.

« Je vais prendre le relais un instant, intervint Georges. À ce stade, vous devez comprendre que Peter a cédé à son habituelle modestie. Il ne pouvait croire que les traîtres fussent des Partisans de longue date. Moi non plus. Peter a donc suggéré que nous confrontions les dates approximatives des premières transmissions – les premières attaques surprises des unités de la division Murge – avec la date d'arrivée des dernières recrues. Nous avons alors constaté que cela coïncidait avec la venue d'un nombre inhabituellement élevé d'ex-Četniks – des Četniks se rallient régulièrement à nous et il est tout à fait impossible de vérifier les titres et la bonne foi de tous, ni même de quelques-uns.

« Peter et certains de ses hommes ont fait une enquête sur un petit nombre de ces déserteurs et se sont aperçus que deux d'entre eux se servaient de radios à longue portée, cachées dans la forêt. Ils ont refusé de parler et nous ne torturons pas. Ils ont été exécutés. Le nombre d'attaques surprise de la Murge a fortement diminué depuis, mais il y en a toujours à intervalles sporadiques. Ce qui, bien entendu, signifie qu'il reste encore des traîtres en activité. »

Georges se servit copieusement de bière. C'était l'heure du petit déjeuner, mais Georges prétendait être allergique au thé et au café.

« Nous sommes donc allés tous les trois en Italie. Pourquoi ? Parce que nous sommes – ou du moins étions – des officiers de renseignements četnik et que nous pouvions nous mêler tout naturellement à nos homologues italiens. Pourquoi ? Parce que nous étions convaincus que les messages étaient d'abord transmis aux services de renseignements. Une division combattante n'a ni l'équipement, ni la capacité, ni l'organisation nécessaires à une telle opération, sans parler de l'argent. Toutes choses dont les services de renseignements italiens disposent en abondance.

— Si je puis me permettre d'ajouter un pourquoi, Georges, demanda Harrison, pourquoi l'argent ?

— Peter avait raison, répondit Georges d'un air faussement accablé. Vous n'avez pas la mentalité balkanique. En fait, je me demande si vous avez même la mentalité universelle. Les agents četniks, comme les agents simples et doubles du monde entier, ne sont pas motivés seulement par le patriotisme ou les convictions politiques. Les petits rouages de leur cerveau ne tournent efficacement que grâce

à la généreuse intervention du lubrifiant universel : l'argent. Ils sont assez largement payés et d'ailleurs ils le méritent, si l'on regarde les choses froidement : voyez ce qui est arrivé aux deux infortunés démasqués par Peter. »

Petersen se leva, se dirigea vers la fenêtre et resta à regarder la petite vallée que dominait le chalet. Il semblait avoir perdu tout intérêt pour la conversation.

« Au total, estima Harrison, une bonne nuit de travail.

— D'autant que nous n'en sommes pas restés tout à fait là, ajouta Georges. Nous avons localisé Cipriano.

Cipriano !

— Lui-même, ma chère Lorraine ! Comme vous êtes pâle, ça ne va pas ?

— Je me sens... je me sens un peu faible.

— Marasquin, prescrivit Georges sans hésiter. Sava ! » Un des soldats de Crni se leva et se dirigea vers le petit bar. « Mais oui. Ce bon commandant en personne.

— Mais comment...

— Nous avons nos petites méthodes, répondit complaisamment Georges. Nous avons, comme Peter vous l'a dit, nos bons citoyens au-dessus de tout soupçon partout. Incidemment, vous pouvez oublier tout ce que Peter vous a dit – merci, mon garçon, donnez-le à la demoiselle – tout ce qu'il vous a dit sur l'étroite collaboration entre Cipriano et les Partisans. Je crains qu'il n'ait grossièrement calomnié le pauvre homme, mais à ce moment-là il a jugé prudent de détourner sur un absent tous les soupçons que pouvaient avoir sur lui les commandants Metrović et Ranković. Cipriano était un absent commode. Notre Peter est un acteur très convaincant, non ?

— C'est un menteur très convaincant, corrigea Sarina.

Chut ! Allons. Encore l'orgueil blessé. Nous sommes fâchées parce qu'il nous a roulées aussi. Quoi qu'il en soit, Cipriano se trouve à Imotski, enfermé sans doute avec le commandant de la brigade Murge stationnée là, en train de comploter quelque diabolique projet contre nos pauvres Partisans. Je ne devrais pas avoir à expliquer tout cela. Souvenez-vous : Peter a dit qu'il voulait mettre la main sur l'intermédiaire – Cipriano – parce qu'il aidait et encourageait les Partisans. Il voulait dire qu'il souhaitait mettre la main sur lui parce qu'il était l'ennemi mortel des Partisans, mais il ne pouvait tout de même pas préciser ce détail devant Metrović et Ranković. Allons, allons mes enfants, vous me décevez : vous avez eu toute la nuit pour

résoudre un problème aussi simple. »

Georges bâilla derrière sa main massive. « Pardonnez-moi. Maintenant que j'ai déjeuné et que je suis plus en paix avec moi-même, j'ai l'intention de me retirer pour me reposer légèrement pendant deux ou trois heures. Nous n'allons pas repartir avant l'après-midi, au plus tôt. Nous attendons un message urgent de Bihać, mais il faut un certain temps pour rassembler et vérifier les informations dont nous avons besoin. Entre-temps, comment avez-vous l'intention de passer la matinée ? » Il éleva la voix. « Peter. Tout le monde est libre d'aller et venir, d'entrer et sortir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. »

Avec un sourire, le capitaine Crni proposa : « Puis-je vous suggérer de mettre vos manteaux et je vous ferai visiter notre petite ville. Il n'y a pas grand-chose à voir, ce sera donc une promenade rapide, pas fatigante du tout. Outre le fait que la matinée est superbe, je sais où l'on peut déguster le meilleur café de Bosnie. Bien meilleur que cette horrible lavasse que nous venons d'avalier.

— Ainsi, nous pouvons encore être surveillés, n'est-ce pas ? remarqua Sarina.

— Ce sera toujours un plaisir que de vous surveiller, Miss Chamberlain et vous, fit Crni en s'inclinant galamment. Si toutefois vous préférez sortir seule pour informer le poste de commandement italien le plus proche que nous sommes des Partisans et avons de mauvais desseins sur un certain commandant des renseignements italiens, faites donc, je vous en prie. Voilà jusqu'où nous avons confiance en vous, mademoiselle von Karajan.

— Je suis désolée. » Elle tendit la main impulsivement et le saisit par le bras. « C'était une horrible chose à dire. Au bout de deux ou trois jours dans ce pays, je découvre que je ne peux faire confiance à personne, pas même à moi. » Elle sourit. « En plus, vous êtes le seul à savoir où se trouve ce fameux café. »

Ils sortirent quelques instants plus tard, sans Giacomo qui avait décidé de rester au chalet. Petersen dit d'un ton las : « Elle ne fait confiance à personne. Dieu sait que je ne le lui reproche pas. Georges, je suis un menteur et un hypocrite. Même lorsque je ne dis rien, je suis un menteur et un hypocrite.

— Je comprends ce que vous voulez dire, Peter. Parfois une toute petite voix atteint ma conscience – Dieu seul sait comment elle y parvient – et dit exactement la même chose. Le clairon qui sonne l'appel du devoir joue parfois rudement faux. Sava ?

— Mon général ?

— Mettez-vous à la fenêtre dans la pièce du devant et surveillez la route. S'ils reviennent à l'improviste, appelez-moi. Je serai en haut. Je vous dirai quand vous pourrez cesser la surveillance. C'est une affaire de quelques minutes. »

Après le déjeuner, un Petersen en grande forme – il avait dormi quatre heures – s'approcha du banc près de la fenêtre où Lorraine et Sarina étaient assises : « Lorraine, ne commencez pas à vous faire du souci, je vous en prie, parce qu'il n'y a aucune raison. Georges et moi aimerions vous parler. »

Elle se mordit la lèvre. « Je savais que ça allait arriver. Est-ce que... est-ce que Sarina peut venir ?

— Certainement. » Il regarda Sarina. « À condition, bien entendu, que vous ne sachiez pas "ah !", "ah !" et "monstre" en serrant les poings. Promis ?

— Promis. »

Petersen les conduisit dans une pièce à l'étage où Georges était déjà assis, avec une vaste chope sur la table devant lui, et une caisse, sans doute en cas d'urgence, posée sur le sol à côté de lui. « Georges ? » demanda Petersen.

Georges leva la tête. « Vous n'allez pas vous interposer entre un homme et sa soif ?

— Je croyais que vous l'aviez largement étanchée pendant le repas.

— C'est une bière digestive, expliqua Georges avec dignité. Faites donc, je vous prie.

— Ce sera bref et sans douleur, dit Petersen à Lorraine. Je ne suis pas dentiste et vous n'avez pas à me raconter des mensonges. Comme vous devez l'avoir deviné, nous savons tout. Je peux vous promettre, et Georges vous le confirmera, qu'aucun châtement ne vous attend. Vous êtes une victime et avez agi sous une contrainte extrême. En outre, vous ne saviez même pas ce que vous faisiez. Toutes les transmissions étaient non seulement codées mais en yougoslave et vous ne comprenez pas un mot de serbo-croate. La parole de Georges a un poids considérable dans les conseils de guerre, presque définitif dans des cas comme le vôtre, et ils m'écoutent un peu aussi. Il ne vous arrivera aucun mal, à vous, à Carlos ou à Mario. »

Elle hocha la tête, presque calmement. « Vous savez ce qui est arrivé à notre fils, bien sûr ?

— Oui. Quand a-t-il été enlevé ?

— Il y a six mois.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où ils le gardent ?

— Non. Enfin, vaguement. » Son calme l'avait abandonné. « En Yougoslavie, je sais. Le commandant Cipriano voulait qu'il fût hors d'Italie. Je ne sais pas pourquoi.

— Je peux comprendre pourquoi. Il y a certaines choses que même Cipriano ne peut pas faire en Italie. Comment savez-vous qu'il est dans ce pays ?

— Ils ont permis à Carlos de le voir deux fois. J'avais dit que je ne voulais plus travailler pour eux parce que j'étais sûre de sa mort. Mais je ne sais pas où il se trouve.

— Je vois. Cela n'a pas d'importance.

— Pas d'importance ! » Sa voix se brisa et des larmes lui envahirent les yeux.

Georges ôta son cigare puant de sa bouche. « Peter veut dire que Cipriano le lui précisera.

— Cipriano ? » Elle frissonna involontairement.

« Nous avons vos livres de code, Lorraine. Nous avons fouillé votre chambre ce matin pendant votre absence.

— Vous avez fouillé sa chambre ! s'indigna Sarina. De quel droit... » Petersen se leva et ouvrit la porte : « Dehors.

— Pardon. J'ai oublié. Je...

— Vous aviez promis.

— Vous ne donnez jamais une deuxième chance ? »

Petersen ferma la porte sans répondre et revint s'asseoir. Il reprit : « Les sacs à double fond sont vraiment dépassés de nos jours. Mais je suppose que ni Cipriano ni vous n'avez imaginé que vous seriez un jour soupçonnée. Aucun nom dans votre livre, mais nous n'en avons pas besoin. Il y a des numéros de code, des signaux et des heures d'appel. Il ne nous faudra pas longtemps pour les prendre au piège.

— Et alors ? »

Georges ôta son cigare à nouveau. « Ne posez pas de questions stupides.

— Dites-moi, Lorraine. Vous n'aviez aucune idée des raisons pour lesquelles on vous envoyait au mont Prenj ? Non ? Bien sûr, vous saviez ce que vous deviez faire, mais pas pourquoi. Cipriano savait que vous connaissiez Jamie Harrison, que Jamie avait entière confiance en vous – après tout, vous étiez son ancienne secrétaire – et qu'il ne vous soupçonnerait jamais de manœuvres indéliques comme

de transmettre à Rome ou ailleurs des messages de nos amis Četniks de Bihać, messages qu'il pourrait faire suivre au régiment Murge. Mais la raison véritable est que nous avons détruit les deux seuls émetteurs à longue portée dont ils disposaient. Avec des émetteurs à courte portée, leurs contacts avec Rome ne peuvent être, au mieux, que sporadiques ; mais le mont Prenj n'est qu'à deux cents kilomètres de Bihać, à portée du moindre émetteur. » Petersen fit une pause et réfléchit. « Eh bien, c'est tout. Non, encore une chose. » Il sourit. « Oui, encore une chose. Purement personnelle. Où avez-vous fait la connaissance de Carlos ?

— À l'île de Wight, où je suis née. Il faisait de la voile à Cowes.

— J'aurais dû y penser. Il m'a dit qu'il naviguait souvent dans ces parages avant la guerre. Eh bien, j'espère que vous recommencerez vos promenades en mer là-bas, après la guerre.

— Rien n'arrivera à Carlos, commandant Petersen ?

— Si vous pouvez appeler un général de division Georges, vous pouvez appeler un simple commandant Peter. Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ? Selon les lois civiles et militaires italiennes il n'a commis aucun crime. Avec un peu de chance, nous pourrions le revoir demain.

— Carlos ? » Son visage s'était illuminé.

Petersen regarda Sarina. « Oui, vous aviez raison, sans aucun doute. » Il se retourna vers Lorraine. « Oui, Carlos.

— Il est encore à Ploče ?

— Oui.

— Il n'est pas retourné en Italie ?

— Hélas non. Quelque citoyen mal intentionné a mis du sucre dans son gasoil. »

Elle le considéra longuement et sourit : « Serait-ce un de ces respectables citoyens au-dessus de tout soupçon dont vous parliez ? »

Il lui rendit son sourire. « Je ne suis pas responsable des actions de ces honorables citoyens au-dessus de tout soupçon. »

Au pied de l'escalier, Sarina prit Petersen par le bras et le retint : « Merci, dit-elle. Merci beaucoup. Vous avez été très gentil. »

Il la regarda avec stupéfaction. « Qu'attendiez-vous d'autre de ma part ?

— Rien, j'imagine. Mais c'était merveilleux. Surtout à propos de Carlos.

— Aujourd'hui je ne suis pas un ogre ? Un monstre ? »

Elle sourit et secoua la tête.

« Et demain ? Quand il va me falloir découvrir où se trouve le petit garçon ? Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Son sourire s'effaça.

Petersen hocha tristement la tête : « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Devinez. C'est une des citations préférées de Georges. Quelque chose que le roi François I^{er} a gravé avec un diamant sur la vitre d'une fenêtre à Chambord. »

Le sourire revint sur son visage.

Vers le milieu de l'après-midi, Petersen et Crni entrèrent dans le salon, chargés de mitraillettes et de pistolets.

« Matériel de remplacement. Ivan vous a enlevé vos armes, il est donc on ne peut plus normal qu'il vous les remplace. Nous allons bientôt partir. Ivan, Edvard et Sava viennent avec nous. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Disons dans vingt minutes. Je veux traverser de jour ce passage désagréable des gorges de la Neretva, mais je ne souhaite pas parvenir à notre destination avant la nuit, pour les raisons habituelles.

— Je ne suis pas pressée, fit Sarina en frissonnant.

— N'ayez crainte. Je ne prendrai pas le volant, je le laisse à Sava. Il est chauffeur de camions dans le civil.

— Où allons-nous ? demanda Harrison.

— Ah ! J'oubliais. Chez quelqu'un que vous ne connaissez pas encore, Jamie, mais qui est un de nos vieux amis. Le propriétaire de l'Hôtel Eden à Mostar, un certain Josip Pijade.

— Un citoyen au-dessus de tout soupçon, ajouta Lorraine.

— Oh combien ! Vous avez l'air songeur, Georges. À quoi pensez-vous ?

À un plat de gibier. »

CHAPITRE 9.

Et c'est du gibier qui fut servi. Josip et Marija s'étaient surpassés et avaient accompli l'impossible : le gibier était imperceptiblement meilleur que la dernière fois. Georges se surpassa à son tour mais ne parvint pas à réaliser l'impossible : il capitula au milieu de sa troisième monstrueuse portion. Aucun visiteur inattendu ne vint, cette fois, troubler le sommeil des convives. Tout le monde se leva tard et prit son petit déjeuner à loisir.

« Je regrette que vous n'ayez pas été avec nous ces deux derniers mois, sur ce damné mont Prenj, dit Harrison à Josip après le repas. Mais ça valait la peine d'attendre. J'aimerais qu'on me mette en pension chez vous jusqu'à la fin de la guerre. » Il regarda Petersen : « Verriez-vous un inconvénient à nous communiquer nos plans – enfin, vos plans – pour la journée ?

— Aucun. Ils concernent principalement, mais non entièrement, une personne : Cipriano, sa capture et son interrogatoire. Nous considérons que l'affaire de Bihać est virtuellement terminée. Comme vous le savez, nous n'avons pu établir le contact hier, mais Ivan et moi avons eu plus de chance à la fin de la nuit. La réception est toujours meilleure la nuit. Ils ne comptent pas moins de seize suspects, Četniks devenus Partisans, et il ne peut y avoir que deux ou trois coupables au plus. Nous allons envoyer un message codé à une heure donnée sur une certaine longueur d'onde, et l'on verra lequel des suspects sera absent à ce moment-là. Il ne sera, bien entendu, pas appréhendé avant que l'autre ou les autres n'aient été piégés de la même manière. La routine. N'en parlons plus. » Tout le monde se rendait compte que ces mots équivalaient à une sentence de mort, sauf, apparemment, Petersen.

« Cipriano, demanda Giacomo, est toujours à Imotski ?

— Oui. Deux de nos hommes le surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous sommes en contact par radio. Je leur ai parlé il y a une heure. Cipriano est sur le pied de guerre mais ne semble pas encore sur le point de partir. Il est bien entouré. » Il se tourna vers Alex. « Vous aimeriez peut-être que je vous décrive un des hommes de son escorte ?

— Alessandro ? demanda Alex, plein d'espoir.

— Lui-même.

— Ah. » Un semblant d'expression se peignit exceptionnellement sur le visage d'Alex – l'équivalent pour lui d'un sourire béat.

« Plus – j'en suis pratiquement certain d'après la description – les trois acolytes d'Alessandro. Carlos a dû trouver un chalumeau quelque part. Nous ne savons pas, évidemment, de quel côté le renard va débucher – il peut prendre diverses directions à partir d'Imotski – mais nous le saurons dès son départ. Il pourrait revenir à Ploče et repartir en Italie avec Carlos, si les diesels du *Colombo* ont été nettoyés, mais j'en doute. Je pense qu'il souhaite rentrer rapidement à Rome et qu'il va se diriger vers le petit aéroport militaire à l'extérieur de la ville. Ivan et moi allons nous y rendre immédiatement pour vérifier.

— Vérifier quoi ? demanda Harrison.

— Si un avion l'attend.

— L'aérodrome n'est pas gardé ?

— Nous sommes deux officiers italiens. Je viens de me promouvoir colonel, comme ça je serai très probablement d'un grade supérieur à quiconque là-bas. Nous allons tout simplement entrer et demander.

— Ce ne sera pas nécessaire, Peter, intervint Josip Pijade. Mon cousin, qui a un garage juste à l'extérieur de l'aérodrome, s'occupe, à mi-temps, de l'entretien des véhicules. Je n'ai qu'à décrocher le téléphone.

— Merci Josip. »

Josip sortit. Lorraine demanda : « Encore un citoyen respectable et au-dessus de tout soupçon ?

— La Yougoslavie en regorge. »

Josip revint au bout de deux minutes : « Il y a un avion italien qui attend. Et il est réservé au commandant Cipriano.

— Merci. » Il désigna du menton le petit émetteur-récepteur sur la table. « Je vais l'emmener. Appelez-moi si vous avez des nouvelles d'Imotski. Nous sommes presque certains de la route que Cipriano va prendre, aussi Ivan et moi allons nous chercher un bon endroit pour tendre une embuscade. Pouvons-nous emprunter votre voiture, Josip ?

— Emmenez-moi aussi, je connais l'endroit qu'il vous faut. »

Sarina demanda : « Pouvons-nous aller en ville ?

— Je le pense. Je n'aurai pas besoin de vous avant la tombée de la nuit. Vous risquez seulement d'être poursuivie par les sifflements lubriques de la soldatesque italienne. » Il se tourna vers Giacomo. « Je serais plus rassuré si vous l'accompagniez. »

Giacomo sourit. « Aucun sacrifice n'est trop grand.

« Nous avons besoin de protection ? ironisa Sarina.

— Seulement contre la soldatesque lubrique. »

L'appel eut lieu au milieu du déjeuner, comme il se doit. Marija entra et annonça : « Ils viennent de partir. Ils font route vers Posusje.

— La route de Mostar. Pardonnez-nous, » Petersen se leva, ainsi qu'Alex, Crni et Edvard.

« J'aimerais venir avec vous, assura Georges. Mais tout le monde sait que je ne suis pas un homme d'action.

— Ce qu'il veut dire, commenta froidement Petersen, c'est que ses mâchoires sont à peine échauffées et qu'il n'a même pas terminé son premier litre de bière.

— Soyez prudent, s'il vous plaît », dit Sarina.

Petersen sourit et demanda : « Vous venez, Giacomo ?

— Certainement pas. Il y a un bar dans l'hôtel et la soldatesque lubrique pourrait débarquer à tout moment.

— Voilà votre réponse à votre conseil de prudence, Sarina. Si Giacomo pensait avoir la moindre chance de transformer un Italien en écumeiro, il serait le premier à sauter dans le camion. Il sait qu'il n'y a aucun espoir de ce genre. Mais merci quand même. »

Alex, un mouchoir blanc à la main, se tenait sur une petite butte dans le pré en face de l'allée bordée d'arbres qui débouchait sur la route principale entre Lištica et Mostar. Dans l'allée, moteur en marche, Petersen était au volant du camion de l'armée italienne qui était garé à quelques mètres seulement de la route.

Alex leva le mouchoir au-dessus de sa tête. Petersen passa la première et attendit, le pied sur l'accélérateur. Alex abaissa brusquement son mouchoir et Petersen embraya sèchement. Trois secondes plus tard, il appuya sur le frein, immobilisant le camion en plein milieu de la chaussée.

La voiture de l'armée italienne qui ? heureusement pour ses passagers, roulait à une vitesse modérée, n'avait aucune chance. Lorsqu'il enfonça le frein, le chauffeur dut comprendre que son choix était des plus restreints : il pouvait rester sur la route et percuter le camion, ou braquer sur la droite vers le champ où se trouvait Alex. Virer sur la gauche l'aurait précipité contre les arbres bordant l'allée. Il choisit le champ. Les roues bloquées dérapèrent sur la chaussée, la voiture défonça une barrière en bois et atterrit dans la neige, en équilibre sur deux roues. Elle sembla hésiter deux secondes et tomba lentement sur le côté droit, tandis que ses roues continuaient à tourner

doucement dans le vide.

Quelques secondes plus tard, les vitres de la portière droite volaient en éclats sous les coups de crosse, mais toute hâte était inutile : les cinq occupants, indemnes hormis quelques coupures au visage, étaient trop étourdis pour reconnaître la présence de leurs assaillants et, a fortiori, incapables d'offrir la moindre résistance. Lorsqu'ils reprirent un peu leurs sens, les quatre canons de mitraillettes braqués à quelques centimètres de leur tête les firent renoncer à toute idée belliqueuse.

Lorsque Petersen et Crni revinrent à l'hôtel, ils trouvèrent Georges et ses compagnons au bar. Comme il se doit, Georges officiait derrière le comptoir.

« Bienvenue, messieurs. » Georges était on ne peut plus affable.

« Vous avez donc fini de déjeuner, plaisanta Petersen.

— Oui. Et ce n'était pas mauvais du tout. Pas mauvais du tout. Que prendrez-vous ? De la bière ?

— Va pour la bière.

— Vous n'allez pas lui demander ce qui est arrivé ? s'indigna Sarina.

— Ah ! Alex et Edvard ont été fauchés en pleine jeunesse ?

— Ils sont dans le camion et le camion est dans le parc de stationnement.

— Voilà de la sollicitude ou je ne m'y connais pas. S'assurer que les prisonniers ne se font pas de mal. Quand vous proposez-vous de les amener ici ?

— À la nuit tombée. Je ne peux tout de même pas les faire défiler dans les rues, ligotés et bâillonnés, en plein jour.

— C'est vrai. » Georges bâilla et se laissa glisser de son tabouret. « L'heure de la sieste.

— Je vous comprends, compatit Petersen. Courir, courir, tout le temps courir. Cela vous épuise son homme. »

Georges sortit, silencieux et digne. « Il n'abuse pas des félicitations, fit remarquer Sarina.

— Il a retardé sa sieste. Cela montre qu'il est profondément bouleversé.

— Alors, vous avez capturé le commandant Cipriano. Que dites-vous de ça, Lorraine ?

— Je suppose que je devrais pleurer de joie. Je suis heureuse, très

heureuse. Mais je *savais* qu'il y arriverait. Je n'en ai jamais douté un instant, pas vous ?

— Non. C'est exaspérant, d'ailleurs.

— Souvent femme varie, dit tristement Petersen. Josip, pourriez-vous envoyer quelqu'un chercher les bagages des prisonniers avec la carriole de l'hôtel. Qu'on les monte ensuite à l'étage. Et puis, non, inutile de les monter ; je peux les examiner tout aussi bien ici. » Il se tourna vers Sarina : « Et vous, taisez-vous.

— Je n'ai rien dit !

— Vous étiez sur le point de me dire que c'était encore un domaine où j'étais passé maître ! L'art de fouiller les bagages des autres, s'entend. »

Les cinq prisonniers furent amenés par la porte de derrière dès qu'il fit raisonnablement nuit. Toutes les portes de l'hôtel dûment verrouillées, Cipriano, Alessandro et les trois autres furent installés sur des chaises et on leur ôta leur bâillon. Ils avaient toujours les poignets liés dans le dos. Le commandant Cipriano, naguère si calme et courtois, avait subi une transformation radicale. Ses yeux roulaient dans son visage livide de colère : « Qu'est-ce que ça veut dire ? À quoi riment ces invraisemblables voies de fait, Petersen ? Êtes-vous devenu fou ? Détachez-moi immédiatement ! Je suis un officier, un officier italien, un *allié* !

— Vous êtes un assassin. Peu important le grade et la nationalité quand on a tué des hommes par centaines.

— Détachez-moi ! Vous êtes fou, fou à lier ! Bon Dieu, Petersen, même si c'est la dernière chose que je fais...

— Mais figurez-vous que vous avez sans doute déjà commis votre dernière action sur cette terre. »

Cipriano dévisagea Petersen. Son incompréhension était totale. Soudain, il remarqua Josip pour la première fois.

« Pijade ! Pijade ! *Vous* ! Complice de ces monstrueux sévices ! » Sa fureur redoubla et il se débattit dans le futile espoir de rompre ses liens. « Par Dieu, Pijade, vous me paierez cette trahison !

— Trahison. » Petersen eut un rire sans joie. « Parlez de trahison tant que vous le pouvez encore, Cipriano, parce que vous allez mourir. Pijade paiera, dites-vous ? Et comment cela, Cipriano ? » Petersen parlait d'une voix très douce. « Vos malédictions éternelles du fond de l'enfer où vous vous retrouverez sans nul doute avant minuit ?

— Vous êtes tous cinglés », siffla Cipriano. La colère l'avait quitté ;

il avait soudain compris qu'il était en danger de mort.

Petersen reprit avec la même voix trop douce : « Des centaines de mes camarades sont morts à cause de vous.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-il, au bord de l'hystérie. Vous êtes complètement fou. Je n'ai jamais touché un Četnik de ma vie.

— Je ne suis pas un Četnik. Je suis un Partisan.

— Un Partisan ! » Sa voix était rauque. « Un Partisan ! Le colonel Lunz soupçonnait... J'aurais dû l'écouter... » Il se tut, puis reprit d'une voix plus assurée : « Je n'ai jamais fait de mal à un Partisan de ma vie.

— Entrez », lança Petersen.

Lorraine apparut.

« Niez-vous toujours, Cipriano, avoir organisé le massacre de centaines de mes camarades Partisans ? Lorraine m'a tout raconté, Cipriano. Tout. » Il sortit un carnet noir de sa tunique. « Le livre de codes de Lorraine. Écrit de votre main. Peut-être ne reconnaissez-vous pas votre écriture, Cipriano ? Je suis sûr que vous n'avez jamais imaginé que vous signeriez un jour votre arrêt de mort de votre propre main. Je trouve cela ironique. Pas vous, Cipriano ? Mais l'ironie ne va pas ramener vos centaines de victimes à la vie, n'est-ce pas ? Le dernier de vos espions sera capturé et exécuté avant la fin de la semaine, mais mes camarades seront toujours morts, Cipriano. Où est le petit garçon, le fils de Lorraine ? Où se trouve Mario, Cipriano ? »

Un bruit sortit de la gorge de Cipriano, un gargouillis guttural et incompréhensible. Il tenta de se lever. Giacomo lança un coup d'œil à Petersen qui hocha la tête, et, avec une satisfaction évidente, frappa Cipriano sans ménagement au plexus solaire. Cipriano s'effondra sur sa chaise et, avec des râles profonds, tenta désespérément de reprendre son souffle.

« Georges ? » appela Petersen.

Georges sortit de derrière le bar, avec deux bouts de corde à la main. Il traversa lentement la pièce, laissa tomber une corde sur le sol et de l'autre il attacha fermement Cipriano à son siège. Puis il ramassa la première corde, terminée par un nœud coulant, et la passa autour de la poitrine d'Alessandro. Quelques secondes plus tard, le lieutenant de Cipriano était aussi solidement arrimé à sa chaise que son chef.

« Cipriano ne va pas parler parce qu'il sait qu'il va mourir, en tout état de cause. Mais vous allez me dire où se trouve le petit garçon, n'est-ce pas, Alessandro ? »

Alessandro cracha sur le sol.

« Oh, soupira Petersen. Difficile de se débarrasser de ces

répugnantes habitudes, hein ? » Il tâtonna derrière le bar et sortit le coffret métallique, plein de seringues et de drogues, qu'il avait confisqué à Alessandro à bord du *Colombo*.

« Alex ! »

Alex brandit son poignard, tranchant comme un rasoir, et coupa d'un seul coup la manche gauche d'Alessandro, de l'épaule au coude.

« Non ! hurla Alessandro, terrifié. « Non ! Non ! Non ! »

Cipriano se pencha en avant et se débattit pour rompre ses liens. Son visage devint cramoisi : les mots ne parvenaient pas à sortir de sa gorge nouée. Giacomo le calma d'un coup sec.

« Je crains de l'avoir quelque peu éraflé », s'excusa Alex. C'était un euphémisme, le bras d'Alessandro saignait abondamment.

« Sans importance. » Petersen prit une seringue et choisit une fiole, apparemment au hasard. « Cela m'évitera d'avoir à chercher une veine.

— Ploče ! » siffla Alessandro, la voix paralysée par la peur. Sa respiration s'accélérait, il haletait de plus en plus fort. « Ploče. Je peux vous y emmener ! 18, Fra Spalato ! C'est vrai, je le jure ! Je peux vous y conduire ! »

Petersen rangea la seringue et les ampoules et referma le coffret. Il se tourna vers les deux jeunes femmes : « Alessandro, je le crains, était psychologiquement en état d'infériorité. Mais, notez-le bien, je n'ai pas levé le petit doigt sur lui. »

Lorraine et Sarina le dévisagèrent, puis se regardèrent. Comme mues par le même signal, elles haussèrent les épaules en chœur.

Quand le bras d'Alessandro eut été bandé et que Cipriano se fut quelque peu remis de ses émotions, ils s'apprêtèrent à partir. Alex s'approcha de Cipriano avec un bâillon. L'Italien considéra Petersen d'un œil vide et lui demanda : « Pourquoi ne me tuez-vous pas ici ? Difficile de se débarrasser du cadavre ? Mais vous n'aurez pas de mal dans l'Adriatique, c'est cela ? Quelques mètres de chaîne...

— Personne ne va se débarrasser de vous, Cipriano. Du moins définitivement. Nous n'avons jamais eu l'intention de vous tuer. Je savais qu'Alessandro craquerait, mais je ne voulais pas perdre de temps avec ça. Pragmatique, notre Alessandro ; il n'est pas homme à sacrifier sa vie pour un chef qu'il croit condamné. Nous avons toutes les raisons morales de vous liquider, mais le droit est pour vous. On fusille l'espion anonyme comme un rien, mais on ne touche pas aux chefs, selon les Conventions de Genève. Injuste, non ? En tous cas, vous allez attendre la fin de la guerre dans un cul-de-basse-fosse. Les

services secrets britanniques seront ravis de bavarder un peu avec vous. »

Cipriano resta coi. Rien de très étonnant à cela : lorsqu'un condamné à mort apprend que sa peine a été commuée, quelques secondes avant que la guillotine ne tombe, on peut comprendre qu'il manque de repartie.

Petersen se tourna vers sa cousine pendant qu'on bâillonnait Cipriano : « Marija, j'aimerais que tu me rendes un service. Pourrais-tu t'occuper d'un petit garçon un jour ou deux ?

— Mario ! s'écria Lorraine. Vous voulez dire Mario ?

— De quel autre petit garçon pourrait-il s'agir ? Alors, Marija ?

— Peter ! fit-elle d'une voix pleine de reproches.

— Je sais bien, mais il fallait quand même que je demande, dit-il en l'embrassant sur la joue.

— Nous allons nous séparer encore une fois, dit tristement Josip. Quand allons-nous nous revoir ?

— À l'heure du dîner. Georges va revenir finir le gibier qu'il a laissé hier soir. Je l'accompagnerai. »

Edvard immobilisa le camion à quelques centaines de mètres de l'entrée des docks. Alex et Sava sautèrent de l'arrière du véhicule, suivis par Alessandro, sans liens ni bâillon – ils s'étaient en effet garés dans une rue assez passante. Sans trop se presser, les trois hommes s'engagèrent dans une petite rue non éclairée.

Crni, assis devant avec Petersen, lui demanda : « Vous ne prévoyez pas de difficultés à la grille d'entrée ?

— Pas plus que d'habitude. Les gardes sont vieux, inefficaces. Ils s'en moquent un peu et se soumettent à la moindre autorité un peu brutale. C'est-à-dire nous, en l'occurrence.

— On a dû retrouver l'épave de la voiture de Cipriano maintenant. Et les responsables de l'aéroport doivent se demander où il est passé.

— Si c'est un Yougoslave qui l'a trouvée, il se sera bien gardé de s'arrêter. Quant à savoir si on l'attendait à l'aérodrome, rien n'est moins sûr ; Cipriano est un petit cachottier qui agit comme bon lui semble. Même s'il est maintenant officiellement porté disparu, où vont-ils le rechercher ? Pourquoi à Ploče plutôt qu'ailleurs ? »

Petersen avait vu juste. La sentinelle ne prit même pas la peine de sortir de sa guérite. Les docks étaient déserts – la journée de travail terminée, la température glaciale n'invitait personne à se baguenauder. Toujours prudent, Petersen ordonna néanmoins à

Edvard de s'arrêter à deux cents mètres du *Colombo*. Il descendit de la cabine, fit le tour du camion et aida Lorraine à sauter à terre.

« Vous voyez les lumières là-bas ? C'est le *Colombo*. Allez dire à Carlos d'éteindre les deux fanaux de son échelle de coupée.

— Oui ! Oh oui ! » Elle partit en courant. Petersen l'arrêta d'un mot.

« Ne faites pas l'imbécile ! Marchez, voyons. À Ploče, personne ne court jamais. »

Trois minutes plus tard, les falots de l'échelle de coupée s'éteignirent. Les prisonniers montèrent à bord sans être vus tandis que le camion disparaissait. Deux minutes après, les lumières de l'échelle de coupée se rallumaient.

Carlos était assis dans son fauteuil favori, sa main gauche étreignant celles de Lorraine. Son visage respirait une stupéfaction ravie.

« Voyons si j'ai bien compris ou si j'ai rêvé toute cette histoire, dit-il. Vous allez m'enfermer avec mon équipage, enlever Lorraine et Mario, mettre Cipriano et ses hommes aux fers et voler mon navire ?

— Je n'aurais pu le formuler plus succinctement moi-même. Sauf, bien sûr, que je n'aurais pas dit "enlever". Rien ne se fera sans votre consentement. Et celui de Lorraine, évidemment. Mais je crois que Lorraine a déjà pris sa décision.

— Oui, ma décision est prise, affirma-t-elle sans hésiter.

— Je serai chassé de la marine, dit tristement Carlos. Ou plutôt non. Je passerai en cour martiale et je serai fusillé.

— Rien ne va vous arriver de semblable. Vous ne risquez rien du tout. Georges et moi avons examiné ce plan de fond en comble.

— Mon équipage parlera et...

— Parlera de quoi ? Ils sont tous dans le carré, des mitraillettes braquées sur eux. Si vous étiez sous la menace d'une mitraillette, vous ne douteriez pas un instant qu'on est en train de s'emparer de votre bateau par la force.

— Cipriano...

— Qu'avez-vous à craindre de lui ? Même s'il survit à sa captivité, ce qui est malheureusement probable puisque les Anglais ne tuent pas leurs prisonniers, il ne pourra rien faire. Comment prouver que votre version – et celle de l'équipage – qui deviendra la version officielle n'est pas vraie ? Et il n'osera jamais porter personnellement plainte contre vous. Lorsque la paix sera revenue, vous pourrez obtenir le

témoignage de plusieurs respectables citoyens yougoslaves qui assureront que Cipriano a enlevé votre fils. En Italie le kidnapping est puni de la prison à vie.

— Voyons, Carlos, s'impatiente Lorraine. Tu n'as pourtant pas l'habitude d'atermoyer. De toute façon, il n'y a pas d'autre solution. » Elle lui toucha doucement le menton afin qu'il tourne les yeux vers elle. « Nous avons retrouvé Mario.

— C'est vrai. » Il lui sourit. « C'est tout ce qui t'importe, n'est-ce pas ?

— Pas tout. » Elle sourit. « Je t'ai retrouvé aussi. Ce n'est pas totalement dénué d'importance. Que faire d'autre, Carlos ? Peter ne veut pas tuer Cipriano, et si Cipriano est libre, notre vie est fichue. Il *doit* être emprisonné dans un endroit sûr, c'est-à-dire remis aux Anglais, et le seul moyen de le leur livrer est ce navire. Peter ne commet pas d'erreurs.

— Correction, ironisa Sarina. Peter ne commet *jamais* d'erreurs.

— Souvent femme varie... murmura Petersen.

— Je vous en prie.

— Si je suis enfermé, demanda Carlos, quand serais-je libéré, ainsi que mon équipage ?

— Demain. Un coup de téléphone anonyme.

— Et Lorraine et Mario resteront avec vos amis ?

— Quelques jours seulement. Le temps que nous leur fournissions de nouveaux papiers d'identité. Georges est un grand ami du plus grand faussaire des Balkans. Nous avons pensé à quelque chose comme Lorraine Tremino. En ces temps incertains, vous ne devriez avoir aucune difficulté à fonder une famille de vieille date. Un certificat de mariage, Georges ? »

Georges posa sa chope. « Pour mon ami, une bagatelle. Où cela ? Rome ? Pescara ? Cowes ? Que sais-je ? Nous verrons de quels formulaires il dispose. »

La porte s'ouvrit et Alex entra, suivi de Sava. Alex tenait un petit garçon aux cheveux bouclés par la main. L'enfant regarda autour de lui, avec étonnement, puis il vit Carlos et courut vers lui, les bras ouverts. Carlos le prit et le posa sur ses genoux. Mario mit les bras autour du cou de son père et regarda Lorraine d'un air interrogatif.

« Il est tout petit, expliqua Georges paternellement. Pour un enfant de son âge, six mois sont une éternité. Il se souviendra.

Harrison toussota. « Et je dois accompagner Giacomo dans ce

périlleux périple, ce rendez-vous avec l'éternité ?

— Comme vous voulez, Jamie, mais Giacomo doit avoir quelqu'un avec lui. En outre, vous savez aussi bien que moi que les Alpes d'Illyrie ne sont pas votre patrie ; vous ne pouvez plus guère y faire grand-chose d'utile maintenant. Plus important, en tant qu'officier britannique en activité, vous rendrez totalement crédible l'histoire de Giacomo, et vous saurez convaincre vos compatriotes de la réalité de la situation ici.

— J'irai, se résigna Harrison. En grimaçant un sourire forcé, mais j'irai.

— Votre sourire sera moins forcé lorsque le patrouilleur rapide de la Royal Navy viendra à votre rencontre. Nous allons prévenir Le Caire par radio. Je ne connais pas leur indicatif d'appel, mais vous l'avez, n'est-ce pas Sarina ?

— Oui.

— En guise de sésame supplémentaire, nous allons vous remettre une lettre expliquant la situation en détail. Avez-vous une machine à écrire, Carlos ?

— Dans la pièce à côté. » Carlos avait tendu Mario à Lorraine. S'il ne protestait pas, le petit garçon plissait quand même le front.

« Cette lettre sera signée par le général et moi-même. Tapez-vous à la machine, Sarina ?

— Évidemment.

— Évidemment. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Eh bien, pas moi. Voilà qui devrait vous réjouir. Un défaut dans ma cuirasse. »

Carlos se racla la gorge : « Je ne voudrais pas avoir l'air de chicaner votre plan, Peter, mais je crains que vous n'ayez négligé un détail. Nous sommes bien loin du sud de l'Italie où, j'imagine, ce rendez-vous aura lieu.

— Vos cylindres sont nettoyés ? Vos réservoirs sont pleins ?

— Oui. Ce n'est pas le problème. Oh, je suis sûr que Giacomo peut naviguer à la boussole et au soleil, mais un rendez-vous doit être précis. Telle latitude, telle longitude.

— Certes. Il y a quelques petites choses que vous ignorez de Giacomo.

— Je m'en doute, sourit Carlos. Par exemple ?

— Avez-vous un brevet de lieutenant de la marine marchande ?

— Non. » Carlos sourit de nouveau. « N'en dites pas plus. Giacomo

l'a...»

Dans la minuscule cabine voisine, Petersen demanda : « Le Caire vous a plu, non ?

— Oui. » Sarina eut l'air intrigué. « Oui. » Puis son front se plissa et d'un ton soupçonneux elle ajouta : « Pourquoi ?

— Les jeunes aristocrates comme vous ne sont pas faites pour la vie de maquisard. Le froid, la glace, la neige, les montagnes. D'autant que vous êtes sujette au vertige.

— Je viens avec vous. » Son ton était sans appel.

Petersen la considéra longuement et sourit.

« Un Partisan.

— Je viens avec vous.

— Michael aussi.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. »

Petersen prit un air songeur : « Si des choses comme ça doivent être précisées, je crois que je devrais...

— Vous parlez tellement que j'aurais pu attendre toute ma vie. »

Il sourit et effleura ses cheveux châains. « Et cette lettre...

— De la poésie, fit-elle. Notre vie va en être remplie.

— Un détail que vous avez négligé, Peter, intervint Harrison.

— Peter ne néglige jamais rien. »

Petersen regarda Sarina et haussa les sourcils : « *Souvent...*

— Je vous en prie.

— Giacomo et moi risquerons de ne pas suffire, poursuivit Harrison. Il nous faut dormir de temps en temps. Avec ces cinq hommes dangereux à surveiller. Comment allons-nous...

— Alex ?

— Oui, mon commandant.

— La salle des machines.

Ah ! » Un sourire exceptionnel, rarissime, effleura les lèvres d'Alex. « Le chalumeau oxyacétylénique. »

Au cœur de l'hiver le plus froid de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'en Yougoslavie les Partisans de Tito résistent sauvagement à l'occupant allemand et italien, à Rome l'inquiétant commandant Petersen et ses deux gardes du corps reçoivent la dangereuse mission de faire parvenir aux forces royalistes yougoslaves, alliées des Allemands, le plan de bataille qui doit anéantir les Partisans. Mais les trois hommes, rompus à l'art de l'espionnage et aux tactiques de la guérilla, ne jouent-ils pas un double – ou triple – jeu ? Et qui sont les quatre étrangers que Petersen est chargé, au dernier moment, d'escorter en Yougoslavie : la belle Sarina von Karajan et son frère jumeau Michael, l'énigmatique Lorraine Chamberlain et Giacomo, dont le visage couturé dément la bonhomie affichée d'homme tranquille ? Pendant la traversée de l'Adriatique – au cours de laquelle Petersen doit « neutraliser » un commando de tueurs – et sur les flancs abrupts des montagnes de Dalmatie, nos sept voyageurs n'affronteront pas seulement le froid, la neige et les embuscades, mais aussi la méfiance, la trahison, le sadisme.

Né dans les Highlands écossais, Alistair MacLean rejoint la Royal Navy dès 1941. Son premier roman, *H.M.S. Ulysses*, paru après la guerre, lui vaut d'emblée une renommée internationale. La publication de plus de vingt best-sellers tels que *Les Canons de Navarone*, *Caravane pour Vacarès*, *Les Circuits de la mort*, *Adieu Californie !*, *Le Rio de la mort*, a fait de lui un des principaux auteurs de romans à suspense de notre temps.



9 782213 012513

83-III

ISBN 2-213-01251-2

H/35-7028-0

59,00 FF TTC.

Bernard Flaqueol

Photo Mery / Vloot